

William Hope Hodgson

LES SPECTRES-PIRATES

The Ghost Pirates

(1909)

Traduit de l'anglais par Émile Chardome

Table des matières

I

La figure qui sortit de la mer.

Il commença sans aucune circonlocution.

« Je m'embarquai à Frisco[1], en qualité de matelot à bord du *Mortzestus*. D'étranges histoires couraient sur le compte de ce bateau. Mais j'étais presque sans ressources, et trop heureux de partir pour m'arrêter à de tels détails. D'ailleurs, de l'aveu de tous, on ne pouvait rien dire contre le voilier au point de vue nourriture et bons traitements. Lorsque je demandai des précisions sur les causes de sa réputation inquiétante, nul ne sut m'en donner. Seulement, il passait pour malchanceux, s'attardait plus que de raison dans ses traversées et encaissait plus que sa part de gros temps. Même, la mer étant mauvaise, il avait eu deux fois son chargement déplacé, sans parler d'autres accidents analogues. Aucun n'offrait rien d'exceptionnel et, pourvu que je pusse regagner l'Angleterre, je ne craignais pas de courir quelque risque. Néanmoins, si l'occasion s'en était présentée, j'aurais préféré un autre navire.

» Quand je montai à bord, je constatai que mes camarades étaient, comme moi, nouveaux venus. Tout le *home lot,* tout l'équipage amené de chez nous, avait déserté aussitôt le vaisseau à quai, sauf toutefois un jeune *cockney*[2], qui me dit plus tard, quand nous eûmes fait connaissance, qu'il entendait bien tou-

---

[1] San Francisco. (N.d.T).

[2] Nom donné en anglais à la plèbe de Londres.(N.d.T).

cher sa paye même s'il plaisait à ses camarades d'abandonner la leur.

» Dès la première nuit, mes compagnons assurèrent que le vaisseau était hanté. L'idée, d'ailleurs, semblait plutôt les amuser, à l'exception de Williams, le jeune cockney, qui, loin de goûter leurs plaisanteries, paraissait les prendre au sérieux.

» Cette circonstance excita ma curiosité. Je me demandai s'il n'y aurait pas quelque chose de vrai sous les vagues histoires que j'avais entendues. Et je saisis la première occasion de m'informer auprès de lui.

» D'abord, ses réponses furent évasives. Il ne se rappelait aucun incident particulier qu'on eût pu qualifier d'anormal, encore moins de surnaturel. Pourtant, avouait-il, on avait vu se produire quantité de petites choses qui, additionnées, ne laissaient pas de donner à penser. Par exemple, pourquoi les traversées de ce bateau étaient-elles toujours si longues et si contrariées, tantôt par des périodes de calme, tantôt par de mauvais vents ? Et il y avait plus grave : des voiles, soigneusement carguées, s'éployaient toujours *de nuit*. Alors, il ajouta cette phrase étonnante :

» – Il y a trop d'ombres sur ce maudit paquebot ! Et de ma vie je n'avais rien rencontré de pire pour les nerfs !

» Ces mots furent prononcés avec précipitation, et d'un ton saccadé. Je me tournai vers lui, le regardai en face :

» – Trop d'ombres ! m'écriai-je. Que diable voulez-vous dire ?

» Mais il refusa de s'expliquer davantage, et se contenta de hocher la tête, d'un air stupide, à chacune de mes questions ultérieures. Un subit accès de mutisme l'avait saisi. Je crois qu'il faisait l'idiot, parce qu'il rougissait de sa confidence à propos des « ombres ». Ce genre d'homme n'est pas incapable de penser ; mais il l'est presque toujours de formuler sa pensée. Je

perçus l'inutilité de nouvelles interrogations, et parlai d'autre chose. Cependant, les jours qui suivirent, je me demandai à plusieurs reprises ce que l'individu voulait dire avec ses « ombres ».

» Nous levâmes l'ancre, et quittâmes Frisco par un bon vent, qui semblait démentir la réputation de malchance attribuée au vaisseau. Et pourtant... »

Le narrateur hésita un moment, puis continua.

« Le vent se maintint favorable durant la première quinzaine, et rien de déplaisant n'arriva. Je commençai à croire que je n'étais pas tombé sur un bateau désagréable. Mes compagnons se déclaraient satisfaits, et ne s'imaginaient plus qu'il était hanté. Et voilà que juste au moment où mes préoccupations se dissipaient, un fait survint qui m'ouvrit singulièrement les yeux.

» C'était pendant le quart de huit heures à minuit ; je flânais, assis, à tribord, sur les marches menant au gaillard d'avant. La nuit était belle, le clair de lune splendide. De l'arrière, me parvint le bruit d'une sonnerie, à laquelle répondit la vigie, un vieux matelot nommé Jaskett. Comme ce dernier lâchait la corde de la cloche, il m'aperçut dans l'ombre, tranquillement assis, et fumant.

» – C'est vous, Jessop ? interrogea-t-il.

» – C'est moi.

» – Nos grands-mères pourraient s'embarquer avec nous si le temps était toujours aussi beau, fit-il observer, balayant, d'un geste de la main qui tenait sa pipe, le calme de la mer et du ciel.

» C'était indéniable. Il continua :

» – Si ce vieux bateau est hanté, comme on le prétend, eh bien, tout ce que je souhaite, c'est d'en trouver toujours de pareils ! On y mange bien, les officiers ne nous traitent pas trop

mal, on sait où l'on est, on sait où l'on va. Hanté, ce bateau ? quel infernal non-sens ! J'en ai connu des bateaux qu'on disait hantés, et qui l'étaient, mais par des punaises ! J'en ai connu un où on ne pouvait fermer l'œil avant d'avoir retourné son cadre de fond en comble et fait à ces maudites bêtes une chasse en règle ! Quelquefois...

» L'apparition de l'homme qui venait relever Jaskett lui coupa la parole. Il se tourna vers le nouvel arrivant et lui demanda pourquoi par tous les diables il se présentait si tard ! L'autre fit une réponse que j'entendis mal, car, tout à coup, mes yeux, jusque là plutôt distraits, avaient rencontré quelque chose d'absolument inouï : une forme humaine, *sortant de la mer*, et passant par-dessus le bastingage de tribord, un peu en arrière du grand mât.

» Quelqu'un parla. C'était Jaskett, qui se rendait de l'avant à la poupe, afin d'aller faire son rapport au second officier, et que frappait soudain mon attitude ahurie.

» – Qu'y a-t-il, camarade ?

» La forme étrange avait disparu dans les ombres dont s'enveloppait le pont.

– Rien ! répondis-je, sèchement. Car j'étais trop bouleversé pour en dire plus. D'ailleurs, je voulais me réserver le temps de la réflexion.

Le vieux *shellback*[3] me regarda d'un air surpris, grogna quelque chose d'indistinct, et s'en fut.

Une minute encore, je restai là, debout, sur le qui-vive. Mais je n'aperçus rien. Alors, j'allai, à pas lents, me placer en ar-

---

[3] Peut se traduire en français par l'expression familière : « mathurin » (N.d.T.)

rière du rouffle, d'où je pouvais surveiller presque tout le pont. Mais rien ne se montra, sauf, naturellement, les mouvantes silhouettes des cordages, des espars et des voiles, qui oscillaient au clair de lune.

» Jaskett venait de retourner à l'avant, et j'étais seul. Tout à coup, tandis que mes regards s'efforçaient de pénétrer les ténèbres, je me rappelai les paroles de Williams : « Il y a trop d'ombres sur ce maudit bateau ! » Je n'avais pas compris, alors ! Je comprenais, maintenant ! Oui, il y avait trop d'ombres ! Cependant, ombres ou non, il me fallait, pour ma tranquillité d'esprit, vérifier si l'être que j'avais vu surgir de l'océan et monter à bord avait été une réalité, ou un mirage. Ma raison se prononçait pour cette dernière conjecture : je devais avoir eu un rêve rapide, dans une minute d'assoupissement. Mais quelque chose de plus profond et de plus impérieux que ma raison m'affirmait qu'il n'en était pas ainsi. Je voulais savoir, et m'obstinais à scruter la nuit. Je ne voyais rien.

» Ceci me rassura. Le bon sens me répétait que mon imagination m'avait joué un tour. Je marchai vers le pied du grand mât, dont j'explorai les environs. J'errai aux abords des pompes. Je jetai un coup d'œil aux échelles, et réfléchis nul n'aurait pu prendre ce chemin sans être surpris par la vigie ou le second officier. Alors, le dos contre la cloison, tirant de rapides bouffées de ma pipe, l'œil fixé sur le pont, je méditai. Le résultat de ma méditation fut un : « Non ! » prononcé à voix haute. Puis une idée me vint, et je dis : « À moins que… » Je m'appuyai au bastingage de tribord, et mon regard parcourut la mer : je n'aperçus que la mer. De nouveau, je me dirigeai vers la poupe. Le bon sens triomphait. Oui, décidément, l'imagination m'avait joué un tour !

» J'allais pousser la porte de la chambre d'avant quand je ne sais quelle impulsion me fit tourner la tête. Je frissonnai. Là-bas, à l'arrière, une forme transparente et vague apparaissait au

centre d'un rayon de lune qui, de sa blancheur, coupait le pont, près du grand mât.

» C'était la même figure que j'avais prise pour une vapeur de mon cerveau ! Je dois avouer que cette constatation non seulement m'étonna, mais encore m'effraya. Ce n'était donc pas un être imaginaire ! C'était une silhouette humaine ! Toutefois, vu le tremblement du rayon de lune et le flottement des ombres qui l'entouraient et contrastaient avec sa lumière, je n'en pouvais distinguer davantage. Alors, tandis que je me tenais là, irrésolu et angoissé, je me dis que, selon toute vraisemblance, un de nos camarades s'amusait à nos dépens. J'étais trop heureux d'accueillir une suggestion qui rentrât dans l'ordre des choses raisonnables. Je me sentis soulagé. Même, je me reprochai de n'avoir pas évoqué plus tôt cette hypothèse. Je reprenais courage. Cependant, chose bizarre, j'hésitais à marcher vers l'arrière pour découvrir qui apparaissait là. Et pourtant, me disais-je, si je laisse la peur me dominer, je ne suis plus bon qu'à jeter par dessus bord. De sorte que je me décidai, mais sans enthousiasme.

» J'avais parcouru la moitié de la distance. La figure était toujours là, silencieuse, immobile, offusquée par l'ombre ou inondée par la lune selon le roulis du bateau. Mais, si c'était un de nos camarades, il me voyait sûrement venir : pourquoi ne s'enfuyait-il pas ? Et, avant de se montrer là, où s'était-il caché ? Je me demandai tout cela, pêle-mêle, dans un étrange conflit de certitude et de doute. Entre-temps, je m'approchais toujours. J'avais dépassé le rouffle, je n'étais plus qu'à vingt pas de la vision. Soudain, la figure silencieuse fit trois rapides enjambées vers le bastingage, *passa par-dessus, et disparut dans la mer.*

» Je me précipitai, à mon tour, vers le bastingage, me penchai sur les vagues, les interrogeai avidement. Mais rien ne frappa mon regard, sauf la grande ombre du navire, balancée sur les flots que la lune éclairait...

» Il me serait impossible de dire combien de temps mes yeux restèrent hypnotisés par les eaux. Je n'avais même plus la force de penser. Ce que j'avais pris pour une aberration de mes sens venait de s'affirmer à la fois si réel, et si horriblement *surnaturel* ! Je ne pouvais plus associer les idées. J'étais étourdi, comme on le serait par un coup de massue.

» Quand je revins à moi, le second officier commandait :

» – Aux bras de misaine !

» J'allai aux bras de misaine, comme un homme qui marche dans un cauchemar. »

II

Ce que vit Tammy le mousse.

» Le matin suivant, durant mon quart, j'examinai les endroits par où l'être mystérieux avait abordé le bateau, et l'avait quitté. Mais je ne trouvai rien qui pût aider à la solution de l'énigme.

» Plusieurs jours tranquilles se succédèrent. Les soirs, j'explorais les ponts, cherchant à découvrir quoi que ce fût qui pût m'éclairer. Je ne communiquai à personne ce que j'avais vu : j'étais sûr qu'on se serait moqué de moi.

» Quelques nuits passèrent ainsi. Je ne comprenais toujours rien à l'affaire. Puis, durant un quart, de minuit à quatre heures, il y eut encore une alerte.

» Je tenais la roue. Tammy, un des mousses, marquait le temps. Un peu en avant de nous le second officier fumait. La lune, quoique au déclin, gardait une clarté suffisante pour dessiner tous les détails de la poupe. Je venais d'entendre la troisième sonnerie, et le sommeil me prenait. Peut-être même y cédai-je une minute, car la course du bâtiment était remarquablement aisée, et je n'avais presque rien à faire. Soudain, il me sembla ouïr une voix qui m'appelait tout bas par mon nom. Incertain, je regardai le second, qui fumait toujours à la même place ; ensuite, je vérifiai l'habitacle. Le bateau marchait bien, ce qui me tranquillisa. Mon nom fut répété. Le doute n'était plus possible. Je promenai les yeux autour de moi. Alors je vis Tammy étendant, pour toucher mon bras, sa main par dessus le gouvernail. J'allais lui demander ce que diable il pouvait vouloir, quand il leva un doigt qui implorait le silence, et me mon-

tra, d’un signe de tête, le côté de la poupe situé « sous le vent ». Mal éclairé par la faible lumière, le gamin me semblait pâle et agité. Pendant quelques secondes, mes yeux plongèrent en vain dans la direction qu’il indiquait.

» – Qu’y a-t-il ? demandai-je tout bas.

» – Pst ! murmura-t-il. Puis, brusquement, passant par-dessus la boîte de la roue, il retomba sur ses pieds à côté de moi. Il tremblait de tous ses membres. Ses yeux suivaient les mouvements de quelqu’un qui restait invisible aux miens.

» – Mais qu’est-ce qui vous prend ? lui demandai-je, avec rudesse. Puis je me rappelai la présence du second officier dans le voisinage. Il nous tournait le dos, et n’avait pas vu Tammy.

» – Pour l’amour de Dieu, dis-je à l’enfant, reprenez votre poste avant qu’il vous attrape ! Si vous avez quelque chose à me dire, dites-le moi par-dessus la roue ! Vous aurez rêvé !

» Le petit misérable, sans attendre la fin de ma phrase, me saisit, d’une main, par la manche, de l’autre, il désigna la bobine du loch en criant : « Regardez ! regardez ! » Aussitôt, l’officier accourut vers nous, s’informant de quoi il s’agissait. Et voilà que, dans la même minute, je distinguai le long du bastingage, près de l’appareil du loch, quelque chose qui ressemblait à un homme, mais irréel et vaporeux. Je me crus la proie d’une illusion. Cependant, comme un éclair, ma pensée se reporta vers la figure silencieuse qui se dressait, une semaine plus tôt, dans la frémissante blancheur de la lune.

» L’officier arrivait près de moi : je lui indiquai, d’un signe muet, l’apparition. Pourtant, chose étrange, je pressentais qu’il ne l’apercevrait pas. Moi-même, je venais de la perdre de vue. Tammy s’était blotti contre mes genoux.

» Le second regarda un instant vers le point que je lui signalais. Puis, il eut un ricanement.

» – Vous dormiez tous les deux, n'est-ce pas ? Et, sans attendre ma réponse, il pria Tammy d'aller chahuter plus loin, s'il ne voulait qu'on le jetât à bas de la dunette.

» Puis il repartit vers l'avant, ralluma sa pipe, et se mit à faire les cent pas, tout en me lançant d'étranges regards, où je lisais de l'étonnement et du doute.

» Quand je fus relevé de mon quart, je courus auprès du mousse. Je tenais à lui parler. Bien des choses me préoccupaient, et je ne savais quelle décision prendre. Je le trouvai accroupi sur un coffre de bord, les genoux au menton, les yeux hagards et fixés sur la porte. Lorsque j'entrai, il sursauta. Mais son visage s'éclaira dès qu'il me reconnut.

» – Entrez, dit-il, d'une voix basse, et qu'il cherchait en vain à raffermir. J'enjambai un lavabo et m'assis sur un coffre, en face de lui.

» – Qu'était-ce ? demanda-t-il, pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que c'était !

» Il élevait la voix. Je l'invitai du geste à parler moins haut.

» – Pst ! lui dis-je, vous allez éveiller les autres !

» Il répéta sa question, mais plus sourdement. J'hésitai avant de répondre. Je crus qu'il valait mieux nier, dire que je n'avais rien remarqué d'exceptionnel.

» – Vous me demandez ce qu'il y avait ? m'écriai-je. Mais c'est justement la question que je venais vous poser ! Vous vous êtes rendu ridicule, il y a un moment, par vos contorsions épileptiques !

» J'affectais la colère.

» – Ce n'est pas vrai ! protesta-t-il, sur un ton de dénégation passionnée. Vous savez que ce n'est pas vrai ! Ce que j'ai vu,

vous aussi l'avez vu ! Vous l'avez montré du doigt au second officier !

» Entre sa frayeur, et le désespoir que mon incrédulité lui causait, le malheureux enfant était prêt à pleurer.

» – Absurde ! poursuivis-je. Vous dormiez. Vous avez rêvé quelque chose et vous vous êtes réveillé en sursaut. Vous avez perdu la tête.

» Je voulais le rassurer à force de brusquerie. Dieu sait que j'avais moi-même grand besoin d'assurance. Et combien pire eût été son désarroi si je lui avais rapporté mon aventure d'une des nuits précédentes !

» – Je ne dormais pas plus que vous ! rétorqua-t-il avec amertume. Et vous le savez bien ! Vous vous moquez de moi ! Le bateau est hanté !

» – Quoi ? dis-je âprement.

» – Il est hanté, répéta-t-il, il est hanté !

» – Qui prétend cela ?

» – Moi ! Et vous savez qu'il l'est ! Et tout le monde sait qu'il l'est. Seulement, on ne le croit qu'à moitié... C'était mon cas, jusqu'à cette nuit.

» – Mais c'est un conte inepte ! un radotage de vieux marins ! Le bateau n'est pas plus hanté que moi !

» – Ce n'est ni un radotage ni un conte, reprit-il, nullement convaincu. Mais pourquoi ne voulez-vous pas avouer que vous l'avez vu ? cria-t-il, s'excitant de nouveau.

» Une fois encore, je le suppliai de ne pas éveiller les dormeurs.

» – Pourquoi ne voulez-vous pas l'avouer ?

» – Vous êtes un jeune idiot ! Vous divaguez ! Tâchez de dormir ! Le sommeil vous remettra, et demain vous vous rendrez peut-être compte à quel point vous êtes un âne !

» Je le quittai. Il essaya de me rattraper, mais je l'avais gagné de vitesse.

» Les deux jours qui suivirent, je l'évitai autant que possible. Du moins, je pris soin de ne jamais me trouver seul avec lui. Je voulais, par cette attitude, le convaincre qu'il s'était trompé en croyant voir quelque chose. Mais mes précautions ne devaient servir à rien : car, la nuit du second jour, survint un événement qui ne me permit plus de nier.

III

L'homme du grand mât.

» Le quart de huit heures à minuit. Je me tenais à l'avant, assis sur un couvercle d'écoutille. Le pont était solitaire, la nuit fort belle, le vent presque complètement tombé, le mouvement du vaisseau très doux.

» Soudain, la voix du second officier s'éleva dans le silence :

» – Holà ! qui se permet de monter sans ordre au grand mât ?

» Nul ne répondit. La voix de commandement retentit de nouveau, déjà empreinte de colère :

» – M'entendez-vous ? Que faites-vous là-haut ? Voulez-vous descendre, et au plus vite !

» Je me levai. Le second officier, debout près de l'échelle de tribord, semblait regarder quelqu'un que les huniers me cachaient. Il continuait à crier :

» – Enfer et damnation, sacrée crapule, voulez-vous descendre ?

» Il trépignait comme un sauvage. Mais toujours pas de réponse. Je marchai vers l'arrière. Que s'était-il passé ? Qui était monté ? Qui avait été assez stupide pour monter sans en avoir reçu l'ordre ? Tout à coup, je me rappelai la figure que nous avions vue, Tammy et moi. Le second officier avait-il aperçu quelque chose… ou quelqu'un ? Je me précipitai, puis m'arrêtai soudainement. Un strident coup de sifflet déchira l'air : l'officier

appelait les hommes de quart, et je courus les prévenir. Puis nous revînmes ensemble et précipitamment vers l'arrière pour nous mettre à sa disposition.

» – Au grand mât, et vivement, quelques-uns d'entre vous, cria-t-il, sans attendre que nous l'eussions rejoint. Trouvez-moi le lascar qui s'y cache et dites-moi ce qu'il y fait !

» – Bien, Monsieur ! Et deux des hommes s'élancèrent. Je les imitai. Le reste allait nous suivre, mais le second en fit monter quelques-uns par le côté opposé, afin qu'ils cueillissent l'individu s'il choisissait cette voie pour descendre.

» Comme je grimpais, j'entendis le second officier dire à Tammy d'aller se mettre, avec l'autre mousse, en faction sur le pont, de manière à dominer l'avant et l'arrière.

» – Si vous voyez quelque chose, ajouta-t-il, appelez-moi tout de suite.

» Tammy hésita.

» – Qu'attendez-vous ? demanda rudement l'officier.

» – Rien, Monsieur. Et Tammy se rendit sur le pont.

» Celui des grimpeurs qui s'était hasardé le premier atteignait les gambes de hune. Sa tête dépassait le couronnement, et il se préparait à monter encore.

» – Voyez-vous quelque chose, Jock ? demanda Plummer, l'homme qui se trouvait immédiatement au-dessus de moi.

» – Non, dit tranquillement Jock, lequel poursuivit son ascension dans la hune, et disparut.

» Plummer venait après lui. Quand il arriva aux gambes, il s'arrêta pour cracher. J'étais sur ses talons, et il abaissa un regard vers moi.

» – Mais qu'y a-t-il ? qu'a-t-il vu ? Qui chassons-nous ?

» Je lui répondis que je l'ignorais, et il se remit à monter. Je le suivais. Les matelots qui se hissaient du côté opposé étaient à notre niveau. Je pus voir Tammy et l'autre mousse : du pont, ils faisaient le guet.

Les camarades étaient agités d'une préoccupation qu'ils ne confessaient pas. Que ce fût curiosité, ou appréhension de quelque surprise, nous avions tendance à ne pas trop nous séparer les uns des autres.

» – Ce sera un *stowaway,* un type qui s'offre le passage gratis, suggéra l'un des hommes.

» Je sautai sur l'idée. Peut-être... Hélas ! il me fallut aussitôt la laisser tomber. L'être que j'avais vu avait passé par dessus le bastingage pour disparaître *dans la mer*. Voilà qui ne cadrait pas avec l'hypothèse qu'on venait d'émettre. Pour l'instant, ma curiosité se doublait d'une angoisse. Qu'est-ce qui avait frappé le second officier ? Faisions-nous la chasse aux fantômes ? ou un être réel, un être vivant, se dissimulait-il au-dessus de nous parmi les ombres ? Ma pensée se reportait à cette autre silhouette que Tammy et moi avions remarquée près de la bobine du loch. Je me rappelai combien le second officier avait été, alors, incapable de rien voir, combien, même, il m'avait semblé naturel qu'il ne vît rien. Autour de moi, on répétait le mot *stowaway*. Après tout, si ce mot n'expliquait pas l'autre incident, il pourrait peut-être expliquer celui-ci.

» La chaîne de mes réflexions fut soudain brisée : un des hommes s'agitait et criait :

» – Je le vois ! je le vois !

» Il montrait on ne savait quoi au-dessus de nos têtes.

» – Où ? où ? s'enquit le matelot qui me précédait dans l'ascension.

» Je regardais de toutes mes forces. J'éprouvais un soulagement. « C'est donc, me disais-je, un être *réel* ! » Je me désarticulais le cou pour mieux examiner les vergues ; mais je ne voyais rien, rien que l'ombre et des taches de lumière.

» La voix du second officier monta d'en bas.

» – Le tenez-vous ? hurlait-il.

» – Pas encore, Monsieur, dit l'un de nous.

» – Mais nous le voyons, ajouta Quoin.

» – Pas moi, dis-je.

» – Le voilà de nouveau ! cria-t-il.

» Nous avions atteint les agrès de perroquet, et il désignait la vergue du petit cacatois.

» – Vous êtes un imbécile, Quoin !

» C'était Jock qui disait cela.

Il y eut un éclat de rire général aux dépens de Quoin.

» Maintenant, je voyais Jock. Il était debout au milieu des agrès, juste sous la vergue. Il avait grimpé sans arrêt, tandis que les autres s'attardaient dans la hune.

» – Vous êtes un imbécile, Quoin, répéta-t-il. Et je crois que, pour l'intelligence, vous et le second, vous faites la paire.

» Il redescendait.

» – Alors, demandai-je, il n'y a personne ?

» – Non.

» Comme nous prenions pied sur le pont, le second officier accourut vers nous, l'air interrogatif.

» – Vous le tenez ?

» – Il n'y avait personne, dis-je.

» – Quoi ! hurla-t-il. Vous me cachez quelque chose ! Et ses regards se portaient rapidement d'un homme à l'autre. Parlez vite ! Qui était-ce ?

» – Nous ne cachons rien, répliquai-je au nom de tous. Il n'y a personne là-haut.

» Les yeux du second firent le tour de notre groupe.

» – Suis-je un imbécile ? demanda-t-il, dédaigneux.

» Il y eut un silence d'assentiment.

» – Je l'ai vu moi-même, continua-t-il. Tammy, ici présent, l'a vu. Il n'avait pas dépassé la hune quand je l'ai découvert. Il n'y a pas d'erreur possible.

» – Pourtant, Monsieur, il n'y est pas, confirmai-je. Jock est monté jusqu'à la vergue du petit cacatois.

» Le second officier ne dit plus rien. Il fit quelques pas, regarda le mât, se tourna vers les deux mousses.

» – Ah ça ! *boys,* vous n'avez pas vu quelqu'un dégringoler du mât ?

» – Non, Monsieur, répondirent-ils ensemble.

» – D'ailleurs, murmura-t-il, se parlant à lui-même, dans ce cas, il ne m'aurait pas échappé.

» – Avez-vous quelque idée, Monsieur, de ce que vous avez vu ? lui demandai-je à cet instant.

» Ses yeux fouillèrent les miens.

» – Non, dit-il.

» Il réfléchissait, pendant que nous attendions l'ordre de nous disperser.

» Tout à coup, il se frappa le front.

» – Comment, s'écria-t-il, n'ai-je pas pensé à ça plus tôt ?

» Il nous regarda l'un après l'autre.

» – Vous êtes tous ici ?

» – Oui, Monsieur, fîmes nous en chœur. Il nous compta. Puis il reprit :

» – Restez chacun où vous êtes. Tammy, allez voir si les autres mousses sont dans leur cadre.

» L'enfant disparut. Le second officier dit au mousse qui avait partagé la faction de Tammy :

» – Allez compter tous ceux qui sont de quart à l'avant.

» Comme celui-ci se préparait à obéir, Tammy reparaissait déjà, et signalait qu'il avait trouvé ses deux camarades profondément endormis. Sur quoi le second officier l'envoya s'enquérir du charpentier et de l'ouvrier voilier.

» Il venait à peine de repartir que l'autre mousse reparaissait à son tour, annonçant que tous les hommes dormaient.

» – Vous en êtes bien sûr ?

» – Absolument.

» L'officier esquissa un geste bref.

» – Allez voir si le steward est couché !

» L'officier, de toute évidence, était de plus en plus intrigué !

» – Ah ! lui disais-je mentalement, vous avez encore bien des choses à apprendre ! Puis, je me demandais quelles conclusions il en tirerait.

Quelques secondes plus tard, Tammy venait dire que le charpentier, l'ouvrier voilier, et le « docteur »[4] étaient au lit, eux aussi.

Alors, le second le dépêcha vers les cabines du premier et du troisième officier, afin d'y constater leur présence ou leur absence.

» Tammy partit comme un trait, puis s'arrêta.

» – Si je prévenais le Vieux[5] ?

» – Non. Faites ce que je vous dis et rien de plus. Si quelqu'un doit entrer dans la cabine du capitaine, ce sera moi.

» – Bien, Monsieur. Et Tammy s'éclipsa.

» Presque en même temps, l'autre mousse rapportait que le steward était dans son lit et demandait, au nom de toutes les puissances infernales, pourquoi on ne le laissait pas roupiller.

» Une minute, le second officier resta silencieux. Puis il nous renvoya.

» Comme nous nous mettions en marche pour l'avant, échangeant nos réflexions à demi-voix, Tammy accourait prévenir que les deux autres officiers dormaient. Puis, il ajouta, comme sous l'empire d'une arrière-pensée.

---

[4] Sobriquet du cuisinier à bord des navires marchands anglais. (N.d.T.).

[5] *The Old Man*, sobriquet du capitaine d'un voilier (N.d.T.).

» – Le Vieux aussi.

» – Mais je croyais vous avoir dit…

» – Sa cabine était ouverte. Je ne lui ai pas parlé.

» L'officier retourna vers l'arrière. J'attrapai au vol une remarque qu'il faisait à Tammy :

» –… équipage au complet. Je suis…

» Je n'entendis rien de plus. Je m'étais attardé, et me hâtai vers les autres. Comme nous approchions de l'avant, nous ouïmes la première sonnerie. Nous éveillâmes les hommes du quart suivant, et leur contâmes notre inutile poursuite.

» – Sans doute qu'il était ivre, observa l'un d'eux, parlant du second officier.

» – Non, dit un autre. Il aura rêvé que sa belle-mère lui rendait visite.

» On rit. Moi-même, je ne pus m'empêcher de prendre part à leur gaîté, bien qu'il me fût impossible de croire comme eux à l'inanité de l'alerte.

» – C'était peut-être bien un *stowaway*, après tout, répétait Quoin, s'adressant à un matelot trapu, d'aspect rébarbatif, nommé Stubbins !

» – *Hell !*[6] rétorqua Stubbins. Un *stowaway* ne serait pas bête à ce point.

» – Je ne sais pas, dit l'autre. J'aurais dû demander au second ce qu'il en pensait.

---

[6] *Enfer !* Très grossier en anglais (N.d.T.).

» – Je ne crois pas que ce fût un *stowaway*, déclarai-je, intervenant dans la conversation. Qu'aurait-il été faire là-haut ? Il me semble que la cuisine l'aurait attiré davantage.

» – Je vous le garantis, et cent fois plutôt qu'une, approuva Stubbins.

» Il alluma sa pipe, dont il tira de lentes bouffées.

» – Tout de même, je n'y comprends rien, poursuivit-il, après un moment de silence.

Tout à coup, mes yeux tombèrent sur Williams, l'homme qui m'avait parlé des « ombres ». Il était assis sur son cadre, et fumait, taciturne.

» J'allai à lui.

» – Que pensez-vous de tout cela, Williams ? Croyez-vous que le second officier ait vraiment vu quelque chose ?

» Il me lança un regard défiant et sombre, mais ne dit rien.

» Son silence me désappointait, mais j'eus soin de n'en rien laisser voir. Je repris au bout de quelques moments :

» – Savez-vous, Williams, que je commence à comprendre ce que vous disiez l'autre nuit, quand vous prétendiez qu'il y avait trop d'ombres ?

» – De quoi ? s'exclama-t-il, la surprise l'arrachant enfin à son mutisme, au point qu'il retira sa pipe de sa bouche.

» – Vous aviez raison : *il y a trop d'ombres !*

» Il se mit sur son séant, pencha le buste en avant, étendit la main qui tenait la pipe. Ses yeux brillaient de curiosité.

» – Ainsi, vous avez vu… ?… Il hésitait, cherchant ses mots.

» – Eh bien ?

» Pendant près d'une minute, il s'efforça vainement d'articuler quelque chose. Puis sa physionomie, d'abord indéfinie et vague, prit un air d'énergique détermination.

» Il parla :

» – Que je sois écorché, dit-il, si je ne touche pas ma paye, ombres ou non !

» Je le regardai avec étonnement.

» – Quel rapport y a-t-il entre votre paye et...

» Il secoua résolument la tête.

» – Écoutez ! dit-il.

» J'écoutai.

» – L'équipage a déserté.

» Sa main, qui tenait toujours la pipe, indiquait la direction de l'arrière.

» – À Frisco ?

» – Oui, et sans toucher un centime de paye. Je suis resté, moi !

» Maintenant, je comprenais.

» – Vous croyez, dis-je, qu'ils avaient vu... des ombres ?

» Il fit un signe d'affirmation, mais ne parla point.

» – De sorte qu'ils ont tous pris la fuite ?

» Il répéta le même signe, et se mit à vider sa pipe des cendres qu'elle contenait, en la frappant méthodiquement contre l'arête du cadre.

» – Et le capitaine et les officiers ?

» – Ceux-là, grogna-t-il, sont courageux !

» Et il se leva, car la huitième sonnerie retentissait.

IV

Le mystère de la voile.

» Ce fut dans la nuit du vendredi que le second officier nous mit à la poursuite de l'homme entrevu dans les cordages. Les cinq jours suivants nous ne parlâmes que de cette aventure. Cependant, excepté Williams, Tammy et moi-même, personne ne semblait la prendre au sérieux. Quoin persistait dans son hypothèse d'un *stowaway*. Quant au second officier, je suis sûr, *maintenant*, qu'il commençait à soupçonner quelque chose de plus profond et de moins compréhensible que sa première hypothèse. Mais je savais, d'autre part, qu'il lui fallait garder pour lui ses soupçons, et ses opinions à demi faites, car le capitaine et le premier officier l'avaient impitoyablement blagué sur la chasse nocturne dont il était revenu bredouille. Je tenais ce détail de Tammy, qui les avait entendus. Tammy me confia autre chose encore, qui prouvait que le second officier continuait à méditer sur l'apparition mystérieuse, et la non moins mystérieuse disparition, de l'homme qu'il avait vu montant au grand mât. Il s'était fait décrire par Tammy, avec la plus extrême minutie, la figure que nous avions aperçue auprès de l'appareil de loch. Et il n'avait pas considéré le sujet comme plaisant ou méprisable. Il avait, au contraire, écouté très attentivement, et posé force questions. Il approchait donc de la seule conclusion possible, si invraisemblable qu'elle parût.

» Ce fut la nuit du mercredi, après les cinq jours dont je viens de parler, que survint, pour moi et ceux qui *savaient*, un autre élément de terreur. Car, dans tout ce que je vais relater, il n'y avait rien qui dût inquiéter *alors* ceux qui n'avaient encore rien vu. Cependant, même ceux-là, furent intrigués, voire un peu effrayés. L'affaire, par un côté, était inexplicable, par

l'autre, naturelle et de tous les jours. Car ce n'était ni plus ni moins que le déferlement subit d'une des voiles, mais accompagné de détails significatifs : significatifs, du moins, à la lumière de ce que nous connaissions, Tammy, moi, et le second officier.

» La huitième sonnerie du premier quart de nuit venait de retentir, et notre équipe se préparait à prendre son poste. La plupart des hommes étaient déjà hors de leurs cadres : assis sur les coffres ils enfilaient leurs vêtements.

» Soudain, un des mousses de l'autre équipe passa la tête par l'embrasure de la porte qui donnait à bâbord.

» – Le premier officier, dit-il, demande lequel d'entre vous a amarré la voile de petit cacatois.

» – Qu'a-t-il besoin de savoir ça ? s'enquit un des hommes.

» Elle déferle sous le vent, répliqua le mousse. Et il dit que le gas qui l'a amarrée doit aller refaire son travail.

» – Vraiment ? Eh bien, ce n'est pas moi. Demandez à quelqu'un d'autre.

» – Demander quoi ? interrogea Plummer, émergeant encore à moitié endormi, de son cadre.

» Le mousse répéta son message.

» L'homme bâilla, et s'étira.

» – Voyons ! murmura-t-il, d'une main se grattant la tête, de l'autre cherchant son pantalon. Qui a amarré la voile de petit cacatois ? (Il avait enfin réussi à passer son pantalon, et se tenait debout.) Mais, l'Ordinaire[7], naturellement. Qui voulez-vous que ce soit ?

---

[7] Matelots de catégorie inférieure. (N.d.T.).

» – C’est tout ce que je désirais savoir, dit le mousse, qui disparut.

» – Ho ! Tom ! cria Stubbins à l’Ordinaire. Debout, paresseux ! Le premier officier vient de faire demander qui a amarré la voile de petit cacatois. Elle s’est détachée et il veut que vous alliez la rentrer.

» Tom s’élança de son cadre et, rapidement, s’habilla.

» – Détachée ! Mais il n’y a pas de vent ! Et j’ai parfaitement serré les garcettes !

» – L’une d’elles aura cédé, suggéra Stubbins. En tout cas, dépêchez-vous !

» Une minute après, nous entendions la huitième sonnerie et nous nous précipitions à l’avant pour l’appel. Celui-ci terminé, je vis le premier officier se pencher vers le second et lui dire quelque chose. Sur quoi, le second cria :

» – Tom !

» – Monsieur ?

» – Est-ce vous qui avez, lors du dernier quart, amarré la voile de petit cacatois ?

» – Oui, Monsieur.

» – Comment se fait-il qu’elle flotte ?

» – Je n’en sais rien, Monsieur.

» – Montez tout de suite rattacher la garcette. Et tâchez de mieux vous y prendre, cette fois-ci.

» – Bien, Monsieur, dit Tom qui obéit. À mesure qu’il s’élevait parmi les agrès, je l’apercevais distinctement, car la lune était brillante et claire, quoique approchant de son déclin.

» Je le suivais des yeux, tout en bourrant ma pipe. Je me croyais seul sur le pont. Mais je m'aperçus bientôt que je m'étais trompé, car, au moment où j'allumais ma pipe, je vis Williams, le jeune cockney, qui lui aussi suivait des yeux le grimpeur. Je fus un peu surpris, car je le savais engagé, avec trois camarades, dans une sérieuse partie de poker où il avait gagné soixante livres de tabac. J'ouvrais déjà la bouche afin de lui demander pourquoi il n'était pas au jeu, quand, tout à coup, notre première conversation me revint à la mémoire. Il m'avait dit, alors, que les voiles s'éployaient toujours *de nuit*. Je me rappelai l'emphase avec laquelle il avait prononcé ces deux mots. Et, me la rappelant, j'eus peur. Car, tout à coup, je compris à quel point il était absurde qu'une voile, même mal attachée, déferlât par un temps aussi calme. Je m'étonnai de n'avoir pas deviné plus tôt, sous le phénomène, quelque chose de singulier. Des voiles ne s'éploient pas par un beau temps, avec une mer d'huile, et le bateau stable comme un roc. Je m'avançai vers Williams. Il savait, ou, tout au moins, pressentait, quelque chose qui, à ce moment-là, m'échappait encore. Au-dessus de nous, le matelot montait : vers quoi ? Voilà pourquoi j'avais peur. Fallait-il dire tout ce que je savais ou pressentais, moi aussi ? Et à qui le dire ? On se serait moqué de moi.

» – Eh bien, voilà que ça recommence !

» – Quoi ? dis-je. Mais je ne le comprenais que trop.

» – Regardez les voiles !

» Et son geste désignait le petit cacatois. Tout le bord inférieur de la voile flottait. Plus bas, je vis Tom, qui se hissait toujours d'agrès en agrès.

» Williams parla encore.

» – Nous en avons perdu deux de cette manière, à l'aller.

» – Deux hommes ! m'écriai-je.

» – Oui, dit-il froidement.

» – Je ne comprends pas. Je n'ai jamais entendu parler de cela.

» – Et qui vous en aurait parlé ?

» Je ne relevai pas sa question, que j'avais à peine saisie, car un autre problème me préoccupait. De nouveau, je me demandais ce que j'allais faire.

» – J'ai bien envie, dis-je, d'aller trouver le second officier. Lui-même a vu quelque chose qu'il ne parvient pas à s'expliquer, et, pour ma part, je ne peux supporter plus longtemps cette situation. S'il savait tout...

» – Oui, interrompit-il, et il vous dira que vous êtes un sacré idiot ! N'en faites rien. Restez ici.

» J'hésitai. Il avait mille fois raison. Mais quel parti prendre ? Qu'un danger existât là-haut, j'en étais sûr, mais, ignorant la forme qu'il allait prendre, je me demandais si ma présence aux côtés de Tom ne serait pas utile. Celui-ci avait atteint la voile, vers laquelle il se penchait. Soudain, je la vis se ballonner brusquement, comme si un grand souffle de vent la gonflait.

» Williams poussa un cri, qui s'étrangla aussitôt. La voile, avec un bruit sec, avait violemment heurté Tom, et le choc, à ce qu'il nous sembla, l'avait précipité du haut de l'échelle de corde !

» – Grand Dieu, m'exclamai-je. Il est tombé.

» Un brouillard obscurcit ma vue. Williams hurla quelque chose que je ne compris pas. Puis, de nouveau, je vis clair.

» Williams montrait un objet noir, qui se balançait à la vergue. Il cria encore quelque chose, et s'élança dans les agrès. J'attrapai au vol ce mot :

» –... la garcette !

» Je compris que Tom, dans sa chute, avait réussi à saisir la garcette, et je suivis Williams, voulant seconder son effort pour sauver notre camarade.

Tout en montant, je perçus un bruit de pieds qui couraient sur le pont, et j'entendis la voix du second officier. Il demandait ce qui se passait ; mais je ne pris pas la peine de lui répondre. J'avais besoin de toute mon haleine pour grimper. Je savais que plusieurs garcettes étaient pourries, et que, si Tom ne parvenait pas à mettre la main sur quelque chose de plus solide, il risquait à chaque moment de choir. Je dépassai la hune. Williams me précédait. Je mis moins d'une demi-minute à atteindre la vergue de perroquet. Williams était déjà au cacatois. Je me laissai glisser sur l'échelle de perroquet, de manière à me placer juste au-dessous de Tom. Puis, je lui criai de se laisser aller, que je le recueillerais. Il ne répondit pas. Il restait suspendu, par une seule main.

La voix de Williams parvint jusqu'à moi. Quand je pus le rejoindre, il me dit que la garcette s'était entortillée autour du poignet du matelot. Je vérifiai qu'il en était ainsi, et je compris à quel point le danger avait été grand. Chose étrange, même alors, je remarquai combien le vent était faible. Et cependant, la voile avait frappé l'homme avec une sorte de rage.

Pendant ce temps, je dépassais la cargue. J'en pris l'extrémité, dont j'entourai la garcette, et j'improvisai autour de la tête et des épaules de Tom un nœud coulant, que je resserrai sous ses bras. Un moment plus tard il était en sûreté sur la vergue. Dans l'incertain clair de lune, je ne pus qu'entrevoir son front, meurtri à l'endroit qu'avait heurté la voile. Comme nous reprenions haleine, j'entendis, au-dessous de nous, la voix du second officier.

» Tom avait perdu connaissance.

» Le second officier criait :

» – Que diable faites-vous là-haut ?

» – Je le voyais à présent. Il était debout au pied des agrès de perroquet ; l'ovale pâle et brouillé de son visage m'apparaissait dans le clair de lune.

» Il répéta sa question.

» – C'est Williams et moi, dis-je. Tom a eu un accident.

» Je me tus. Il montait vers nous. Un murmure de paroles s'élevait d'en bas.

» Il nous rejoignit.

» – Que s'est-il passé ? interrogea-t-il, soupçonneux.

» Il examinait Tom. J'allais parler. Il m'interrompit.

» – Est-il mort ?

» – Non, Monsieur. Du moins, je ne le pense pas. Mais il a fait une chute terrible. Nous l'avons trouvé suspendu à la garcette. La voile l'a jeté à bas de la vergue.

» – Quoi ?

» – Le vent s'est engouffré dans la voile, qui l'a jeté par-dessus la vergue...

» – Quel vent ? Mais il n'y en a presque pas, de vent ! Que voulez-vous dire ?

» – Ce que je dis, Monsieur. Le vent a poussé le bord de la voile sur le faîte de la vergue et jeté Tom à bas de l'échelle de corde. Williams et moi l'avons vu.

» – Mais il n'y a pas de vent. Vous radotez !

» Le ton de sa voix dénotait l'ahurissement.

» – Quand vous aurez descendu Tom, vous voudrez bien me donner une autre explication, car celle-ci ne tient pas.

» – Pourtant, vous n'en aurez pas d'autre.

» – Prenez garde ! Je n'accepte d'insolence ni de vous ni de personne.

» – Je n'ai pas l'intention d'être insolent. Mais il n'y a pas d'autre explication possible.

» – Et moi, je vous dis qu'elle ne tient pas ! Tout cela est trop ridicule. J'ai mon rapport à faire au capitaine. Comment lui conter une pareille histoire... ?

» Il s'interrompit brusquement.

» – Ce n'est pas la seule chose ridicule qui soit arrivée sur ce bateau. Vous devriez savoir cela, Monsieur.

» – Que signifient vos paroles ?

» – Mais pour être franc, que faut-il penser de cet individu que vous nous avez envoyé chasser, l'autre nuit, jusqu'au haut du grand mât ? Pour ridicule, l'affaire l'était. Ridicule, celle-ci ne l'est pas moitié autant.

» – Ça suffit, Jessop ! dit-il, furieux. Pas de réplique !

» Mais quelque chose dans son intonation m'indiquait que j'avais touché juste.

» Une demi-minute, il garda le silence. Évidemment, il réfléchissait. Puis il s'occupa de faire descendre l'Ordinaire sur le pont.

» – Un de vous le soutiendra, dit-il.

Tom fut porté à l'avant et couché dans son cadre. Le second officier avait envoyé chercher du brandy, qu'on lui fit avaler. Pendant ce temps, deux hommes lui frottaient les pieds et les mains. Peu à peu, il revint à lui, eut un accès de toux, ouvrit des yeux hagards, s'agrippa au rebord du cadre, et se mit, non sans peine, sur son séant. Un des hommes le soutint. Le second officier l'examinait avec attention. Tom porta sa main à son front.

» – Tenez, dit le second officier, buvez encore un coup.

» – Que j'ai mal à la tête ! s'écria Tom.

» Il regardait, l'un après l'autre, les hommes groupés autour du cadre, comme s'il ne nous distinguait pas bien.

» – Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, d'une voix confuse.

» – C'est justement ce que je voudrais savoir, dit le second officier, parlant, pour la première fois, d'un ton quelque peu sévère.

» – Je ne me suis pas endormi à mon poste ? interrogea anxieusement Tom.

» – Il a le cerveau atteint, dit tout haut un des hommes.

» – Non, commençai-je, répondant à la question de Tom. Vous avez eu…

» – Taisez-vous, Jessop ! interrompit brusquement le second officier. C'est au boy à parler pour lui-même.

» Il se tourna de nouveau vers Tom.

» – Vous étiez au cacatois, dit-il pour le mettre sur la voie.

» – Je ne sais pas, dit Tom. Il n'avait pas encore rassemblé ses idées.

» – Mais si, vous y étiez ! reprit l'officier avec impatience. La voile flottait, et je vous avais envoyé la rattacher.

» – La voile flottait ?...

» – Mais oui. Est-ce que je ne parle pas intelligiblement !

» Le visage de Tom, soudain, s'éclaira. La mémoire lui revenait.

» – C'est ainsi ! s'écria-t-il. La maudite voile s'est emplie de vent ! Elle m'a frappé au visage !

» Il fit une pause.

» – Je crois... commença-t-il, et il s'arrêta encore.

» – Continuez, voyons ! pressa l'officier.

» – Je ne sais pas, Monsieur, je ne comprends pas...

Il hésita encore.

» – C'est tout ce dont je peux me souvenir, gémit-il. Et il passa la main sur son front tuméfié, comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose...

Dans le silence qui suivit, j'entendis la voix de Stubbins.

» – Il n'y a presque pas de vent, disait-il, intrigué.

Les hommes, autour de lui, firent entendre un murmure d'assentiment.

Le second officier ne dit rien. Je le regardais avec curiosité. Commençait-il à voir combien il était vain de chercher au mystère une explication raisonnable ? Établissait-il une relation entre cette aventure et celle de l'homme du grand mât ? Probablement : après avoir, quelques instants encore, considéré Tom, il s'en alla vers l'avant, déclarant que, le jour venu, il reprendrait son enquête. Mais il ne fit rien de semblable. Il ne mentionna pas l'accident au capitaine, où, s'il lui en rendit compte, ce fut d'une manière bien superficielle, car nous n'entendîmes plus

parler de rien. Toutefois, entre nous, nous discutâmes longtemps.

Quant à l'attitude du second officier au moment où il nous rejoignit dans les agrès, même à présent elle m'intrigue encore. J'incline à croire qu'il nous soupçonnait de lui jouer quelque tour, de n'être pas étrangers au mystère de l'homme du grand mât. Peut-être aussi se débattait-il contre la conviction grandissante qu'il y avait vraiment à bord quelque chose d'impossible et de surnaturel. Mais ce ne sont là que suppositions.

Presque aussitôt, de nouveaux incidents survinrent.

V

La fin de Williams.

» Comme je vous le disais, il fut longuement question parmi nous de Tom et de sa bizarre aventure. Aucun des hommes ne savait que Williams et moi avions assisté à l'accident. D'après Stubbins, Tom, encore ensommeillé, avait fait un faux pas sur l'échelle de corde, et perdu l'équilibre. Tom, naturellement, protestait de toutes ses forces contre une pareille hypothèse. Mais il ne pouvait en appeler à personne, car, autant que les autres, il ignorait encore que nous avions été témoins du mouvement de la voile frappant la vergue.

Stubbins n'admettait pas qu'on attribuât au vent la chute du grimpeur. Car, disait-il, il n'y avait pas de vent. Les autres partageaient son opinion.

» – Eh bien, insinuai-je, il ne m'étonnerait pas que la version de Tom fût la vraie.

» – Et comment le prouverez-vous ? demanda Stubbins, incrédule.

» – Et vous, dis-je à mon tour, comment expliquez-vous la bosse de son front ?

» – J'imagine qu'il se l'est faite au moment où il a glissé.

» – Probablement, approuva le vieux Jaskett, qui fumait, assis sur un coffre.

» – Vous êtes tous deux fichtrement loin de la vérité ! interrompit Tom, rouge de colère. Je ne dormais pas ! Et c'est bien la voile qui m'a frappé !

» – Ne chantez pas si haut, jeune coq ! dit Jaskett.

» J'intervins de nouveau :

» – Il y a autre chose, Stubbins. La garcette à laquelle Tom était suspendu se trouvait derrière la vergue. La voile avait donc passé par-dessus. Comment expliquer cela, sinon par un coup de vent ?

» – La voile était-elle sous la vergue, ou au-dessus de la hune ?

» – Elle était au-dessus de la hune, et tout son bord inférieur pendait derrière la vergue.

» Stubbins se montra surpris. Avant qu'il eût trouvé une nouvelle objection, Plummer demanda :

» – Qui l'a vu ?

» – Moi, dis-je un peu brusquement. Et Williams aussi. Et aussi le second officier.

» Plummer se tut. Stubbins reprit :

» – Je suppose que Tom, au moment où il trébuchait, aura saisi la garcette, et l'aura fait passer par-dessus la vergue.

» – Non ! interjeta Tom. La garcette était sous la voile. Je ne pouvais la voir. Et je n'avais pas même eu le temps d'attraper le bord inférieur de la voile, lorsqu'il me frappa au visage.

» – Alors, comment avez-vous saisi la garcette au moment de tomber ?

» – Il ne l'a pas saisie, répondis-je pour Tom. Elle s'est entortillée à son poignet.

» – Ainsi, vous prétendez qu'il n'a pas saisi la garcette ? s'enquit Quoin, s'arrêtant d'allumer sa pipe.

» Assurément, je le prétends. Comment voulez-vous qu'un individu qui a perdu connaissance s'accroche à une corde ?

» – Vous avez raison, approuva Jock. Vous avez tout à fait raison, Jessop.

» Quoin achevait d'allumer sa pipe.

» – Je n'en sais trop rien, murmurait-il.

» Je continuai, sans faire attention à lui.

» – En tout cas, quand Williams et moi l'avons trouvé, il était pendu à la garcette, qui entourait son poignet, et, comme je l'ai dit, le bord inférieur de la voile traînait derrière la vergue.

» – C'est terriblement étrange, dit Stubbins, dont la voix s'altérait. On dirait qu'il n'y a pas moyen d'arriver à s'expliquer l'accident.

» Je consultai Williams du regard, pour savoir s'il convenait que je racontasse tout ce que nous avions vu. Mais il secoua la tête, et, après un instant de réflexion, je compris que parler ne servirait à rien. Nous n'avions pas nous-mêmes une idée très claire des faits ; nos demi-conjectures n'auraient pu qu'embrouiller encore la situation. Mieux valait attendre, et veiller. Si nous parvenions à mettre la main sur quelque chose de tangible, nous obtiendrions du moins qu'on nous écoutât sans nous rire au nez.

» Soudain, je fus tiré de ma méditation.

» Stubbins discutait avec un autre de nos camarades.

» – Vous voyez, en l'absence de vent, la chose est impossible, et cependant...

» L'interlocuteur émit une remarque que je n'entendis pas.

» – Non, dit Stubbins. Je n'y comprends rien. Je n'y vois goutte. On dirait une histoire de diablerie.

» – Mais regardez son poignet, m'écriai-je.

» Tom tendit son bras droit. Le poignet était considérablement gonflé.

» – Oui, admit Stubbins. C'est vrai. Mais ça n'explique rien.

» Je ne répondis pas, Stubbins avait raison. Ça n'expliquait rien. Nous nous en tînmes là. Mais vous voyez à quel point le sujet occupait nos pensées. Toutefois, ce ne fut pas pour longtemps : ainsi que je vous l'ai dit, de nouveaux incidents se produisirent.

» Les trois nuits suivantes se passèrent sans accroc ; la quatrième, il y eut quelque chose d'affreux. D'affreux en soi, mais, quant aux causes, si impalpable et si subtil que ceux-là seulement qui avaient déjà deviné à bord une présence mystérieuse purent en comprendre l'horreur. Les hommes, pour la plupart, commencèrent à dire que le vaisseau était ensorcelé, ou qu'il portait un « Jonas » dans ses flancs. Je suis sûr que quelques-uns avaient vraiment peur. Et je pense que Stubbins était parmi ces derniers, encore que lui non plus ne réalisât pas complètement la signification des phénomènes qui troublaient nos nuits. On eût dit qu'il ne saisissait pas l'élément de danger physique déjà si évident à mes yeux. Il n'avait pas, me semble-t-il, assez d'imagination pour rapprocher les uns des autres les divers incidents et se retracer leur marche. D'ailleurs, de ces incidents, il ignorait les deux premiers. S'il les avait connus, son inquiétude aurait sans doute égalé la mienne. Après ce que je vais vous dire, il sembla voir un peu plus loin dans les ténèbres.

» Je me la rappelle bien, cette quatrième nuit. Elle était claire, étoilée, sans lune. Nous marchions à raison de six ou sept nœuds par heure. Un vent assez fort soufflait dans les agrès. Nous étions au milieu du quart de minuit à quatre heures. Il n'y avait, sur le pont des gaillards, que Williams et moi, lui appuyé au bastingage et fumant, moi faisant les cent pas. Stubbins servait de vigie.

Nous venions d'entendre la seconde sonnerie. Je souhaitais la huitième, et le temps du repos. Soudain, au-dessus de nos têtes, quelque chose craqua : le bruit fut comparable à une détonation d'arme à feu. Immédiatement après, nous perçûmes le froissement éperdu de la voile devenue le jouet du vent.

Williams fit quelques pas vers l'arrière. Je le suivis, et nous tachâmes de découvrir ce qui s'était passé. Indistinctement, je devinai que le vent avait emporté la voile de petit perroquet, dont un lambeau flottait, frappant à chaque instant la vergue.

» – Une des mailles aura sauté, dis-je.

» – Oui.

» Presque au même instant, le second officier et le reste des hommes de quart survinrent. Nous abaissâmes la vergue, puis montâmes aux agrès.

» – Descendez plutôt les aider à hisser de nouveau la vergue, me conseilla Williams.

» – Parfait, Williams, répondis-je. Je vous quitte. Ne vous laissez pas emporter par le fantôme du bord !

» Je plaisantai ainsi dans un moment d'étourderie, et même de gaîté. Était-ce un effet de la fraîcheur du vent ? Je me sentais complètement libre de la terreur qui m'avait oppressé les derniers jours.

» – Il y en a plus d'un ! dit-il, de ce ton bref qui lui était propre.

» – Quoi ?

» Il répéta sa remarque.

» Je redevins sérieux. La *réalité* de tous les impossibles détails des semaines précédentes me subjugua de nouveau, vivace, obsédante.

» – Que signifient vos paroles, Williams ?

» Mais il se tut désormais, obstinément.

» – Que savez-vous ? Pourquoi ne m'avez-vous jamais dit que...

» La voix du second officier m'interrompit :

» – Eh bien, là-haut ? Allez-vous nous faire attendre toute la nuit ? Qu'un de vous descende et vienne aider aux drisses ! Que l'autre reste en-haut et s'occupe des agrès !

» – Oui, Monsieur, répondis-je.

» Précipitamment, je me tournai vers Williams.

» – Écoutez, déclarai-je, si vous croyez qu'il y a *réellement* du danger pour vous ici,... (j'hésitais, ne trouvant pas les mots qui eussent exprimé ma pensée)... Eh bien ! je ne demande pas mieux que de rester avec vous !

» La voix du second officier insista :

» – Descendez, un des deux ! Remuez-vous ! Que fichez-vous là-haut ?

» – J'arrive, Monsieur, criai-je.

» Et je demandai à Williams :

» – Faut-il rester ?

» – Non, dit-il. Ne vous préoccupez pas de moi. Je l'aurai, ma foutue paye ! Je n'ai pas peur d'eux !

» Je descendis. *Ce furent les dernières paroles que Williams adressa à un être vivant.*

» J'atteignis le pont, et me mis aux drisses. Soudain, nous entendîmes mon compagnon pousser un appel étouffé.

» – Qu'y a-t-il ? cria le second officier. Êtes-vous prêt ?

» Point de réponse. Quelques-uns des hommes ont raconté depuis qu'ils avaient observé une sorte de vibration distincte du bruit du vent. Je ne saurais dire si ce phénomène fut réel, ou s'il n'exista que dans leurs imaginations, car je n'en perçus rien.

» – Êtes-vous prêt ? cria encore le second officier, les mains en porte-voix.

» Une réponse vint, inattendue autant qu'inintelligible. Williams vociférait :

» –... Allez au diable !... je suis resté... ma paye...

» Puis, de nouveau, ce fut le silence.

» – Il est fou ! s'exclama Stubbins, qu'on avait été chercher à son poste de vigie pour qu'il vint nous aider.

» – Il est fou ! confirma Quoin. Il n'a jamais été comme les autres.

» – Silence ! intima l'officier.

» Puis :

» – Williams !

» Nulle réponse.

» Alors :

» – M'entendez-vous, sacré cockney ? M'entendez-vous, espèce de crocodile ? ou seriez-vous devenu sourd ?

» Pas de réponse. Le second officier se tourna vers moi :

» – Montez vite, Jessop, et voyez ce qui est arrivé.

– Oui, Monsieur, dis-je : et je me précipitai vers les agrès. Je n'étais pas à mon aise. Williams avait-il été frappé de folie

subite ? Il s’était certainement toujours montré un peu bizarre. Ou, – et cette pensée me fit tressaillir, – avait-il vu ?... Je n’achevai pas. Là-haut, un cri effroyable perça les airs. Je m’arrêtai, la main crispée sur le mât. Un instant plus tard, quelque chose s’abattit dans l’ombre – un corps lourd qui vint s’écraser sur le pont, près des hommes épouvantés. Quelques-uns laissèrent tomber les drisses. Heureusement le stoppeur tint bon, et la vergue ne retomba point. Pendant cinq ou six secondes, un silence impressionnant régna. Il me parut qu’une note gémissante passait dans le vent.

» L’officier fut le premier à parler.

» – Une lumière ! ordonna-t-il.

» Il y eut un moment d’hésitation.

» – Vous, Tammy, allez chercher une des lampes de l’habitacle.

» – Oui, oui, dit l’enfant d’une voix chevrotante et il partit vers l’arrière.

Une minute plus tard, la lumière venait vers nous. Le mousse courait. Il passa la lampe au chef, qui se pencha vers la masse noire écroulée sur le pont.

» – Mon Dieu ! s’écria-t-il. C’est Williams !

» C’était Williams. Le second officier dit à deux hommes de le soulever et de l’étendre sur un couvercle d’écoutille. Puis il alla prévenir le capitaine. Deux minutes après, il reparut porteur d’un vieux drapeau qu’il étendit sur le mort. Presque immédiatement, le capitaine arriva. Il écarta un des bouts du drapeau, regarda la face de la victime, puis la recouvrit. En peu de mots, le second officier le mit au courant.

» – Le laisserez-vous où il est ? demanda-t-il, quand il eut tout dit.

» – La nuit est belle. Oui, le pauvre diable, laissez-le là.

» Il s'en fut à pas lents. L'homme qui tenait la lumière la fit tourner vers l'endroit du pont où Williams était tombé.

» – Qu'on apporte un balai et deux seaux ! ordonna soudain le second officier.

» Puis, il envoya Tammy à la poupe.

» Dès qu'il eut vu la vergue rattachée au mât, et les cordages enlevés, il suivit Tammy. Il savait bien qu'il ne convenait pas de laisser les pensées de l'enfant s'attarder trop longtemps à la forme inanimée étendue sur le pont. C'est pourquoi, afin de lui distraire l'esprit, il lui donnait le plus d'occupation possible.

» Quant à nous, pensifs et effrayés, nous gagnâmes l'avant. Pendant quelque temps, nous restâmes, les uns couchés dans les cadres, les autres assis sur les coffres, sans dire mot. Les hommes de l'autre équipe dormaient et ignoraient encore l'accident.

» Tout à coup, Plummer, dont ç'avait été le tour de roue, entra par la porte de tribord.

» – Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Williams est blessé ?

» – Pst ! dis-je. Vous allez éveiller les autres. Qui a pris la roue ?

» – Tammy. Le second officier l'y a envoyé et m'a dit que je pouvais venir ici fumer une pipe. Il m'a dit aussi que Williams était tombé.

» Il s'arrêta, regardant autour de lui.

» – Où est-il ? demanda-t-il à voix basse.

» Je jetai un coup d'œil aux autres. Personne n'avait envie de parler.

» – Il est tombé des agrès de perroquet ! dis-je.

» – Où est-il ? répéta Plummer.

» – On l'a étendu sur un couvercle d'écoutille.

» – Mort ?

» Je fis un signe affirmatif.

» – Je me disais bien qu'il avait dû se produire quelque chose de grave, quand j'ai vu le capitaine venir à l'avant. Comment l'accident est-il arrivé ?

» – On ne sait pas dis-je. Je remarquai que Stubbins m'observait d'un air singulier.

» Après un moment de silence, Plummer reprit :

» – De la roue, je l'ai entendu crier. Il a dû, étant en l'air, heurter quelque chose.

» Stubbins frotta une allumette et s'occupa de rallumer sa pipe.

» – Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, parlant pour la première fois.

» – Ce que je veux dire ? Mais je n'en sais rien moi-même. Peut-être qu'il se sera pris le doigt entre le racage et le mât.

» – Et pourquoi sacrait-il contre le second officier ? Et pourquoi s'est-il fait pincer le doigt ? interrogea Quoin.

» – Je n'ai rien entendu de pareil, dit Plummer. Qui a entendu cela ?

» – Mais j'aurais cru que tout le monde dans ce failli bateau l'entendait, répartit Stubbins. Pourtant, je ne suis pas sûr que ce fut contre le second officier qu'il jurait. D'abord, je pensai qu'il était devenu fou instantanément. Mais, à la réflexion, ça ne pa-

raît pas vraisemblable. Et quel motif aurait-il eu d'insulter cet homme-là ? Il y a plus. Ce n'est pas à nous qui étions sur le pont que ses paroles s'adressaient. D'ailleurs, que pouvait-il avoir à dire au second officier concernant sa paye ?

» Il me regardait. Jock, qui fumait tranquillement, assis près de moi sur un coffre, retira lentement sa pipe d'entre ses dents.

» – Je vois, Stubbins, que vous approchez de la vérité, dit-il.

» Stubbins me regardait toujours.

» – Quelle est votre idée ? me demanda-t-il.

» Peut-être me trompé-je. Mais il me semblait que sa question cachait une arrière-pensée.

» Quant à mon idée, je n'aurais pu, moi-même, la définir.

» – Je ne sais pas, répliquai-je un peu au hasard. Je n'ai pas eu l'impression, sauf au tout premier moment, qu'il insultait l'officier.

» – C'est justement ce que je disais, reprit-t-il. Mais ne trouvez-vous pas bien singulier que cet accident ait suivi de si près celui de Tom ?

» Je fis un signe d'approbation.

» – Tom était perdu sans la garcette.

» Il se tut. L'instant d'après il continua :

» – Il n'y a de cela que trois ou quatre nuits !

» – Eh bien, dit Plummer, où voulez-vous en venir ?

» – À rien, répliqua Stubbins !... Seulement, c'est vraiment trop bizarre ! On dirait que, décidément, ce bateau porte malheur !

» – Il est certain, confirma Plummer, que les choses, depuis quelque temps, ne marchent pas droit. Sans compter la catastrophe de cette nuit... La prochaine fois que je monterai dans les cordages, je me tiendrai ferme !

» Le vieux Jaskett, retirant sa pipe de sa bouche, poussa un soupir.

» – Les choses, gémit-il, vont de travers presque chaque nuit. Il y a autant de différence entre la craie et le fromage qu'entre notre vie d'à présent et celle des premiers jours qui ont suivi le départ. Je me moquais de ceux qui disaient le bateau hanté. Mais je commence à croire qu'ils n'avaient pas tort.

» Il s'interrompit pour cracher.

» – Le bateau, dit Stubbins, n'est pas hanté. Du moins, pas dans le sens où vous prenez ce mot.

» Il fit une pause, comme cherchant à formuler une idée sans y parvenir.

» – Et bien ? insista Jaskett.

» – Oui, les choses vont mal, et ç'a été une triste affaire que celle de cette nuit. Je me tue à essayer de comprendre ce que Williams disait là haut !

» Après une autre pose d'une demi-minute, il ajouta :

» – *À qui* parlait-il ?

» – Eh bien ? demanda encore Jaskett.

» – Eh bien... je ne sais pas, moi... Je réfléchis, dit Stubbins. Peut-être avez-vous raison, après tout.

VI

Un autre homme au gouvernail.

» La conversation tomba. Nous étions tous fort démoralisés, et des pensées bien troublantes m'obsédaient.

» Soudain, le second officier siffla, puis ordonna :

» – Un autre homme au gouvernail !

» Quoin était allé écouter à la porte.

» – Il veut qu'on relève l'homme du gouvernail, revint-il dire. Dépêchez-vous, Plummer !

» – Quelle heure est-il ? demanda Plummer, en se levant et secouant sa pipe. Qui doit prendre la roue ?

» – C'est moi, Plummer, dis-je, et j'y vais.

» Plummer se rassit. Sur la dunette, je trouvai Tammy faisant les cent pas.

» – Qui est à la roue ? lui demandai-je, étonné.

» – Le second officier. (Sa voix tremblait.) Il attend qu'on le relève. Je vous dirai tout quand nous aurons un moment libre.

» Je m'approchai de la roue.

» – Qui va là ? s'enquit le second.

» – C'est Jessop, Monsieur, répondis-je.

» Il me donna la course, puis se dirigea vers Tammy, avec lequel il s'entretint quelques instants. Je ne pouvais entendre ce qui se disait, mais j'étais extrêmement curieux de savoir pourquoi le second officier avait pris la roue. Il n'eût certainement pas fait cela si Tammy avait mal gouverné. Quelque chose d'étrange, et qui me restait à apprendre, venait donc encore d'avoir lieu.

» Le second officier, ayant quitté Tammy, se promenait sur le pont. Une fois, il se baissa pour examiner la boîte de la roue. Mais il ne m'adressa pas un mot. Puis il disparut dans les ténèbres. Aussitôt, Tammy vint à moi.

» – Je l'ai revu, me dit-il, haletant, nerveux.

» – Quoi ? dis-je.

» – L'*homme* ! Il a passé par dessus le bastingage. *Et il sortait de la mer !* ajouta-t-il, avec l'air de quelqu'un qui ne s'attend pas à être cru.

» Je me tournai vers lui. Mais il faisait trop sombre pour que je pusse distinguer ses traits. Ma gorge se serra. « Mon Dieu ! », m'écriai-je mentalement. Une fois encore, je voulus faire semblant de prendre la chose à la légère. Mais je n'y réussissais plus. Et lui-même me coupa la parole, avec une impatience mêlée de désespoir.

» – Pour l'amour du ciel, Jessop, ne me dites pas que je n'ai rien vu ! Vos dénégations ne me feraient aucun bien ! Et si je n'ai pas quelqu'un à qui parler, je crois que je perdrai la raison !

» Je vis qu'il devenait inutile d'affecter l'ignorance.

» – Parlez donc ! lui dis-je. J'écouterai. Mais n'oubliez pas que le second officier peut reparaître d'une minute à l'autre.

» Il resta un moment silencieux.

» – Allons ! dis-je. Si vous ne vous dépêchez pas, il sera ici avant que vous ayez conté la moitié de votre histoire. Que faisait-il à la roue ? Et pourquoi vous en avait-il écarté ?

» – Il ne m'en a pas écarté, avoua Tammy. C'est moi qui l'ai quittée.

» – Et pourquoi ?

» – Attendez ! Je vais tout vous dire. Vous savez que le second officier m'avait envoyé à la roue après...

» Il désigna l'avant.

» – Oui, dis-je.

» – Eh bien, j'étais ici depuis dix minutes ou un quart d'heure, et je ne pouvais m'empêcher de songer à Williams : je m'efforçais de penser à autre chose, et de ne m'occuper que de la marche du vaisseau ; quand tout à coup, je *le* vis qui passait par dessus le bastingage. Grand Dieu ! Je ne savais que faire. Le second officier était sur la dunette, et je me trouvais seul ici. La peur me glaçait. Et voilà que la figure s'avança vers moi ! Je laissai aller la roue, poussai un grand cri, et courus, de toutes mes forces, vers l'officier. Il m'attrapa au vol, et me secoua ferme. Mais j'étais dans un tel état, que je ne pouvais articuler un mot. Je montrais du doigt le point où l'homme m'était apparu. L'officier s'obstinait à répéter : « Où cela ? ». Tout à coup, je constatai la disparition de la figure. Je ne sais si l'officier l'a repérée. Il m'ordonna de retourner à la roue. Je refusai carrément. Alors, il siffla, cria que quelqu'un eût à s'en charger, puis courut, lui-même la prendre. Et voilà tout.

» – Mais n'est-ce pas le malheur de Williams qui vous a frappé l'imagination, et fait voir des choses inexistantes ? demandai-je, non que ce fût ma conviction mais pour me donner le temps de réfléchir encore.

» – Je pensais que vous alliez m'écouter sérieusement ! dit-il, avec amertume. Si vous ne me croyez pas, rappelez-vous l'individu que vit le second officier. Et le cas de Tom ! Et le cas de Williams ! Par grâce, ne vous débarrassez pas de moi comme l'autre fois ! Je dois m'épancher auprès de quelqu'un qui veuille m'écouter sans rire. Vous êtes un bon garçon, ne faites pas semblant de ne pas comprendre ! Dites-moi ce que tout cela signifie, et qui est cet homme horrible, que j'ai vu deux fois ? Vous savez quelque chose, et vous n'osez le dire à personne, de peur qu'on ne rie. Pourquoi ne pas me le dire, à moi ? Je vous garantis que je n'en rirai pas !

» Il se tut. Je gardais encore le silence.

» – Ne me traitez pas en enfant, Jessop !

» – Eh bien, non ! m'écriai-je, avec une résolution soudaine. Moi aussi, j'ai trop besoin de parler !

» – Donc, que signifie tout cela ? Sont-ils réels, ces hommes ? Je croyais qu'il n'en existait de pareils que dans les histoire inventées.

» – Ce que tout cela signifie, Tammy, je ne le sais pas plus que vous. Et je ne sais pas non plus s'ils sont réels, du moins dans le sens où nous prenons ordinairement ce mot. Je ne vous ai pas encore dit qu'en ma présence une de ces figures avait traversé le pont, plusieurs nuits avant que vous en vîtes une ici même.

» – Et cette seconde figure, ne l'avez-vous pas vue ?

» – Si !

» – Alors, pourquoi avez-vous affirmé le contraire ? dit-il, sur un ton de reproche. Vous ne savez pas dans quel état vous m'avez mis, entre ma certitude de l'avoir aperçue et votre absolue négation. Je me demandais si ma cervelle déménageait. Puis le second officier remarqua cette silhouette qui montait au

grand mât. Alors, je me rendis compte que je n'étais point un halluciné.

» – Mais, dis-je, en vous assurant que je n'avais rien vu, j'espérais vous convaincre qu'il n'y avait en effet rien eu à voir, et que vous aviez fait un rêve. N'était-ce pas le meilleur moyen de vous tranquilliser ?

» – Je comprends, maintenant. C'était gentil de votre part, mais ça ne servait à rien… Et cette affaire de Williams, n'est-ce pas terrible ?… Pensez-vous qu'il ait vu quelqu'un là-haut ?

» – Je ne sais pas, Tammy. Personne ne le saura jamais. Peut-être, après tout, s'agit-il d'un simple accident.

» – Que disait-il de sa paye ? Et à qui parlait-il ?

» – Je ne sais pas, répétai-je encore. Il avait l'idée fixe de sa paye. Vous n'ignorez pas qu'il était resté à bord, seul de tout l'ancien équipage. Il me confia un jour qu'il voulait toucher sa paye, quoi qu'il advînt.

» – Et pourquoi l'ancien équipage a-t-il déserté ?

» Une idée, instantanément, le frappa.

» – Pour sûr, quelque chose d'effrayant les aura bouleversés ! Nous avons été embarqués à Frisco. À l'aller le bateau était sans mousses. Et le nôtre venait d'être vendu, de sorte qu'on nous mit sur celui-ci.

» – Oui, quelque chose a dû les effrayer. En tout cas, Williams m'a paru en savoir long.

» – Et il est mort, dit solennellement Tammy. Nous ne pourrons plus rien apprendre de lui.

» Après un instant de silence, il repartit avec une autre idée :

» – N'arrive-t-il jamais rien à l'équipe du premier officier ?

» – Si, elle aussi a eu, dans les derniers temps, sa part d'événements. Mais il s'obstine à ne rien voir et à ne rien croire. Il insulte ses hommes, et prétend que si tout va mal, c'est de leur faute.

» – Pourtant, les accidents les plus graves atteignent plutôt notre équipe. Voyez, cette nuit encore.

» – Nous n'avons pas de preuve...

» – Je n'oserai jamais plus monter aux cordages.

» – Bah ! C'est peut-être un accident pur et simple.

» – Taisez-vous ! Vous êtes persuadé du contraire.

» Je ne répondis point. Il reprit :

» – Le bateau est-il hanté ?

» J'hésitai.

» – Non, dis-je enfin. Du moins, pas de la manière ordinaire.

» – De quelle manière, alors ?

» – Mon Dieu, je me suis fait une théorie, qui tour à tour me semble raisonnable et absurde.

» – Continuez ! dit-il, impatient.

» – Mais, j'ai idée que rien à bord n'est de nature à nous faire du mal. C'est le bateau lui-même qui serait cause de tout ?

» – Donc, il est hanté ?

» – Non. Je viens de vous dire que non. Mais laissez-moi développer ma pensée.

» – *All right !*

» – L'être que vous avez vu cette nuit a bien passé par dessus le bastingage ?

» – Oui.

» – Eh bien, celui que j'ai vu, *sortait de la mer, et est rentré dans la mer.*

» – Ciel !

» – D'après mon idée, notre vaisseau serait, pour ainsi dire, ouvert à ces êtres. Qui sont-ils, je l'ignore. Ils semblent des hommes. Mais Dieu seul connaît les secrets de l'océan ! Toutefois, n'allons pas imaginer des fadaises. Et, d'autre part, pourquoi qualifier de fadaises les choses que nous ne comprenons pas ? Voyez-vous dans quel cercle vicieux je tourne ? Ces êtres, je ne sais même pas s'ils sont des hommes en chair et en os, ou s'ils sont ce que nous appelons des esprits et des spectres !

» – Ils ne peuvent être en chair et en os. Où vivraient-ils ? Et le premier que j'ai vu m'a paru transparent. Et celui-ci, comment l'officier ne l'a-t-il pas vu ? Et eux-mêmes, comment vivraient-ils dans la mer sans se noyer ?... C'est impossible ! Et d'où viennent-ils ?

» – Mais de la mer ! Vous l'avez constaté vous-même.

» – Et pourquoi n'abordent-ils pas les autres navires ?

» – Mais, je croirais que ce bateau-ci est « ouvert », comme je vous le disais, ou « exposé », ou « non protégé ». En principe, une barrière infranchissable sépare le monde matériel du monde immatériel. Mais la barrière est quelquefois brisée. Ce serait le cas de ce bateau qui se trouverait livré aux attaques d'êtres vivant sur un autre plan d'existence.

» – Et pourquoi ce bateau serait-il dans cet état ?

» – Dieu le sait ! Peut-être est-il influencé par quelque force magnétique. Mais vous ne comprenez pas, et, au fond, moi

non plus. Peut-être un crime, naguère, a-t-il été commis à bord. Ou, plus probablement, il s'agit de causes que nous ne pouvons pas même conjecturer.

» – Si ces êtres sont immatériels, ce sont des esprits ?

» – C'est bien difficile à dire. Mais voici ce qu'on pourrait supposer. Admettons qu'il y ait deux espèces d'êtres vivants : nous et eux. À l'état normal, nous sommes inaptes à constater leur réalité. Mais s'ils étaient exactement aussi réels et matériels à leurs propres yeux que nous le sommes aux nôtres ? Si la terre était aussi réelle pour eux que pour nous ? Seulement, dans cette hypothèse, nous ne discernons pas en quoi consiste la réalité de ces êtres, ni eux en quoi consiste la nôtre. Et nous ne discernons pas en quelle manière ils perçoivent la réalité de la terre, mais eux non plus ne discernent pas en quelle manière nous la percevons. Vous voyez comme c'est malaisé à expliquer. Comprenez-vous, plus ou moins ?

» – Oui. Poursuivez.

« – Eh bien, ces êtres, si nous étions dans une atmosphère naturelle, nous seraient absolument invisibles, et intangibles. Et eux non plus ne pourraient ni nous toucher ni nous voir. Mais plus l'état anormal du bateau s'accentue, plus ils deviennent réels pour nous, parce que nous-mêmes devenons de plus en plus aptes à constater leur matérialité. Je ne saurais m'expliquer plus clairement.

» – Donc, en définitive, vous les considérez comme des spectres, ou quelque chose d'approchant ?

» – Oui. En tout, cas, ils ne répondent pas à l'idée que nous nous faisons d'hommes vivants. Mais il va sans dire que tout ce que je vous expose a beaucoup de chance d'être parfaitement erroné.

» – N’importe, vous devriez répéter votre théorie au second officier. Et si vous êtes dans le vrai, il n’y a qu’une chose à faire : rallier le premier port, et mettre le feu au bateau !

» – Le second officier ne le pourrait pas, même s’il me croyait, ce qui n’est guère probable.

» – Si seulement vous l’ameniez à vous croire, il parlerait, au capitaine, qui prendrait des mesures. Nous ne sommes pas en sûreté !

» – Oui, et le capitaine se moquera de lui, une fois de plus.

» – Non, pas après le malheur de cette nuit.

» – Qui sait ?

» La réapparition du second officier mit Tammy en fuite. Je restai seul, soucieux, et ne sachant à quelle décision m’arrêter.

VII

Le brouillard, et ce qu'il amena.

» Les funérailles de Williams eurent lieu à midi. Pauvre garçon ! Quelle fin soudaine ! Tout le jour, les hommes furent sombres et abattus.

» Puis, survint le brouillard.

» Je ne me rappelle plus s'il apparut pour la première fois le jour où nous confiâmes aux îlots la dépouille de Williams, ou le jour suivant.

» Quand je le remarquai, je le pris pour une simple brume, occasionnée par la trop grande intensité du soleil.

» Le vent n'était plus qu'une brise légère, et je travaillais, avec Plummer, au gréement du grand mât :

» – Il fait chaud, dit-il.

» – Oui.

» – Et une drôle de brume s'étend.

» Je levai les yeux. L'air, en effet, avait un aspect étrange, onduleux, nullement naturel.

» – C'est la chaleur, dis-je. Mais je n'ai jamais rien vu de semblable.

» – Moi non plus.

» Une minute après, je découvris que la brume enveloppait le navire au point de nous cacher tout l'horizon.

» – Regardez donc, Plummer ! m’écriai-je. La chaleur ne suffit pas à expliquer ça !

» – Assurément non.

» Nous poursuivîmes notre travail, échangeant parfois un mot ou deux. À un moment donné, je lui demandai de me passer un crampon. Comme il se baissait pour me le tendre, ses traits exprimèrent une vive surprise.

» – Il n’y a plus de brouillard ! déclara-t-il.

» Je me retournai brusquement. C’était vrai. La mer entière était redevenue claire et brillante.

» Alors, j’eus le sentiment d’un mystère. Je me traitai d’imbécile, sans parvenir à me rassurer. Cet éclat même de la mer était inusité. Et quelque chose manquait sur l’horizon : les silhouettes de plusieurs vaisseaux qui avaient été parfaitement en vue lors de la condensation du brouillard : maintenant, je ne les retrouvais plus.

» Vers le soir, la brume s’étendit de nouveau, laissant transparaître un spectral coucher de soleil.

» Ce n’était donc pas la chaleur qui la causait.

» Et ce fut le commencement de bien des choses.

» Le jour suivant, étant de quart sur le pont, j’eus soin d’ouvrir l’œil. Mais rien ne troubla l’atmosphère. Toutefois, j’appris d’un homme de l’autre équipe qu’il avait constaté le même phénomène durant une partie du temps pendant lequel il avait tenu le gouvernail.

» – On aurait dit, affirmait-il, que le brouillard allait et venait.

» Lui aussi attribuait le phénomène à la chaleur.

» J'en savais plus long, mais ne voulus pas le contredire. Personne, pas même Plummer, ne semblait prendre cette circonstance au tragique. Tammy, à qui je demandai s'il l'avait remarqué, n'y voyait, lui non plus, qu'un effet de la chaleur, ou du soleil drainant l'eau de mer. Pourquoi l'aurais-je détrompé ?

» Le lendemain, il y eut plus étonnant encore, et qui me montra combien j'avais eu raison en soupçonnant le brouillard de receler quelque maléfice. J'étais à la roue, durant le quart de huit heures à midi. Pas un nuage au ciel. Peu de vent. Il faisait chaud. Le sommeil me gagnait.

» Comme j'étais seul à la poupe, et savais le second officier occupé ailleurs avec les hommes, je quittai un instant le gouvernail, et montai sur le couronnement. Je vis ainsi quelque chose d'extraordinaire : un vaisseau complètement gréé, courant à quelques centaines de yards[8] de notre bateau. Ses voiles, que la brise trop légère soulevait à peine, n'étaient agitées que par le balancement de la mer. Sa vitesse ne paraissait pas dépasser un nœud à l'heure. À l'extrémité du beaupré, un faisceau de pavillons flottait : évidemment, on nous faisait des signaux. J'étais stupéfait, non de cette apparition, mais de ne pas l'avoir constatée plus tôt : normalement, le navire inconnu aurait dû être en vue depuis plus de deux heures. Je cherchais vainement une explication à cette présence inopinée.

» Tout à coup, j'entendis la roue tourner rapidement et comme affolée derrière moi. Je saisis ses rayons pour la ralentir. Puis, je voulus examiner encore le navire mystérieux, mais à mon total ahurissement, *il s'était complètement évanoui,* et je n'avais plus sous les yeux que l'immense océan calme.

» Le navire aurait-il coulé ? me demandais-je. Mais nulle épave ne surnageait, pas une cage à poule, pas une planche.

---

[8] Le yard anglais mesure entre 91 et 93 centimètres. (N.d.T.)

» Puis, j'eus une autre idée, une intuition plutôt, et je me demandai s'il n'existait pas une connexion entre ce vaisseau fantôme et toutes les autres choses monstrueuses qui nous hantaient. Il me vint, d'autre part, la pensée que ce vaisseau n'avait aucune réalité objective, n'était qu'une hallucination de mon cerveau. J'examinai cette hypothèse. Car si le vaisseau avait été réel, en admettant que je ne l'eusse pas remarqué, mes camarades, eux, l'auraient découvert. Et puis, de nouveau, le souvenir me vint de sa réalité évidente : je revis tout, mâts, cordages, espars. Et l'ondulation des voiles sous la brise, et les flots balançant la carène. Et les pavillons ! les signaux ! Je ne pouvais plus croire à son irréalité.

» Je tournais le dos à la roue, tout en la tenant ferme de la main gauche. Et j'explorais la mer, cherchant quelque indice qui m'aidât à comprendre.

» Soudain, je revis le navire, mais seulement pour un instant : il m'apparut estompé, comme un objet qui se dérobe à travers une vapeur. Ensuite, il devint indistinct, et, de nouveau, s'évanouit. Maintenant, je ne doutais plus de son existence. Et, me rappelant le brouillard indéfinissable qui, peu de jours auparavant, nous enveloppait, je me rendis compte que l'autre vaisseau n'avait rien de mystérieux : le vaisseau mystérieux, c'était le nôtre ! Seule, l'atmosphère spéciale entourant notre bateau ou émanant de lui me mettait – et, mettait tout le monde à bord – dans l'impossibilité de voir l'autre bâtiment. Lui nous voyait bien, à preuve les signaux qu'il nous faisait ! Que devait-on, à son bord, penser de notre absolue indifférence à ces signaux ?

» Que tout cela était donc étrange ! Ainsi, maintenant même, ils nous apercevaient, distinctement. Mais, pour nous, l'océan était vide ! Pouvait-on imaginer rien de plus sinistre ?

» Une préoccupation nouvelle vint se greffer sur celles qui déjà m'assiégeaient. Depuis combien de temps étions-nous dans cet état ? Le matin du jour où le brouillard se montra pour la

première fois, plusieurs vaisseaux se silhouettaient autour de nous. Depuis, ils n'avaient pas reparu. Ceci était au moins singulier : car ils voyageaient dans la même direction, et à la même allure. Avec le beau temps, et le vent à peu près nul, ils n'auraient dû disparaître à aucun moment. Une relation existait sans nul doute entre le brouillard et notre incapacité de *voir*. Et il y avait probablement trois jours que nous étions *aveugles*.

» Derrière moi, soudain, éclata la voix furieuse du capitaine :

» – Par tous les diables, Jessop, que foutez-vous là ?

» Je me retournai.

» – Je ne sais pas, Monsieur, balbutiai-je.

» J'avais oublié que j'étais à la roue !

» – Vous ne savez pas ? hurla-t-il. Je m'en aperçois bien ! Gouvernez à tribord, sextuple imbécile ! Vous allez nous mettre vent dessus !

» J'exécutai la manœuvre, machinalement ; car j'étais encore étourdi, et n'avais pas eu le temps de reprendre mes sens.

» Durant la demi-minute qui suivit, j'eus confusément conscience que le capitaine m'engueulait. Quand ce moment d'abrutissement fut passé, je me trouvai fixant, d'un œil qui devait être atone, la rose des vents, enfermée dans l'habitacle. Enfin, je vis que le vaisseau reprenait la direction normale. Dieu sait de combien je l'en avais laissé s'écarter !

» Le capitaine tempêtait toujours. Il me secoua violemment le bras.

» – Qu'avez-vous ?

» Je le regardais en face, aussi incapable de lui répondre que l'eût été un âne.

» – Avez-vous perdu la tête ? Avez-vous attrapé un coup de soleil ? Êtes-vous devenu lunatique ? Mais ne restez pas bouche bée ! Parlez ! Parlez, espèce d'idiot !

» Je ne parvenais qu'à murmurer des syllabes incohérentes. J'avais l'impression de revenir de si loin !

» – Évidemment, il est devenu lunatique ! répéta plusieurs fois le capitaine, comme si cette phrase pouvait seule exprimer l'opinion qu'il se faisait de moi.

» – Je ne suis pas plus lunatique que vous, répliquai-je enfin.

» – Pourquoi ne me répondez-vous pas, alors ? Que s'est-il passé ?

» – Je regardais ce vaisseau à tribord, Monsieur. Il faisait des signaux.

» – Quel vaisseau ?

» Il jeta les yeux dans la direction indiquée, puis, se retournant vers moi :

» – Il n'y a pas de vaisseau. Qu'est-ce qui vous prend de me tirer une carotte de cette dimension ?

» – Mais le voilà ! le voilà !

» Et je le montrais du doigt.

» – Taisez-vous. Ne venez pas m'en conter ! Me croyez-vous aveugle ?

» – Mais je l'ai vu, Monsieur !

» – Pas de réplique ! Je n'en admets pas !

» Il fit un pas vers moi, me regarda de près. Je crois qu'il se demandait si réellement j'étais fou. Sans plus rien ajouter, il appela :

» – Monsieur Tulipson !

» – Monsieur ? répondit le second officier.

» – Envoyez un autre homme à la roue !

» – Très bien, Monsieur.

» Deux minutes plus tard, le vieux Jaskett vint me relever.

» – Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

» – Rien, dis-je.

» J'avais indiqué la direction à Jaskett. Je fus la répéter au capitaine, mais le vieux diable ne fit aucune attention à moi. Je l'indiquai ensuite au second officier, qui me répondit poliment, et me demanda ce que j'avais bien pu faire pour mettre le capitaine dans un tel état d'exaspération.

» – Je lui ai dit qu'il y avait à tribord un navire qui nous faisait des signaux.

» – Il n'y a pas de navire là, Jessop, répliqua l'officier, avec une expression inscrutable.

» – Mais si, Monsieur !

» – Cela suffit, Jessop, Allez fumer une pipe à l'avant. Ensuite, vous viendrez me donner un coup de main pour ces échelles de corde. Rapportez un maillet.

» J'hésitai, partagé entre le doute et la colère.

» – Oui, Monsieur, murmurai-je enfin. Et je passai à l'avant.

VIII

Toujours le brouillard.

» Depuis l'apparition du brouillard, tout alla de mal en pis.

» Le soir du jour où j'avais eu mon attrapade avec le capitaine, j'étais de vigie, entre dix heures et minuit.

» Je me promenais, songeant à l'affaire du matin, et, d'abord, au capitaine. Je commençai par l'accabler de toutes les malédictions, puis je réfléchis que si j'eusse été à sa place, et que, arrivant sur le pont, j'eusse trouvé le vaisseau presque vent dessus, et l'homme chargé du gouvernail en train de rêver au lieu de vaquer à sa besogne, je serais entré dans une belle fureur. Puis, quel besoin avais-je de lui parler d'un vaisseau inconnu, de lui faire croire que je ne jouissais pas d'un complet équilibre mental ?

» Et le second officier, pourquoi m'avait-il jeté ce regard énigmatique ? Était-il plus proche de la vérité que je ne supposais ? Et dans ce cas, pourquoi n'avait-il pas voulu m'écouter ?

» Tout à coup, une lumière, sur l'étendue calme des flots, brilla dans la nuit. Était-ce le fanal d'un vaisseau ? L'atmosphère mystérieuse ne nous enveloppait donc plus ? Oui, c'était bien le feu vert d'un vaisseau voisin – dangereusement voisin – de notre proue. Faisant un porte-voix de mes mains, je hélai le second officier :

» – Un feu par bâbord avant !

» – Où ?

» Il doit être aveugle ! pensai-je.

» – À deux points de la proue ! criai-je encore.

» Je me retournai pour voir si le navire qu'annonçait la lumière avait modifié sa position. Mais la lumière n'était plus visible. Tout, autour de nous, redevenait ténèbres. L'aventure du matin se répétait ! Évidemment, le je ne sais quoi d'impalpable qui enveloppait notre bateau s'était entr'ouvert un instant, puis refermé. Mais, que le feu fût visible ou non, un fait demeurait indubitable : un navire étranger passait très près de notre proue, et, d'une minute à l'autre, une collision pourrait se produire. Mon unique espoir était que, devant notre obstination à ne pas lui céder la place, il nous laissât passer devant lui. J'attendais, anxieux.

» Un mousse monta sur le couronnement. Il venait de la part du second officier s'informer de la direction où j'avais aperçu la lumière.

» – Je l'ai perdue de vue, lui dis-je. C'était une lumière verte, et qui semblait bien près.

» – Peut-être que leur fanal s'est éteint ?

» – Peut-être.

» – Ce que vous avez pris pour une lumière, ne serait-ce pas une étoile ?

» – Non, dis-je. C'était probablement la lune !

» – Ne vous fâchez pas. C'est une erreur que tout le monde peut commettre. Que vais-je dire à l'officier ?

» – Que la lumière a disparu, naturellement.

» – Dans quelle direction ?

» – Comment voulez-vous que je le sache ?

» Il s'en fut rendre compte au second officier.

» Cinq minutes plus tard, je revis la lumière. Elle avait gagné du champ, ce qui me prouva que le vaisseau gouvernait de façon à nous éviter. Mais nous venions de l'échapper belle, car, maintenant encore, elle ne semblait distante que de cent yards. Heureusement, nous marchions à faible vitesse.

» Je criai au second officier que je revoyais la lumière.

» Maintenant, pensai-je, Monsieur le Mousse se rendra compte que je sais distinguer un fanal d'une étoile.

» Mais la lumière avait de nouveau disparu.

» – Où la voyez-vous ? interrogeait le second officier.

» – On ne la voit déjà plus.

» Lui-même vint à la découverte. M'ayant rejoint, il me pria de lui indiquer exactement l'endroit où elle s'était montrée. Mais il ne vit rien.

» – Elle est partie, Monsieur. Mais je l'ai vue deux fois.

» – Je n'y comprends rien. Allez dire au mousse de m'apporter ma lunette.

» Quand il l'eut, il s'en servit pour examiner longtemps la mer.

» – Mais où est-il, le navire auquel appartient cette lumière ? Il ne peut être que très près de nous. Nous devrions voir ses mâts, ou ses voiles, ou la lampe de l'habitacle, ou quelque autre chose.

» – C'est bien étrange.

» – C'est bien étrange. C'est même tellement étrange que je vous soupçonne d'avoir fait erreur.

» – Non, Monsieur. Je suis certain du contraire.

» – Alors où est le navire ?

» – Je n'en sais rien. C'est justement ce que je ne comprends pas.

» Sans répondre, il explora encore la mer avec sa lunette, puis me quitta.

» Le voilà bien embarrassé, pensai-je, Pressentait-il la vérité ? Il avait déjà observé par lui-même assez de circonstances anormales pour ne pas trop s'étonner de mes révélations. Mais peut-être aussi me prendrait-il pour un visionnaire…

» Une troisième fois, la lumière se montra, intense, brillante, mouvante, donc toute proche.

» Cette fois-ci, me disais-je, le second officier ne peut manquer de la repérer.

» Je n'annonçai rien, voulant lui laisser le temps de constater par lui-même que je n'avais pas fait erreur. De plus, je ne désirais pas voir une fois de plus la lumière s'évanouir une seconde après que j'aurais parlé. J'attendis donc, l'espace d'une demi-minute. Elle était toujours là. À chaque instant j'espérais ouïr le second officier proclamer qu'il l'avait découverte. Mais rien ne venait.

» N'y tenant plus, je criai de toutes mes forces :

» – Une lumière verte à l'arrière !

» Mais j'avais trop attendu. La lueur s'effaça.

» Je frappai du pied, lâchai un juron. Il me restait un faible espoir que de notre poupe, quelqu'un l'eût aperçue. Combien cet espoir était vain, me fut aussitôt révélé par cet éclat de voix du second officier :

» – Au diable votre feu !

» Il siffla. Un homme de l'avant accourut.

» – À qui le tour de vigie ?

» – À Jaskett.

» – Que Jaskett relève à l'instant Jessop !

» Un moment après, Jaskett, les yeux encore lourds de sommeil, apparaissait auprès de moi.

» – Qu'y a-t-il, camarade ?

» – Il y a que j'ai signalé trois fois une lumière à ce crétin de Tulipson, et que, parce qu'il ne peut la voir, il me fait relever !

» – Où, cette lumière ? Je ne vois rien.

» – Elle n'y est plus.

» – Comment cela ?

» – Elle n'y est plus, répétai-je, irrité.

» Il me regarda :

» – À votre place, j'irais dormir. J'ai déjà été comme ça. Un bon somme est le meilleur remède.

» – Vous avez été comme ça ? comme quoi ?

» – *All right !* Vous serez tout à fait rétabli demain matin. Ne vous en faites pas !

» Le ton sympathique qu'il croyait devoir prendre acheva de me mettre hors de moi.

» – *Hell !* dis-je. Et j'allai à l'avant.

« – Dormir ! grognais-je, je voudrais bien savoir qui pourrait dormir après ce qu'il m'a fallu endurer aujourd'hui !

» Je me sentais d'autant plus désemparé, que j'étais seul à pénétrer la situation. Ma trop grande perspicacité m'isolait. Je

songeai à Tammy. Lui me comprendrait, et sa sympathie me serait un tel soulagement !

» Sous cette impulsion, je suivis le pont dans la direction de la cabine des mousses, sise à l'arrière. Comme j'en approchais, je me trouvai devant l'ombre noire du second officier appuyé au bastingage.

» – Qui est là ?

» – Jessop.

» – Que faites-vous par ici ?

» – Je voulais parler à Tammy, Monsieur.

» – Allez plutôt vous coucher, me conseilla-t-il, d'un ton qui n'était pas exempt de bienveillance. Dormir vous fera plus de bien que bavarder. Votre imagination travaille déjà trop.

» – Mais pas du tout, Monsieur. Je me sens parfaitement bien. Je...

» – Ça suffit ! interrompit-il rudement. Allez dormir !

» J'étouffai une malédiction et repris lentement le chemin de l'avant. Ainsi, chacun s'obstinait à me considérer comme un cerveau qui s'égare.

» Les idiots ! pensai-je. Il faudra qu'ils finissent par apprendre ce que j'ai appris. Et alors, malheur sur nous tous !

» J'entrai au gaillard d'avant, et m'assis, découragé, aigri, rendu, sur mon coffre.

» Quoin et Plummer, à deux pas, fumaient en jouant aux cartes. Stubbins, de son cadre où il était confortablement étendu, suivait le jeu. Lui aussi fumait. Il me regarda d'un air curieux et méditatif.

» – Qu'est-ce que cette querelle avec le second officier ? finit-il par demander.

» Je le dévisageai. De leur côté, les deux autres m'observèrent. Je sentais que l'apoplexie me guettait si je ne parlais pas, et je leur contai tout de point en point. Cependant, n'ignorant pas que mes explications ne les convaincraient guère, je me bornai à exposer les faits, et les commentai peu.

» – Trois fois, dites-vous ? interrogea Stubbins, quand j'eus terminé mon récit.

» – Oui.

» – Et le Vieux vous a renvoyé ce matin du gouvernail parce que vous avez vu un bateau que lui-même n'a pu voir ? ajouta Plummer, qui paraissait réfléchir profondément.

» – Oui.

» Il lança à Quoin un regard d'intelligence. Les yeux de Stubbins restaient fixés sur moi.

» – Je suppose que le second officier vous croit l'esprit dérangé, se décida-t-il à dire.

» – Le second officier est un imbécile, un foutu imbécile !

» – Je n'en suis pas si sûr. La chose doit lui sembler drôle. Moi non plus je ne la comprends pas.

» Il redevint silencieux.

» – S'il y avait vraiment une lumière, dit Quoin, comment le second officier ne l'a-t-il pas vue ?

» Il me sembla que Plummer lui donnait un coup de coude pour le faire taire. Ainsi, Plummer partageait l'avis du second officier ! Ma rage s'en accrut. Mais une remarque de Stubbins attira mon attention.

» – Je ne comprends pas, c'est certain. Mais le second officier n'aurait pas dû vous renvoyer du poste de vigie.

» – Pourquoi ?

» – Ne vous a-t-il rien dit, après vous avoir fait quitter votre poste ?

» – Il m'a dit que mon imagination travaillait trop et m'a envoyé dormir.

» – Et qu'avez-vous répondu ?

« – Rien. Je suis venu ici.

» – Et comment, diable ! n'avez-vous pas riposté que son imagination aussi travaillait trop le jour où il nous mit, là-haut, aux trousses d'un individu que nul ne put découvrir ?

» – Je n'y ai pas songé.

» – C'est le tort que vous avez eu !

» Il demanda une allumette.

» Comme je lui passais ma boîte. Quoin leva les yeux de dessus son jeu.

» – C'était peut-être un *stowaway*, fit-il observer ; après tout, on n'a jamais prouvé le contraire.

» Stubbins me rendit la boîte d'allumettes, et poursuivit, sans tenir compte des paroles de Quoin :

» – Et vous avoir envoyé dormir ! Je suis sûr qu'il bluffe !

» – Comment, il bluffe ?

» Il hocha la tête, d'un air entendu.

» – Croyez-moi. Il est convaincu, autant que vous-même, que vous avez réellement vu la lumière.

» Plummer, à son tour, leva la tête, intéressé. Mais il ne dit rien.

» – Alors, vous ne doutez pas que je l'aie vue ? demandai-je, surpris.

» – Non, répondit-il avec assurance. Vous n'êtes pas homme à commettre trois fois de suite une semblable erreur.

» – Non. J'ai la certitude d'avoir vu la lumière. Mais (et j'hésitai) tout de même, c'est bizarre !

» – C'est bizarre, vous l'avez dit. C'est fichtrement bizarre ! Et il y a un tas d'autres choses non moins fichtrement bizarres qui se passent ici !

» Il se tut quelques secondes, puis reprit :

» – Non, de cela au moins je suis sûr. Ce n'est pas naturel !

» Il tira quelques bouffées de sa pipe. Il en résulta un silence dans lequel, au-dessus de nous, retentit la voix de Jaskett :

» – Un feu rouge à tribord !

» – C'est bien ça ! C'est bien là où le bateau que j'ai signalé doit se trouver maintenant.

» Je courus à la porte. Les autres me suivirent. Du pont, le second officier demandait où on avait vu la lumière.

» – Mais, Stubbins, m'écriai-je, la voilà qui disparaît de nouveau !

» Nous nous précipitions. À l'arrière, tout était redevenu ténèbres.

» – Je ne vois rien, dit Quoin.

» – Eh bien, Jaskett, où est-elle ? criai-je, car je le distinguais vaguement, ombre noire appuyée au bastingage de tri-

bord, protégeant ses yeux de ses mains, et cherchant à retrouver la flamme évanouie.

» – Je ne sais pas, camarade, répondit-il ; je n'ai jamais rien vu d'aussi infernal ; une seconde, je l'ai nettement aperçue ; et puis, néant !

» Je me tournai vers Plummer.

» – Eh bien, qu'en pensez-vous ?

» – Mon Dieu, j'étais convaincu que vous vous étiez trompé. Faut croire que vous aviez bien vu !

» Sur le pont, des pas s'approchaient.

» – Voilà le second qui vient pour une explication, avertit Stubbins. Gare à vous, Jaskett !

» Le second officier apparut.

» – Où est-elle, Jaskett, cette lumière ? Ni le mousse ni moi ne la voyons.

» – Elle est partie, Monsieur !

» – Comment, partie ?

» – Une seconde, je l'ai vue, la seconde suivante, je ne la voyais plus...

» – Et vous pensez que je vais vous croire ?

» – C'est pourtant vrai comme l'Évangile. Et Jessop a eu le même cas.

» Évidemment, le vieux drôle ne s'imaginait plus que j'eusse besoin de dormir.

» – Vous êtes un idiot, Jaskett, dit durement le second officier. Et Jessop en est un autre. C'est lui qui vous a infecté de sa sottise.

» Puis, s'excitant :

» – Mais enfin, qu'est-ce qui vous prend à tous, quel est votre but en vous payant ma tête de cette manière ? Vous, Jaskett, savez très bien que Jessop n'a rien vu du tout. Je le chasse du poste de vigie, je vous y mets, et vous jouez le même jeu !

» – Mais...

» – Taisez-vous !

» Il nous quitta.

» – Quoique vous en disiez, Stubbins, fis-je observer, le second n'a pas l'air d'admettre que nous ayons vu la lumière.

» – Savoir !...

» Le quart fini, je me couchai, car j'étais brisé. Quand nous fûmes appelés pour le quart de quatre à huit heures du matin, je sus que, dans l'intervalle, un des hommes du premier officier avait signalé une lumière, qui disparut instantanément. L'incident se renouvela deux fois, et le premier officier entra dans une telle fureur qu'il faillit le rouer de coups. Il le fit remplacer. Si le remplaçant vit la lumière à son tour, il eut soin de ne pas s'en vanter. L'affaire en resta là.

» La nuit suivante, alors que nous n'avions pas cessé de commenter le mystère de ces lueurs évanescentes, des faits nouveaux se produisirent, et, pour un temps, écartèrent de mon esprit la pensée du brouillard et de la sinistre atmosphère qui, depuis sa première apparition, nous aveuglait.

IX

L'homme qui appelait au secours.

» Ce fut, ainsi que je le disais, la nuit suivante qu'un fait nouveau me prouva combien le péril du bord devenait de plus en plus imminent. Je ne sais si le reste de l'équipage en eut la sensation aussi nette.

» Lorsque, sous le coup de huit heures, nous avions quitté le pont, le temps fraîchissait, et, à l'arrière, se formait une colonne de nuages.

» À minuit moins le quart, on nous appela pour relever nos camarades. Le bruit du vent qui, maintenant, soufflait avec force, me parvint, mêlé aux cris de l'autre équipe halant les cordages. On entendait le froissement de la toile secouée par l'ouragan ; je supposai qu'on carguait les voiles de cacatois. Si, comme je l'espérais, ce travail était fini quand nous prendrions notre quart, nous éviterions la corvée de monter aux mâts.

» Je m'habillai prestement et débouchai sur le pont. Nous avions vent arrière, un vent dont la violence, à en juger par l'état du ciel, ne ferait qu'augmenter.

» On avait cargué les voiles d'artimon, mais pas encore celles du grand mât. Dans les agrès de misaine, Jacobs, l'Ordinaire de l'autre équipe, grimpait à la suite d'un de ses compagnons. Les deux mousses du premier officier étaient déjà tout en haut du mât d'artimon. Le reste des hommes débarrassaient le pont des paquets de cordage.

» Je rentrai au gaillard et consultai ma montre : dans quelques minutes on nous appellerait. Je préparai mes vête-

ments imperméables, car il allait pleuvoir. Jock, lui aussi, avait le nez à la porte. Tom, sautant de son cadre, lui demanda le temps qu'il faisait.

» – Il pleut et il vente, répondit Jock.

» L'appel nous mit fort en retard, parce que Tulipson refusa de le continuer tant que Tom (qui, selon son habitude, s'était levé à la dernière minute) ne répondrait pas. Quand il arriva enfin, le premier officier se joignit au second pour invectiver sa paresse. Plusieurs minutes furent donc perdues, et ce détail, en lui-même insignifiant, devait avoir pour l'un de nous des conséquences terribles. À peine arrivions-nous au pied du mât d'artimon qu'un grand cri, là-haut, s'éleva par dessus le tumulte du vent, et quelque chose de massif et de lourd vint tomber sur Jock qui s'abattit, poussant, lui aussi, un cri terrible. Puis il ne donna plus signe de vie. Notre troupe lança un véritable glapissement de terreur, et, comme un seul homme, nous prîmes notre course vers l'avant, dont brillaient les lumières. Je ne rougis pas d'avouer que je courais aussi vite que les autres. Une peur aveugle, irraisonnée, m'étreignait, et la faculté de réfléchir, en moi, n'existait plus.

» Quand nous parvînmes à la partie éclairée de l'avant, il y eut réaction. Nous nous entre-regardâmes. Quelqu'un posa une question, à laquelle répondit un murmure de dénégation générale. Nous avions honte. Un de nous décrocha la lanterne de bâbord. Je m'emparai de celle de tribord. Puis nous regagnâmes le pont. Les officiers se précipitaient à notre rencontre. Ils venaient par tribord. L'un d'eux, au pied du mât d'artimon, trébucha et tomba. C'était le premier officier : je le reconnus à sa voix qui blasphémait. Il se releva, et, sans examiner l'obstacle, reprit sa course vers nous. Tulipson était déjà au milieu du cercle lumineux projeté par nos lanternes ; immobile, il nous regardait l'un après l'autre, avec un mélange d'étonnement et d'inquiétude, qui ne me surprend pas, à présent, non plus ; que la conduite subséquente du premier officier. Mais en cet instant,

leur attitude m'ahurit ! Le premier officier, émergeant des ténèbres, mugissant, comme un taureau, se jeta sur nous, une pique à la main ! Je ne me rendais pas assez compte du spectacle inattendu qu'il découvrait : tout l'équipage à l'avant, les deux équipes confondues dans une agitation extraordinaire avec, à leur tête, deux hommes portant des lanternes. De plus, il avait dû entendre le cri terrible poussé là-haut, le bruit sourd du corps qui s'abattait, les clameurs d'effroi des hommes, la galopade qui suivit. Il devait avoir pris le cri pour un signal, et nos actes pour une révolte générale.

» Ses premières paroles nous montrèrent que telle était bien sa conviction :

» – Je casse la tête du premier qui bouge ! hurla-t-il en brandissant sa pique près de mon visage. Vous saurez qui commande ici ! Qu'est-ce que ces manières-là ? Rentrez dans votre chenil !

» Un sourd grognement échappa aux hommes, que cette dernière injure avait blessés. Le vieux matamore recula de deux pas.

» – Un instant, camarades, m'écriai-je, laissez-moi parler !

» Puis, me tournant vers le second qui n'était pas encore parvenu à placer un mot :

» – Monsieur Tulipson, dis-je, je ne sais quel démon possède le premier officier. Mais il ne trouvera pas son compte à brutaliser un équipage comme le nôtre, et je vous préviens que s'il s'y obstine, il y aura de la casse à bord !

» – Voyons, Jessop, pas de ça ! Je ne puis vous permettre de parler sur ce ton au premier officier. Dites-moi ce qu'il y a, et retournez tous à l'avant.

» – Nous vous l’aurions déjà dit, Monsieur, s’il nous avait laissé le temps d’ouvrir la bouche. Il y a eu un accident horrible, Monsieur ; quelque chose est tombé droit sur Jock...

» Je m’interrompis. Une fois encore, là-haut, éclatait un cri désespéré :

» – *Au secours ! au secours ! au secours !*

» – Grand Dieu ! m’écriai-je. C’est un des hommes du petit cacatois !

» – Écoutez ! ordonna Tulipson. Écoutez !

» La voix affolée clama de nouveau, plus saccadée, plus brisée :

» – *Au secours !… Oh !… Dieu !… Oh !… Au… secours !…*

au… se… cours !…

» Stubbins ordonna :

» – Tous en haut, les gars ! Par le ciel, tous en haut !

» Et il s’élança dans la direction du mât d’artimon. Je pris entre les dents l’anneau de la lanterne et suivis. Tulipson retint Plummer qui allait venir avec nous :

» – C’est moi qui monterai, dit-il ; à trois, nous suffirons.

» Nous étions déjà parvenus à la hune de misaine. La lumière de la lanterne m’empêchait de voir, mais comme nous arrivions aux barres traversières, Stubbins, qui tenait la tête, cria tout à coup :

» – Ils se battent !

» – Qu’y a-t-il ? interrogea Tulipson hors d’haleine.

» Stubbins ne répondit pas. Avait-il entendu ? Nous dépassâmes les barres traversières, atteignîmes les agrès de perro-

quet. Les voiles tourmentées par le vent menaient grand bruit, mais nulle voix humaine ne descendait plus de là-haut.

» Puis, de nouveau, l'ombre s'emplit de clameurs, où alternaient des appels à l'aide et des malédictions.

» Stubbins, arrêté sous la vergue de cacatois, me pressait :

» – Vite Jessop, avec la lanterne ! D'ici une minute... il y aura un... meurtre !...

» Je lui tendis la lanterne qu'il prit. La tenant au-dessus de sa tête, il s'éleva encore de quelques enfléchures, et réussit à se mettre au niveau de la vergue... Placé que j'étais un peu au-dessous de lui, les rayons de la lanterne suffirent à me montrer quelque chose d'indistinct qui se cramponnait à la vergue, et que Stubbins devait avoir aperçu car il se pencha vers l'objet pour l'éclairer. Je reconnus Jacobs, l'Ordinaire ». Son bras droit encerclait étroitement la vergue. Du bras gauche, il semblait se défendre contre un être invisible. Des gémissements, parfois des jurons, lui échappaient. Tout à coup, la Force inconnue l'arracha en partie du mât : il cria comme une femme apeurée ! Toute son attitude disait le désespoir. Je ne saurais exprimer à quel point m'affecta ce spectacle.

» Le second qui, placé sous moi, ne pouvait rien voir, me demanda ce qui se passait.

» – C'est Jacobs. Monsieur. Il semble être aux prises avec quelqu'un, mais je ne distingue pas bien...

» Nous avions recommencé de grimper, Tulipson en queue. Mais, au lieu de se servir de l'échelle de corde, il sauta sur la vergue et s'y tint cramponné. Il ordonna qu'on lui passât la lanterne, ce que Stubbins fit par mon intermédiaire. Le second, la tenant à bout de bras, éclaira toute la partie de la vergue qui se trouvait sous le vent. On voyait bien Jacobs, mais au delà de lui, tout demeurait indiscernable.

» Stubbins et moi gravissions lentement l’échelle de corde. *Lentement*, car nous n’affections pas de jouer la comédie du courage ; le fait même que nous montions témoignait toutefois que nous n’en manquions pas. Car la situation était épouvantable. Je peux à peine vous faire comprendre l’horreur et l’invraisemblance de cette scène : le second officier debout sur l’espar, sa lanterne tendue, son corps oscillant chaque fois que le vaisseau roulait, la tête projetée en avant dans un effort désespéré pour fouiller les ténèbres. À notre gauche, Jacobs, affolé jusqu’à la démence, combattant, maudissant, priant, haletant !... et, autour de lui, l’ombre impénétrable.

» – Attendez un moment ! nous souffla Tulipson.

» Puis de toutes ses forces :

» – Jacobs ! Jacobs ! M’entendez-vous ?

» Il n’y eut pas de réponse. Jacobs ne cessait de gémir et de haleter que pour lancer des volées de jurons.

» – Allez ! nous dit le second officier, mais prenez garde !

» Il haussa la lanterne. Nous avancions avec toute la prudence possible.

» Quand Stubbins fut assez près de Jacobs, il lui mit, d’un geste rassurant, la main sur l’épaule.

» – Calmez-vous, Jacobs, disait-il, calmez-vous !

» Comme au contact d’une baguette magique, le jeune homme, en effet, se calma instantanément.

» – Soutenez-le d’un côté, me dit Stubbins, je le soutiendrai de l’autre.

» C’est ce que je fis. Stubbins avait enjambé Jacobs.

» – Il n’y a personne ici, déclara-t-il. Mais sa voix n’exprimait aucune surprise.

» – Comment, personne ? s'exclama le second officier. Où est Svensen, alors ?

» Je ne saisis pas ce que répondit Stubbins : je crus voir, à l'extrême bout de la vergue, une ombre en mouvement. Je tressaillis. Elle se dressa le long de la vergue, et je reconnus une silhouette humaine. Elle passa au-dessus de la tête de Stubbins, étendit la forme vague d'un bras et d'une main.

» – Prenez garde, Stubbins, criai-je, prenez garde !

» – Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'une voix altérée. Au même instant, son béret s'envola en tourbillonnant.

» – Maudit vent ! hurla-t-il.

» Sur ces entrefaites, Jacobs, qui ne gémissait plus qu'à longs intervalles, se remit à s'agiter et à pousser des cris lamentables.

» – Attention ! hurla Stubbins, il va se jeter à bas de la vergue !

» J'entourai de mon bras gauche le corps de Jacobs. Je saisis de la main droite la filière d'envergure, puis je levai les yeux. Au-dessus de nous, quelque chose d'obscur et d'indistinct continuait à remuer.

» – Tenez-le bien pendant que je noue une garcette, ordonna Tulipson.

» Un moment plus tard, nous entendîmes un craquement, et la lumière disparut.

» – Enfer et damnation ! rugit le second officier.

» Je l'entrevoyais sur la vergue. La lanterne avait évidemment volé en éclats au moment où son pied rencontrait l'échelle de corde. Mes yeux se portèrent ensuite dans la direction des

agrès. Il me semblait qu'une ombre continuait à s'y mouvoir. Mais je n'aurais osé l'affirmer.

» – Qu'y a-t-il, Monsieur ? criai-je.

» – J'ai laissé tomber la lanterne. La sacrée voile me l'a jetée hors des mains !

» – Je crois, Monsieur, que nous pourrons nous en passer : Jacobs est plus calme.

» – En tout cas, descendez avec précaution !

» – Venez, Jacobs ! dis-je. Venez sur le pont !

» – Venez, jeune homme, confirma Stubbins. Vous voilà tout à fait remis. D'ailleurs, nous vous aiderons.

» Il se laissa guider le long de la vergue. Plus une syllabe ne sortait de sa bouche. On eût dit un enfant. Cependant des frissons parcouraient son corps.

» Nous allions si lentement que Tulipson, qui s'était attardé à attacher une garcette, arriva sur le pont presque en même temps que nous :

» – Portez-le dans son lit, ordonna-t-il. Et il s'en fut à l'arrière où un groupe d'hommes, dont l'un muni d'une lanterne, entourait la porte d'une cabine vide.

» Nous nous hâtions vers l'avant : là, tout était sombre.

» – Ils sont à l'arrière, près de Jock et de Svensen, dit Stubbins qui hésita au moment de prononcer ces noms.

» – Oui, confirmai-je. Ils ne peuvent être que là.

» Je le savais.

» C'était Svensen qui était tombé sur Jock, et tous deux étaient morts...

» Nous entrâmes au gaillard d'avant, et frottâmes une allumette. Nous couchâmes Jacobs et le couvrîmes soigneusement car il tremblait de tous ses membres. Puis, nous le quittâmes pour nous rendre aussi à l'arrière.

» Chemin faisant Stubbins fit la réflexion que l'accident avait complètement hébété Jacobs.

» – Peut-être ira-t-il mieux demain, répondis-je.

» Arrivés à la cabine près de laquelle les hommes étaient massés, leur groupe s'ouvrit devant nous et nous pûmes atteindre la porte. Quelques-uns nous demandèrent à voix basse comment se trouvait Jacobs : « Bien ! » leur dis-je, mais je m'abstins de révéler son état mental.

» Je m'approchai de la porte. La lampe était allumée, et je pus voir. La cabine contenait deux cadres : un homme avait été couché dans chacun d'eux. Le capitaine était là, adossé au cloisonnage. Il avait l'air sombre et pensif, mais gardait le silence. Le second officier étendait sur les cadavres une couple de drapeaux. Le premier officier lui parlait, très radouci depuis tout à l'heure, et visiblement impressionné. Ils conversaient à voix si basse que je ne pus saisir que des bribes.

»... tué raide, disait le premier officier. Et le Hollandais...

» – Je l'ai vu, interrompait le second, d'un ton bref.

» – Deux d'un coup ! Trois avec Williams...

» Le second ne répondit pas.

» – Naturellement... accident...

» – Naturellement.

» Mais, en prononçant ce mot, la voix de Tulipson s'était altérée. Le premier officier lui jeta un coup d'œil interrogateur.

Tulipson ne parut pas le remarquer, occupé qu'il était de voiler la face morte du malheureux Jock.

Le premier officier balbutia encore quelque chose que je ne pus saisir. Mais son intonation décelait une véritable épouvante.

» Tulipson ne sembla pas l'entendre, et, en tout cas, ne répondit plus. Se penchant, il rabattit un pan du drapeau sur la forme rigide qu'encadrait la couchette inférieure. Il y avait dans son geste une pitié affectueuse et mâle, qui me rendit cet homme profondément sympathique.

» Il est lui-même pâle comme un mort, pensai-je.

» Je dis à haute voix :

» – Nous avons mis Jacobs au lit, Monsieur.

» Le premier officier sursauta, se tourna vers moi, écarquilla les yeux comme si j'eusse été un spectre. Le second me regarda aussi, mais avant qu'il eût pu articuler un mot, le capitaine me demanda :

» – Comment va-t-il ?

» – Bien, Monsieur. Seulement, il n'a plus tout à fait sa tête à lui. J'espère qu'un bon somme le remettra.

» – Je l'espère aussi, dit-il ; et il sortit de la cabine. Tandis que, à pas lents, il s'avançait vers l'échelle de tribord arrière, Tulipson vint se placer dans le voisinage de la lampe, et le second officier, après lui avoir jeté un coup d'œil rapide, suivit le capitaine. L'idée me traversa l'esprit qu'une portion de la vérité s'imposait à lui. Cet accident suivant l'autre de si près !... Évidemment, son intelligence établissait une connexion. Je me rappelais les phrases hachées qu'il avait adressées à Tulipson. Puis, il y avait toutes ces contrariétés secondaires contre lesquelles il avait pesté plus d'une fois. Commençait-il à comprendre leur signification ?

» Ensuite, l'incertain, l'effroyable et tout proche avenir m'épouvanta.

» Que Dieu nous aide ! murmurai-je.

» Tulipson, après avoir éteint la lampe, sortît de la cabine dont il referma la porte derrière lui.

» – Maintenant, vous autres, conseilla-t-il à l'équipe du premier officier, retournez à l'avant. Vous avez besoin de dormir, et nous avons fait tout ce que nous pouvions.

» – Oui, Monsieur, dirent-ils, en chœur.

» Il voulut savoir si on avait relevé la vigie.

» – Non, Monsieur, répondit Quoin.

» – Est-ce votre tour ?

» – Oui, Monsieur.

» – Allez vite la relever, alors.

» Je demandai à Plummer qui était au gouvernail.

» – Tom.

» Quelques gouttes de pluie tombèrent. D'épais nuages, à présent, couvraient le ciel.

» – Le vent va se lever, dis-je.

» – Oui, d'ici peu, il nous faudra serrer les voiles !

» – Il y aura de la besogne pour les deux équipes.

» – Oui, les hommes du premier officier n'auront pas le temps de se reposer.

» Le matelot qui portait la lanterne se dirigeait vers l'avant, et nous le suivions.

» – Où est la nôtre, de lanterne ? demanda Plummer.

» – Brisée là-haut, répliqua Stubbins.

» – Et comment ?

» Stubbins hésita.

» – Tulipson l'a laissée tomber, dis-je. La voile, ou je ne sais quoi, l'a heurtée.

» Les hommes de l'autre équipe ne semblaient pas désireux de dormir. Assis dans leurs cadres, ou sur leurs coffres, ils jasaient. Toutes les pipes s'allumèrent. Soudain, un gémissement s'éleva d'un des cadres, qui restait dans l'ombre, d'autant plus que nous n'avions qu'une lampe.

» – Qu'est-ce ? demanda un des hommes de l'autre équipe.

» – Pst ! dit Stubbins. C'est lui !

» – Qui ? interrogea Plummer. Jacobs ?

» – Oui, répondis-je. Pauvre diable !

» – Qu'est-ce qui est arrivé là-haut ? demanda l'homme de l'autre équipe, indiquant, d'un signe de tête, le petit cacatois.

» Avant que je pusse répliquer, Stubbins s'était élancé de son coffre :

» – Le second siffle ! Venez !

» Et il courut vers le pont.

» Plummer, Jaskett et moi le suivîmes. La pluie tombait à flots. La voix de Tulipson ordonna dans les ténèbres :

» – Tenez-vous près des cargues-points et des cargues-fonds du grand cacatois !

» Puis, j'entendis le bruit sourd de la voile qu'on abaissait.

» Un instant plus tard, elle était carguée.

» – Que deux d'entre vous montent la serrer !

» Je m'avançais vers les agrès de tribord, puis m'arrêtai, hésitant. Nul autre que moi n'avait fait un pas.

» Le second officier vint à nous.

» – Voyons, les gars, dit-il, remuez-vous ! Il faut bien que la besogne se fasse !

» Mais personne ne bougea, ni ne répondit.

» – J'irai, dis-je enfin. J'irai seul, si personne ne veut venir !

» Tammy sortit des rangs.

» – J'irai avec vous, déclara-t-il d'une voix qui trahissait son agitation nerveuse.

» – Ah ! non, par Dieu ! pas ça ! s'écria brusquement Tulipson.

» Et lui-même se hissa dans les agrès.

» – Venez. Jessop ! me dit-il.

» Je le suivis, fort étonné. Je m'étais attendu à voir son courroux s'abattre sur les autres comme une tonne de briques. Plus tard je compris qu'il tenait compte de la démoralisation générale.

» À peine l'avais-je suivi que Stubbins, Plummer et Jaskett se mirent à grimper derrière moi.

» À mi-chemin de la grand'hune, Tulipson se pencha :

» – Qui sont ces gens qui montent derrière vous, Jessop ?

» Stubbins répondit :

» – C’est moi, Monsieur, et Plummer et Jaskett.

» – Et qui diable vous prie de venir, *maintenant ?* Descendez, tous trois !

» – Nous venons vous tenir compagnie, Monsieur.

» Cette fois encore, je m’attendais à un accès de colère de Tulipson. Cette fois encore je me trompais. Au lieu d’apostropher Stubbins, il se tut et reprit son ascension. Nous le suivions tous. Nous atteignîmes le cacatois, et, nombreux comme nous l’étions, expédiâmes la besogne en un clin d’œil. Quand ce fut fini, je remarquai que le second officier demeurait sur la vergue jusqu’à ce que le dernier de nous eût regagné les agrès. Évidemment, s’il y avait danger, il en voulait la grosse part. Mais je pris soin de rester aussi près de lui que possible, de façon à lui porter secours en cas d’alerte. Nous arrivâmes tous sur le pont sans que rien de grave se fût produit. Pourtant, il y avait eu quelque chose. Comme, dans sa descente, Tulipson franchissait les barres traversières, il poussa un cri.

» – Quoi, Monsieur ? demandai-je.

» – Ce n’est rien, dit-il, j’ai heurté du genou une des barres.

» Or, je crois bien qu’il me donnait le change : avant la fin de ce quart, j’allais entendre d’autres hommes pousser de semblables cris !…

X

Les mains qui agrippaient.

» Dès que nous fûmes sur le pont, Tulipson ordonna :

» – Boulines et cargue-points de la perruche !

» Puis, à notre tête, il prit le chemin de la poupe, où il se plaça près des brasses. Comme je passais par dessus le cargue-point de tribord, je vis le capitaine sur le pont, et, comme je saisissais la corde, je l'entendis ordonner au second officier :

» – Monsieur Tulipson, mettez tout l'équipage à rentrer les voiles.

» – Très bien, Monsieur.

» Puis, élevant la voix :

» – Vous, Jessop, courez à l'avant les appeler tous !

» – Oui, Monsieur.

» Je partis comme un trait.

» J'avais eu le temps de l'entendre dire à Tammy d'aller chercher le premier officier.

» Au gaillard d'avant, où je pénétrai par le couloir de tribord, quelques-uns des hommes se préparaient à se coucher.

» – Tout l'équipage sur le pont, pour serrer les voiles ! proclamai-je.

» – C'est ce que j'avais prédit, grogna l'un d'eux.

» – Ils ne s'imaginent pourtant pas que nous allons remonter aux mâts cette nuit, après ce qui vient d'arriver, protesta un autre.

» – Nous avons été jusqu'au haut du grand cacatois, répondis-je. Le second officier est venu avec nous.

» – Quoi ! s'exclama l'homme qui avait parlé le premier. Le second officier lui-même ?

» – Oui, dis-je, et tous les hommes de quart sont montés.

» – Et que s'est-il passé ?

» – Rien. Rien du tout. Nous avons abattu la besogne en un clin d'œil, et sommes redescendus.

» – Tout de même, objecta encore le second matelot, je n'ai pas grande envie de remonter après ce qui est arrivé.

» – La question, répliquai-je, n'est pas de savoir si vous en avez envie. Ne pas rentrer les voiles serait courir un gros risque. Un des mousses me dit que le baromètre baisse.

» – Allons, les gas. Il faut bien y passer ! exhorta un des plus vieux matelots, se levant de son coffre. Quel temps fait-il au-dehors, camarade ?

» – Il pleut. Mettez vos imperméables.

» Je m'attardai un instant : du cadre enveloppé d'ombre, un faible gémissement montait.

» Le malheureux ! pensai-je.

» Le loup de mer qui avait parlé le dernier interrompit le cours de mes réflexions.

» – Nous obéissons, camarade, me dit-il d'un air piqué. Vous n'avez pas besoin d'attendre. Dans une minute nous serons tous sur le pont.

» – Fort bien, répliquai-je. Mais je ne songeais déjà plus à vous autres.

» Je m'approchai du cadre. Jacobs, quelque temps auparavant, afin de remédier au courant d'air, s'était improvisé une paire de rideaux découpés dans la toile d'un vieux sac. Il me fallut les écarter. Il gisait sur le dos, respirant péniblement, par saccades. Je distinguais mal son visage, qui, toutefois, dans la lumière incertaine, me sembla livide.

» – Jacobs, dis-je, comment allez-vous maintenant ?

» Mais il ne parut pas m'entendre. Je rabattis les rideaux, et le quittai.

» De retour sur le pont, je courus aider les hommes qui travaillaient à la voile. Nous achevâmes de la carguer, puis nous nous attaquâmes au petit perroquet. Quand l'autre équipe apparut, le premier officier la mit au grand mât.

» Pendant ce temps, nous carguions la voile de misaine. Quand tout fut prêt, nous reçûmes l'ordre de monter là-haut et de serrer la voilure.

» – Hardi, les gas ! dit le second officier. Plus d'hésitation, cette fois-ci !

» Les hommes de l'autre équipe s'étaient massés près du grand mât. Mais il faisait trop noir pour qu'on pût les distinguer. J'entendais le premier officier s'emporter contre eux. Un grognement lui répondit, et il se tut.

» – Allons, les gas ! nous répétait, de son côté, le second officier.

» Stubbins, le premier, s'élança dans les agrès.

» – Allons, dit-il. Plus tôt nous les aurons serrées, plus tôt nous pourrons redescendre.

» Plummer le suivit, puis Jaskett, puis moi, puis Quoin, qu'on avait été chercher à son poste de vigie pour qu'il vînt nous aider.

» – Ça va, les gas ! criait le second officier, d'un ton encourageant. Puis il alla se joindre au premier officier, et tous deux, unissant leur éloquence, haranguèrent si bien les hommes de ce dernier, qu'eux aussi se décidèrent à monter aux agrès.

» Je sus plus tard que Tulipson, après les avoir vus évacuer le pont, s'en était allé, en compagnie des quatre mousses, au mât de perruche.

» Pour notre part, nous montions, partageant notre attention entre la manœuvre et le danger prêt à surgir. Stubbins, arrivant, aux barres traversières, poussa un cri, comme l'avait fait Tulipson un peu auparavant. Seulement, Stubbins se retourna aussitôt vers Plummer, qu'il accabla de gros mots.

» – Vous auriez pu me précipiter sur le pont ! déclarait-il. Si vous trouvez la plaisanterie spirituelle, essayez-la aux dépens de quelqu'un d'autre !

» – Mais ce n'est pas moi, protestait Plummer. Je ne vous ai pas touché. À qui en avez-vous ?

» – À vous, répliqua-t-il. Mais ce qu'il put dire de plus se perdit dans un grand cri que jeta soudain Plummer.

» – Qu'y a-t-il, Plummer ? dis-je. Pour l'amour du ciel, vous n'allez pas vous battre ?

» Mais une nouvelle clameur d'effroi fut la réponse de Plummer, à laquelle se joignirent bientôt les imprécations de Stubbins.

» Je saisis Jaskett par le talon. Que font-ils ? lui demandai-je, désespérément. Ne voyez-vous rien ?

» Mais, au lieu de me répondre, le vieil idiot – du moins, sur le moment, je le crus tel – se mit à crier « Au secours ! » de toutes ses forces.

» – Taisez-vous, hurlai-je. Taisez-vous, imbécile ! Si vous ne savez que faire, laissez-moi vous dépasser !

» Il n'en cria que plus fort. Du grand mât, d'autres cris lui répondirent, un tumulte de voix affolées, dont l'une, dominatrice, pressante, ordonnait :

» – Descendez ! descendez ! descendez ! Tous au plus vite sur le pont ! Malheur…

» Le reste se perdit dans un nouveau tumulte de cris rauques.

» J'essayai de dépasser Jaskett. Mais il se cramponnait aux agrès, sur lesquels il s'était étendu comme une araignée. Les malédictions de Stubbins et de Plummer ne cessaient pas, et le tremblement et le gondolement des voiles décelaient qu'ils continuaient à se battre.

» Stubbins semblait pourtant prononcer des mots qui avaient un sens. Mais je ne parvenais pas à les saisir, ce qui augmenta mon irritation et me fit secouer Jaskett avec la dernière rudesse.

» Je rugissais.

» – Voulez-vous me laisser passer, Jaskett ! Crétin ! Foutu poltron ! Voulez-vous me laisser passer ? Voulez-vous me laisser passer ?

» Au lieu de me laisser passer, il se mit en devoir de descendre. Ce que voyant, je le saisis de la main droite par le fond de sa culotte ; de la gauche, je me tins à un des haubans et réussis à me hisser par dessus le vieux marin, puis à mettre le pied dans la fente d'une enfléchure. D'où j'appelai :

» – Stubbins ! Stubbins ! Plummer ! Plummer !

» Au même instant, le pied de Plummer, qui tâtonnait dans l'obscurité, se posa en plein sur mon visage ! Ma main droite lâcha les agrès, et je m'en servis pour le frapper aux jambes, en maudissait sa maladresse. Il leva le pied. En même temps, j'entendis enfin que Stubbins disait :

» – Pour l'amour de Dieu, que tout le monde descende sur le pont !

» Soudain, quelque chose, ou quelqu'un dans les ténèbres, me saisit par la ceinture. Ma main droite chercha désespérément les agrès, qu'elle eut la chance de rencontrer. Et ce fut bien heureux, car, au même instant, je sentis que, avec une férocité brutale, la même Force essayait de m'en arracher. De toutes mes énergies, je ruai du pied gauche. Je ne saurais dire si j'atteignis ou non quoi que ce fût, d'autant plus que je me débattais dans les affres d'une peur indicible. Pourtant, me sembla-t-il, mon pied avait heurté une substance molle, et qui céda. Sensation imaginaire ? Peut-être. Mais je suis porté à croire que non. Car, à l'instant même, le je ne sais quoi qui encerclait ma taille me lâcha : en m'accrochant aux haubans, j'opérai ma descente.

» De tout ce qui suivit, je me rappelle seulement que je parvins sur le pont, où je me trouvai au milieu d'une foule de matelots à demi-déments, et qui hurlaient.

XI

À la recherche de Stubbins.

» Je me souviens vaguement que le capitaine et les officiers étaient descendus au milieu de nous, et s'efforçaient de nous calmer. Quand ils y eurent plus ou moins réussi, ils nous conduisirent à l'arrière, où nous les suivîmes en corps, et où le capitaine, de ses propres mains, nous servit une large rasade de rhum. Puis, sur son ordre, Tulipson fit l'appel.

» Chacun des hommes du premier officier lui répondit à son tour. Il passa aux matelots de sa propre équipe, et lui-même devait être encore fort agité, car le premier nom qui lui échappa fut celui de Jock.

» Il y eut un moment de mortel silence, pendant lequel on n'entendit que la plainte du vent et le claquement des trois voiles du perroquet que, dans notre fuite, nous n'avions pas pris le temps de serrer. Précipitamment, Tulipson prononça un autre nom :

» – Jaskett ?

» – Présent !

» – Quoin ?

» – Présent !

» – Jessop ?

» – Présent !

» – Stubbins ?

» Pas de réponse.

» – Stubbins !

» Toujours pas de réponse.

» – Voyons, quelqu'un, Stubbins est-il ici ? répéta Tulipson d'une voix anxieuse et brève.

» Il y eut une pause. Puis, un des hommes parla :

» – Il n'est pas ici, Monsieur.

» – Quel est le dernier qui l'ait vu ?

» Plummer s'avança et apparut dans le jet de lumière qui nous arrivait par la porte entr'ouverte du salon des officiers. Il n'avait plus ni capote ni béret, et sa chemise pendait en loques autour de son corps.

» – Moi, Monsieur, dit-il.

» Le capitaine fit un pas vers lui. Mais ce fut le second officier qui parla.

» – Où ? demanda-t-il.

» – Juste au-dessus de moi, aux barres traversières, quand... quand...

» – Oui... oui... Puis, se tournant vers le capitaine, Tulipson lui dit :

» – Il faudra bien que quelqu'un aille voir...

» Il hésita.

» – Mais... commença le capitaine, qui s'interrompit.

» Le second officier intervint :

» – J'irai moi-même, prononça-t-il froidement.

» Puis, se tournant vers nous :

» – Tammy, allez vite me chercher deux lampes.

» – Oui, Monsieur.

» – Maintenant, dit Tulipson, il est nécessaire que deux d'entre vous m'accompagnent à la recherche de Stubbins.

» Nul ne répondit. J'aurais voulu m'offrir. Mais je me souvenais trop de cette chose horrible et indéfinissable qui m'avait étreint dans l'ombre ; mon courage défaillait.

» – Voyons, les hommes ! Nous ne pouvons l'abandonner ainsi ! Nous aurons des lanternes. Qui veut venir ?

» Je m'avançai. J'avais une peur atroce, mais la honte de rester en arrière fut plus forte que la peur.

» – Je vous accompagnerai, Monsieur, déclarai-je d'une voix que je tâchai de raffermir, en même temps que j'essayais de dompter la panique de mes nerfs.

» – Voilà qui est bien, Jessop, dit le chef d'un ton si encourageant que je me félicitai de m'être présenté.

» Tammy revenait avec les lampes. Tulipson en prit une et lui ordonna de me passer l'autre. Puis, élevant sa lampe au-dessus de sa tête, et regardant le groupe hésitant des matelots :

» – Voyons, les hommes, répéta-t-il, allez-vous laisser Jessop et moi monter seuls ? Qu'un ou deux d'entre vous se détachent ! Jour de Dieu ! ne vous comportez donc pas comme des lâches !

» Quoin parla pour tous :

» – Je ne crois pas que nous soyons des lâches, Monsieur. Mais regardez cet homme ! (Il montrait Plummer, toujours debout dans le rayon de la cabine des officiers.) Quel Être l'a mis

dans cet état ? Et vous nous demandez de retourner là-haut ? Jamais de la vie !

» Tulipson regarda Plummer, mais ne dit rien. On eût juré que la vue de Plummer en si pitoyable condition le laissait sans parole. Ce fut Plummer lui-même qui rompit le silence :

» – J'irai avec vous, Monsieur. Seulement, deux lanternes ne suffisent pas. Nous perdrons notre temps si nous ne disposons pas d'une lumière abondante.

» Il faut avouer que l'homme avait du poil aux dents. Je fus stupéfait de son offre. Mais, presque aussitôt, j'eus lieu d'être plus stupéfait, encore : le capitaine, qui, pendant tout cet incident, avait, à peine ouvert la bouche, mit tout à coup sa main sur l'épaule du second officier.

» – J'irai avec vous, Monsieur Tulipson, dit-il.

» Le second officier le considéra un instant, ébahi. Puis :

» – Mais, Monsieur, je ne pense pas... commença-t-il...

» – Ça suffit, Monsieur Tulipson. Ma décision est formelle.

» Il se tourna vers le premier officier, muet jusqu'alors.

» – Monsieur Grainge, dit-il, prenez deux mousses et procurez-nous au plus vite une boîte de feux de Bengale avec quelques fusées.

» Le premier officier et les deux mousses de son équipe disparurent dans la cabine. Le capitaine parla aux hommes :

» – Maintenant, les garçons, ce n'est pas le moment de faire des manières ! Monsieur Tulipson et moi nous allons monter aux mâts, et j'ai besoin d'une demi-douzaine d'entre vous pour nous éclairer. Plummer et Jessop se sont offerts. Il m'en faut encore quatre ou cinq. Qui se présente ?

» Il n'y eut plus ombre d'hésitation cette fois, et Quoin fut le premier à sortir des rangs. Trois hommes de l'équipe de Grainge le suivirent, puis le vieux Jaskett s'avança.

» – Ça suffit, ça suffit ! dit le capitaine.

» Il se tourna vers Tulipson :

» – Est-ce que Monsieur Grainge et ses lumières n'arrivent pas ? demanda-t-il avec quelque irritation.

» – Me voici, Monsieur, répondit M. Grainge, émergeant de la cabine-salon. Il tenait en main une boîte de feux de Bengale. Derrière lui, les deux mousses apportaient les fusées.

» Vivement le capitaine saisit la boîte et l'ouvrit.

» Un des matelots du premier officier courut à lui.

» – Voici, dit-il. Quand nous serons là-haut, placez-vous à la hune de misaine, et ne cessez d'allumer ces feux de Bengale. Compris ?

» – Oui, Monsieur.

» – Vous savez comment vous y prendre ?

» – Oui, Monsieur.

» Le capitaine se tourna vers le second officier :

» – Monsieur Tulipson, où est votre mousse, Tammy ?

» – Ici, Monsieur, répondit Tammy, lui-même.

» – Écoutez, *my boy !* Prenez ceci, et postez-vous en avant du rouffle. Quand nous monterons, éclairez-nous jusqu'à ce que chaque homme soit arrivé aussi haut que possible. Compris ?

» – Oui, Monsieur.

» – Un instant, Prenez plutôt deux feux de Bengale : le premier pourrait s'éteindre trop tôt.

» Tammy prit le second feu de Bengale, et s'éloigna.

» – Ces fusées, Monsieur Grainge, sont-elles prêtes pour l'allumage ?

» – Oui, Monsieur, toutes.

» – Bien, dit-il. Donnez un feu de Bengale à chaque homme. J'en garde un pour moi. Et veillez à ce que tous soient munis d'allumettes.

» – Dès que nous serons sur le point de monter, deux hommes du premier officier iront dans les serpentes des haubans, d'où ils feront partir leurs fusées. Quand nous atteindrons les voiles hautes, Quoin et Jaskett iront sur les bouts de vergue et feront de même. Surtout n'incendiez pas la voilure ! Plummer et Jessop viendront avec le second officier et moi. Tout le monde a-t-il bien compris ?

» – Oui, Monsieur, fut-il répondu en chœur.

» Une idée soudaine sembla frapper l'esprit du capitaine, car il tourna brusquement les talons, rentra dans la cabine, et en ressortit presque aussitôt. Il tendit à Tulipson quelque chose qui brilla dans la clarté des lanternes. C'était un revolver. Il en avait un autre qu'il mit en poche.

» Le second officier prit le pistolet d'un air hésitant.

» – Croyez-vous, Monsieur ?... commença-t-il.

» Le capitaine lui coupa la parole :

» – Qui sait si vous n'en aurez pas besoin ? Mettez-le en poche !

» Puis, au premier officier :

» – Pendant que nous serons là-haut, vous surveillerez le pont.

» – Oui, Monsieur, dit Grainge qui envoya un de ses mousses reporter dans la cabine la boîte aux feux de Bengale.

» Le capitaine nous mena à l'assaut des agrès. La lumière des deux lanternes nous montra dans quel état nous les avions laissés. Les cordages de perroquet étaient inextricablement mêlés, résultat dû, je suppose, à la bousculade des matelots dégringolant vers le pont. À cette vue, je sentis s'éveiller en moi une compréhension plus vive, et comme renouvelée, de notre situation extraordinaire. Le désespoir recommençait à m'envahir, je me demandais comment finirait notre fantastique aventure.

» J'entendis le capitaine crier à Tammy de monter sur le rouffle. Tammy obéit, alluma son premier feu de Bengale, dont la lumière bleuâtre dessina sur la nuit chaque ligne des cordages.

» Tulipson, portant sa lanterne, se hissait dans les agrès de tribord. Il criait à Tammy de ne pas laisser la paraffine de son feu de Bengale dégoutter sur les toiles remisées au-dessous du rouffle. De bâbord, la voix du capitaine nous pressait :

» – Plus vite, les hommes, plus vite !

» Le marin chargé d'occuper la hune de misaine se trouvait juste derrière Tulipson. Quelques enfléchures plus bas, j'apercevais Plummer.

» – Où est Jessop avec l'autre lanterne ? interrogea le capitaine.

» – Ici, Monsieur.

» – Apportez-la. Vous n'avez pas besoin de deux lanternes du même côté.

» Je fis le tour du rouffle et l'aperçus. Il montait alertement. Quoin, et un des hommes de Grainge, l'accompagnaient. Je me préparai à les suivre. Soudain le feu de Bengale s'éteignit et les ténèbres furent opaques. Dans cette obscurité, la lumière de ma lanterne n'était plus qu'un point jaune. Cinquante pieds plus haut, un autre point jaune semblait agoniser dans la nuit. Et voilà, que, de plus haut encore, un cri sinistre, une sorte de sanglot déchira l'espace. Qu'était-ce ? Je ne sais ! Mais l'horrible son !

» Saccadée, la voix du capitaine ordonna :

» – Allumez le second feu !

» Il avait à peine fini de parler que la lumière bleuâtre irradia de nouveau.

» Le capitaine et les deux hommes, durant ce court intermède, n'avaient pas changé de place. Ils se remirent à grimper. Du côté de tribord, Jaskett et son compagnon étaient à mi-chemin de la hune de misaine. Dans la clarté bleue, leurs visages apparaissaient excessivement pâles. Plus haut, parmi les allonges, je vis Tulipson qui s'éleva encore, puis disparut. L'homme qui portait les feux de Bengale s'éleva et disparut de même. À bâbord, et en droite ligne au-dessus de moi, les pieds du capitaine se dégageaient des gambes de hune.

» Comme j'approchais du couronnement, une fusée partit, tandis que le second feu de Bengale de Tammy s'éteignait.

» Je regardai vers les ponts. Nos lumières y projetaient de bizarres ombres mouvantes. Un groupe d'hommes, près de la porte de la cuisine donnant à bâbord, regardait en l'air, et la pluie de lumière sur leurs faces les faisait apparaître irréelles et toutes blanches.

Un moment encore, et je me trouvai près du capitaine. Il s'emportait contre les hommes des galhaubans ; celui de bâbord ne venait pas à bout de son allumage, sa fusée jaillit une minute

plus tard qu'elle n'aurait dû. Pendant ce temps l'homme de la hune allumait son second feu de Bengale, et nous arrivions aux agrès de hune. Le capitaine jetait à Grainge l'ordre d'envoyer vers l'avant un porteur de fusée. Puis nous continuâmes notre ascension, le capitaine toujours en tête.

» Heureusement, il ne pleuvait plus, et le vent n'augmentait pas. Il en restait assez toutefois pour faire étrangement serpenter les jets de feu que lançaient les fusées.

» Tulipson demanda au capitaine s'il était temps que Plummer fit partir la sienne. Mais le capitaine répondit qu'il valait mieux attendre jusqu'à ce que nous eussions franchi les barres traversières, car alors le risque d'incendie serait moindre.

Nous approchions des dites barres. Le capitaine me demanda, de lui passer ma lanterne par l'entremise de Quoin. Quelques enfléchures plus haut, capitaine et second officier s'arrêtèrent simultanément, haussant leurs lanternes et interrogeant, la nuit.

» – Voyez-vous quelque trace de Stubbins, Monsieur Tulipson ? demanda le capitaine.

» – Non, Monsieur.

» Puis, élevant la voix :

» – Stubbins, êtes-vous là ?

» Nous tendîmes l'oreille, mais n'ouîmes que les lamentations du vent et le claquement de la voile.

» Tulipson, puis Plummer, passèrent par dessus les barres traversières. Celui-ci fit partir sa fusée : on vit clair, mais, de Stubbins, rien.

» – Vous deux, ordonna le capitaine, allez jusqu'aux bouts de vergue avec vos fusées. Et vite ! Mais tenez-les éloignées des voiles.

» Les deux hommes – c'étaient Quoin et Jaskett – gravirent, les échelles de corde – celui-ci du côté de tribord, celui-là du côté de bâbord. Leurs silhouettes se détachaient sur la vergue. Ils montaient sans empressement, ce qui ne me surprit pas. Je les vis de moins en moins à mesure qu'ils se retiraient de la zone éclairée. Quelques secondes passèrent, et la lueur de la fusée de Quoin sembla s'envoler sur l'aile du vent. Puis une minute entière s'écoula sans que Jaskett donnât signe de vie.

Soudain, dans la demi-obscurité, Jaskett jura. Puis on entendit le bruit de quelque chose qui vibrait.

» – Qu'y a-t-il, Jaskett ! demanda Tulipson.

» – L'échelle de corde, Monsieur !

» Sa voix s'étranglait.

» – Qu'y a-t-il, Monsieur Tulipson ? interrogea de son côté le capitaine.

» Sur son bout de vergue, Jaskett appelait à l'aide. À la lueur de la lanterne qu'inclinait Tulipson, je vis que l'échelle de corde était secouée avec la plus sauvage violence ! Presque au même instant, le second officier fit passer la lanterne de sa main droite dans sa main gauche, et plongeant dans sa poche sa dextre redevenue libre, en tira un revolver et visa quelque chose qui devait se trouver un peu en dessous de la vergue. Le coup partit. L'échelle de corde redevint immobile.

» – Votre fusée, Jaskett ! cria Tulipson. Vite !

» Là-bas à l'extrémité de la vergue, je perçus un frottement d'allumette, puis un long jet de feu s'élança.

» – Ça va mieux, maintenant, eh ! Jaskett ? clama le second officier.

» – Mais qu'y a-t-il, Monsieur Tulipson ? insista le capitaine qui vint se placer aux côtés du second officier. Celui-ci ne

répondit pas assez haut pour que je pusse comprendre ses paroles.

» Jaskett, ses deux pieds reposant sur l'échelle de corde, son ventre sur la vergue, tenait la fusée un peu plus bas que la têtière de la voile. Comme il se trouvait de l'autre côté de celle-ci, je vis, dans la voile même, un petit trou qui laissait passer un rai de lumière. C'était évidemment la balle de Tulipson qui venait de faire ce trou.

» Alors, j'entendis le capitaine crier à Jaskett :

» – Faites attention ! Ne mettez pas le feu à la voile !

» Le capitaine, se séparant du second officier, se plaça au côté du mât situé vers bâbord.

» Sur ma droite, la flamme de Plummer déclinait. Il ne semblait pas le remarquer.

» – Jetez-y un peu de paraffine, lui conseillai-je, votre feu va s'éteindre.

» Il abaissa vivement les yeux vers la fusée, et fit ce que je lui suggérais. Puis, la tenant à bout de bras, il se remit à sonder les ténèbres.

» – Eh bien ? lui demanda le capitaine.

» Plummer eut un sursaut.

» – C'est la voile de cacatois, Monsieur. Elle déferle toute.

» – Ah ! par exemple !

» Il se trouvait à quelques enfléchures au-dessus des agrès de perroquet, et il avança le corps.

» – Monsieur Tulipson, cria-t-il, savez-vous que la voile de cacatois déferle ?

» – Non, Monsieur. Mais, s'il en est ainsi, c'est une autre diablerie !

» Et lui et Tulipson s'élevèrent encore de quelques enfléchures, se tenant à hauteur l'un de l'autre.

» Je venais de franchir les barres traversières, et le capitaine me précédait de peu, quand, tout à coup, il s'écria :

» – Le voilà ! Stubbins ! Stubbins !

» – Où, Monsieur ? demanda fébrilement le second.

» – Là ! là !

» Je regardai dans la direction qu'indiquait le bras du capitaine. D'abord, je ne vis rien, puis, peu à peu, m'apparut une figure indistincte tapie sur la ralingue de cacatois, mais en partie cachée par le mât. Je regardai encore et découvris deux figures ! En outre, plus loin sur la vergue, j'entr'apercevais, au milieu des toiles agitées par le vent, une masse encore moins définissable.

» – Stubbins ! appelait le capitaine. Stubbins ! sortez de là ! M'entendez-vous ?

» Mais nul ne vint, ni ne répondit.

» – Ils sont deux ! commençai-je. Mais il s'obstinait.

» – Sortez de là ! Mille millions de tonnerres, m'entendez-vous ?

» – Que je sois pendu si je le vois ! s'écriait, de l'autre côté du mât, le second officier.

» – Vous ne le voyez pas ? criait le capitaine furieux ! Vous le verrez bientôt !

» Il me jeta la lanterne. – Attrapez-la, Jessop, dit-il.

» Il tira de sa poche le feu de Bengale qu'il avait apporté. Le second s'efforçait de se rapprocher de lui : dans l'incertaine lueur, il s'était mépris sur le geste du capitaine, car il cria d'une voix épouvantée :

» – Ne tirez pas, Monsieur ! Pour l'amour de Dieu, ne tirez pas !

» – Qui vous parle de tirer ? Attendez !

» Il releva la capsule.

» – Ils sont deux ! lui répétai-je.

» – Quoi ?

» Au même instant, il alluma son feu de Bengale.

» La vergue de cacatois s'illumina comme en plein jour : deux ombres, silencieusement, glissèrent du mât de cacatois sur la vergue de perroquet. En même temps, la silhouette amorphe que j'avais entrevue sur la vergue se leva, prit sa course et disparut derrière le mât.

» – Dieu !... hoqueta le capitaine. Et il fouilla convulsivement sa poche.

» Les deux figures qui s'étaient laissé glisser sur la vergue couraient rapidement, l'une sur le bout de tribord, l'autre sur le bout de bâbord.

» De l'autre côté du mât, les détonations des deux coups de pistolet de Tulipson trouèrent l'air avec un bruit sec. Au-dessus de ma tête, le capitaine tira deux fois, puis deux fois encore. Je ne saurais dire si les balles portèrent. Au moment où retentissait le dernier coup, j'eus conscience d'une Forme, glissant le long du galhauban de cacatois, par tribord, et descendant tout droit sur Plummer qui, inconscient de sa présence, regardait la vergue de perroquet.

» – Levez les yeux, Plummer ! lui criai-je.

» – Quoi ? Où ? répondit-il, se cramponnant à l'appui, et brandissant sa fusée.

» Plus bas, sur la vergue de volant, Quoin et Jaskett poussèrent une exclamation simultanée, en même temps que leurs fusées s'éteignaient. Puis ce fut au tour de Plummer de s'exclamer, et sa fusée s'éteignit aussi. Il n'y avait plus d'allumés que les deux lanternes et le feu de Bengale du capitaine. Encore cette dernière lueur expira-t-elle presque aussitôt.

» Le capitaine et le second officier crièrent quelque chose aux hommes de la vergue. Ils répondirent, mais leur voix tremblait. Ma lanterne me montrait, sur les barres traversières, Plummer qui semblait étourdi mais se cramponnait toujours.

» – Rien de cassé, Plummer ? lui dis-je.

» – Non, répondit-il avec effort. Puis il jura.

» – Quittez la vergue, les hommes ! ordonna le capitaine. Et au plus tôt !

» Du pont, quelqu'un nous interpellait. Mais je ne pus distinguer ses paroles. Au-dessus de moi, pistolet en main, le capitaine, inquiet, regardait dans toutes les directions.

» – Haussez la lumière, Jessop ! dit-il. Je n'y vois pas.

» Les hommes, de la vergue, étaient redescendus dans les agrès.

» Tous sur le pont ! intima le capitaine. Aussi vite que possible !

» – Venez, Plummer ! dit le second officier. Descendez avec les autres !

» – Descendez vite, Jessop ! proféra le capitaine, d'une voix fiévreuse. Vite !

» Je repassai les barres traversées. Il me suivait. De l'autre côté du mât, le second officier se tenait toujours à notre niveau. Il avait passé sa lanterne à Plummer. L'acier de son revolver brillait dans sa main droite. Nous atteignîmes la hune. L'homme qu'on y avait posté n'y était plus.

Nous sûmes, depuis, qu'aussitôt son feu de Bengale éteint il était redescendu sur le pont. Nulle trace non plus de l'homme à la fusée placé sur les serpentes de hauban, par tribord. Lui aussi, nous l'apprîmes plus tard, s'était laissé glisser jusqu'au pont, peu avant le moment où nous parvînmes à la hune. Il affirma qu'une grande ombre noire, ayant forme humaine, s'était, d'en haut, abattue sur lui. Quand je l'entendis raconter cela, je me rappelai l'ombre analogue qui avait menacé Plummer. L'homme des serpentes de bâbord, celui qui avait raté l'allumage de sa fusée, était toujours là, et son feu brûlait encore, quoique avec un éclat de moins en moins vif.

» – Descendez vite, maintenant ! lui jeta le capitaine. Et tâchez d'arriver au plus tôt sur le pont !

» – Oui, Monsieur.

» Le capitaine attendit qu'il fût dans les agrès, puis me fit quitter la hune. Il allait me suivre, quand, du pont même, des cris désespérés jaillirent.

» – Hors de mon chemin Jessop ! rugit le capitaine qui, dans son impatience, se balançait à mon niveau.

» Des agrès de bâbord, Tulipson criait quelque chose. Tous, nous nous hâtions vers le pont. J'entr'aperçus un homme courant, par bâbord, dans la direction de l'avant. Une demi-minute plus tard, nous étions sur le pont, au milieu d'une foule de matelots groupés autour d'une masse inerte ; cependant, chose curieuse, ils ne la regardaient pas ; leurs yeux avides demeuraient fixés sur les ténèbres.

» – Il a passé par dessus le bastingage ! clamaient plusieurs voix.

» – Par dessus bord ! Il a sauté par dessus bord !

» – Mais non ! il n’y a rien du tout ! opina une autre voix méprisante.

» – Silence ! cria le capitaine. Où est le premier officier ? Que s’est-il passé ?

» – Me voici, Monsieur, répondit, du milieu du groupe, et d’une voix mal assurée, le premier officier. C’est Jacobs. Il... Il...

» – Quoi ? Quoi ?

» – Il... Il est mort, je crois ! dit, par à coups, le premier officier.

» – Voyons, reprit, d’un ton plus calme, le capitaine.

» Les hommes s’écartèrent devant lui et il s’agenouilla près de la masse inerte.

» – La lanterne. Jessop ! dit-il.

» Je lui tins la lanterne haute, et l’éclairai. L’homme gisait la face contre le pont. Le capitaine le retourna, l’examina :

» – Oui, confirma-t-il, il est mort.

» Un moment, s’étant redressé, il contempla le cadavre. Puis, s’adressant, au second officier :

» – Trois ! dit-il, d’un ton significatif.

» Le second officier toussa, parut sur le point d’articuler quelque chose, jeta les yeux sur la dépouille de Jacobs, et garda le silence.

» – Trois, répéta le capitaine. En une nuit !

» De nouveau, il se baissa vers Jacobs.

» – Pauvre diable ! Pauvre diable ! murmura-t-il.

» Le second officier réussit enfin à parler. Mais sa voix était rauque, et on eût dit qu'elle roulait un sanglot.

» – Où le mettre ? demanda-t-il. Les deux cadres sont occupés.

» – Il faudra bien le déposer sur le plancher, près du cadre inférieur.

» Comme on emportait le corps, j'entendis le capitaine pousser un gémissement. Le reste des hommes était parti à l'avant, et je ne crois pas qu'il se rendit compte de ma présence.

» – Mon Dieu ! oh, mon Dieu ! murmurait-il. Et lui aussi se mit lentement en marche.

» Il y avait de quoi gémir ! Trois d'entre nous étaient morts, et Stubbins avait disparu absolument et sans retour : nous ne le revîmes jamais.

XII

Le Conseil.

» Le second officier revint au bout de peu d'instants. J'étais toujours debout près des agrès, et continuais à tenir machinalement ma lanterne.

» – Est-ce vous, Plummer ? demanda-t-il.

» – Non, monsieur, c'est Jessop.

» – Et Plummer, où est-il ?

» – Je l'ignore, Monsieur. Il doit être à l'avant. Voulez-vous que j'aille le chercher ?

» – Non, ce n'est pas nécessaire. Accrochez votre lampe aux agrès, puis allez prendre la sienne et placez-la de même à tribord. Après, vous irez aider les mousses qui sont en train d'allumer des lampes.

» – Oui, Monsieur, dis-je. Et je m'empressai d'obéir. Après avoir attaché à tribord la lanterne de Plummer, j'allai rejoindre Tammy et les mousses, occupés, dans le débarras où l'on remisait les lampes, à allumer celles-ci.

» – Que faisons-nous là ? leur demandai-je.

» – Le Vieux, répondit Tammy, a donné l'ordre de fixer aux agrès toutes les lampes disponibles, de manière à illuminer les ponts. Et c'est une magnifique idée !

» Il me passa deux lampes et en prit deux lui-même.

» – Venez ! me dit-il.

» Nous montâmes sur le pont.

» – Nous allons, continua-t-il, les accrocher aux agrès du grand mât, puis nous causerons.

» – Et qui s'occupera du mât de misaine ?

» – L'autre mousse. D'ailleurs, le jour vient.

» Notre besogne terminée, il marcha droit à moi.

» – Écoutez, Jessop, déclara-t-il sans hésitation. Votre devoir est de dire au capitaine et au second officier tout ce que vous savez.

» – Comment, tout ce que je sais ?

» – Oui. Vous affirmez que le bateau est lui-même la cause de nos maux. Si vous aviez répété cette affirmation au second officier quand je vous ai prié de le faire, les catastrophes de cette nuit n'auraient peut-être pas eu lieu.

» – Mais je ne sais rien avec certitude. Je puis me tromper. Tout ce que je vous ai dit n'était qu'une supposition. Je n'ai pas de preuves...

» – Des preuves !... Il me semble que nous en avons eues, cette nuit, plus qu'il n'en fallait.

» – Pour ce qui me concerne, je partage votre opinion. Mais je n'ai rien que le capitaine et le second officier puissent considérer comme des preuves. Ils refuseront de m'écouter.

» – Pas du tout ! Après ce dont ils viennent d'être témoins, ils écouteront n'importe quoi. Et, encore une fois, parler est pour vous un devoir.

» – D'ailleurs, continuai-je, plein de découragement, que voulez-vous qu'ils fassent ! au train dont nous allons, nous serons tous morts avant huit jours !

» – Si seulement vous parvenez à leur communiquer votre conviction, ils seront trop heureux de gagner le port le plus proche et de nous mettre à terre.

» Je secouai la tête.

» – En tout cas, poursuivit-il, il faut qu'ils prennent une décision. Nous avons perdu trop d'hommes pour pouvoir doubler le Horn. En cas de gros temps, l'équipage restant ne suffirait pas à la manœuvre.

» – Vous oubliez quelque chose, Tammy. Même si je réussissais à persuader au Vieux que ma théorie est exacte, il ne pourrait encore rien faire. Ne vous ai-je pas expliqué que, d'après cette théorie même, nous sommes dans l'impossibilité d'apercevoir la terre, en... fussions-nous, à quelques encablures ? Nous marchons en aveugles...

» – Mais si, nous verrions la terre !

» – Attendez ! attendez ! Vous ne comprenez pas. Ne vous ai-je pas parlé du vaisseau que j'ai signalé ?

» – Non. Quand ?

» – Vous vous rappelez que le Vieux m'a chassé de la roue ?

» – Oui. Avant-hier matin.

» – Et vous ne savez pas pourquoi ?

» – Non. C'est-à-dire, j'ai entendu rapporter qu'il vous avait surpris dormant au gouvernail.

» – Et vous l'avez cru, petit polisson !

» Je lui exposai la version authentique de l'affaire, et l'idée que je me faisais de ses causes.

» – Comprenez-vous maintenant ce que je veux dire ?

» – Vous voulez dire que cette atmosphère étrange, dont nous sommes environnés, ne nous permettrait pas de voir un autre navire.

» – C'est cela même. Mais le point sur lequel j'insiste est que, si nous ne pouvons voir un autre navire, même tout proche, nous ne pouvons pas non plus voir la terre. Nous sommes donc bien des aveugles ! Nous avançons au milieu d'un brouillard perpétuel. Nous jouons à un éternel colin-maillard ! Le capitaine ne pourrait nous conduire à aucun port, le voulut-il. Il irait nous jeter à la côte, avant même que nous l'eussions vue !

» – Que faire alors ? s'écria-t-il avec un geste désespéré. Prétendez-vous que nous soyons totalement impuissants ? Sûrement, il doit y avoir quelque chose à entreprendre ! L'épouvantable situation !

» Quelques instants, nous nous promenâmes dans la clarté des lampes. Il continua :

» – Donc, nous pourrions être pris en écharpe par un autre vaisseau, et sans même le voir ?

» – C'est possible. Toutefois, d'après l'expérience acquise, il est évident que nous restons parfaitement visibles ; rien n'empêcherait donc l'autre vaisseau de s'écarter de nous.

» – Mais si ce n'était pas un vaisseau ? Si c'était un iceberg, ou un rocher, ou même une épave ?

» – Alors, dis-je, affectant de plaisanter, il est probable que nous lui causerions une sérieuse avarie.

» Nous nous tûmes encore.

» Soudain, il s'écria :

» – Mais ces lumières, l'autre nuit ! C'étaient bien les lumières d'un vaisseau ?

– Oui. Et après ?

» – Mais, si c'était réellement des lumières, *nous* les avons vues !

» – J'en sais quelque chose. Le second officier m'a expulsé du poste de vigie précisément pour avoir osé lui dire que je les voyais.

» – Eh bien, si nous pouvions les voir, c'est donc que l'atmosphère anormale ne nous environnait plus ?

» – C'est plutôt qu'une fente la déchirait. D'ailleurs, encore une fois, je n'ai jamais donné ma théorie pour certaine. Seulement, le fait que les lumières disparaissaient presqu'aussitôt qu'elles étaient aperçues, prouve que cette atmosphère flottait autour du bateau.

» Il dut admettre mes arguments, car, dans sa voix, il n'y avait plus d'espérance :

» – Vous croyez donc, demanda-t-il, que parler au capitaine et au second officier serait peine perdue ?

» – Mais je n'en sais trop rien. Cela ne peut faire aucun mal. J'en aurais plutôt envie.

» – À votre place, je parlerais. Quelque bien en sortira peut-être. Vous n'avez plus de raillerie à craindre. Personne à bord n'en a vu autant que vous.

» Il s'arrêta, et promena les yeux autour de lui.

» – Attendez ! dit-il. Il fit rapidement quelques pas vers l'arrière, regarda dans la direction de la dunette, puis me rejoignit :

– Venez ! dit-il. Le Vieux est là, qui parle au second officier. Vous ne trouverez jamais meilleure occasion.

» J'hésitais encore mais, me prenant par la manche, il me traîna vers eux, ou peu s'en fallut.

» – Dites-leur que vous désirez leur parler, conseilla-t-il. Ils vous demanderont de quoi il retourne, et vous leur débobinerez votre affaire. Soyez sûr qu'elle les intéressera.

» Je lui suggérai de m'accompagner :

» – Vous pourrez, lui représentai-je, confirmer mes dires sur bien des points.

» – Je ne demande pas mieux. Marchez devant, je vous suis.

» Je m'approchai du capitaine et de Tulipson qui, appuyés au bastingage, conversaient avec animation. Ils se tournèrent vers moi, et Tulipson me demanda ce que je désirais.

» – Je voudrais vous parler, Monsieur, ainsi qu'au capitaine.

» – Qu'y a-t-il, Jessop ? interrogea celui-ci.

» – Je trouve à peine les mots pour le dire, Monsieur. C'est à propos de ces... de ces êtres.

» – Quels êtres ? Parlez clairement !

» – Mais, Monsieur, me hasardai-je à dire, il y a un ou plusieurs êtres effrayants à bord, et qui n'y étaient pas quand nous avons appareillé !

» Le capitaine jeta un coup d'œil au second officier, qui le lui rendit.

» – Mais comment seraient-ils à bord s'ils n'y étaient pas au départ ?

» – Ils sont sortis de la mer, Monsieur. Je les ai vus. Tammy, ici présent, les a vus...

» – De la mer ! répéta le capitaine, qui regarda encore Tulipson. Mais, cette fois, Tulipson ne lui rendit pas son coup d'œil. C'était sur moi que ses prunelles étaient fixées.

» – Monsieur, dis-je, la cause de tout, c'est le vaisseau. Le vaisseau n'est pas sûr. J'ai observé. Je crois comprendre certaines choses. Mais il y en a une quantité d'autres que je ne comprends pas.

» Je me tus. Le capitaine s'était tourné vers le second officier qui hochait gravement la tête. Ils conversèrent un instant à voix basse. Puis le capitaine me dit :

» – Écoutez, Jessop, je vais vous parler ouvertement. Vous me paraissez plus intelligent que les autres, et j'espère que vous saurez brider votre langue.

» – J'ai mon diplôme d'officier de marine, Monsieur, dis je simplement.

» Derrière moi, Tammy ne put retenir un léger cri. Jusqu'alors, il avait ignoré ce détail.

» Le capitaine esquissa un geste de satisfaction.

» – Tant mieux ! déclara-t-il. Nous aurons peut-être l'occasion d'en reparler.

» Tulipson lui dit tout bas quelques mots, auxquels il fit une réponse affirmative. Puis, revenant à moi :

» – Vous assurez avoir vu des êtres sortir de la mer ? Racontez-moi, je vous prie, tout ce que vous vous rappelez à ce sujet.

» Je lui dis tout ce que je savais, depuis la première apparition » qui m'avait frappé, jusqu'aux circonstances inexpliquées que je venais d'observer durant le quart qui s'achevait ; et qu'avaient marqué tant d'événements tragiques.

» J'insistai sur la réalité objective de ces faits. De temps à autre, le capitaine et le second officier échangeaient un regard. Le premier me dit tout à coup :

» – Donc, vous maintenez que vous aviez bien vraiment vu un bateau, le jour où je vous fis quitter le gouvernail.

» – Oui, Monsieur.

» – Mais vous savez bien qu'il n'y en avait pas !

» – Pardon, répliquai-je le plus respectueusement que je pus. Et je crois être à même de le prouver.

» – Dites.

» Maintenant qu'il voulait bien m'écouter sérieusement, aucune timidité ne me privait plus de mes moyens, et je lui exposai tranquillement ma théorie du brouillard et des conséquences qu'il comportait. Je terminai en lui disant combien Tammy m'avait supplié de la lui communiquer.

» – Tammy, continuai-je, pensait que peut-être, après m'avoir entendu, vous estimeriez opportun de gagner le port le plus proche, mais je lui ai répondu que vous ne le pouviez pas, même si vous le vouliez.

» – Comment cela ? demanda-t-il, profondément intéressé.

» – Parce que, si nous sommes incapables de voir d'autres navires, nous le sommes aussi de voir la terre. Vous jetteriez le vaisseau à n'importe quelle côte, sans même savoir où vous iriez le briser !

» Ces paroles produisirent sur le capitaine un effet extraordinaire. Le second officier ne parut guère moins impressionné. Ils gardèrent un instant le silence. Puis le capitaine s'écria :

» – Si vous avez raison, Jessop, que Dieu nous sauve !

» Il réfléchit encore. Puis, avec une angoisse qu'il ne cachait même pas :

» – Qu'allons-nous devenir… si vous avez raison !

» Le second officier intervint :

» – Les hommes, dit-il, ne doivent rien savoir de cela. S'ils l'apprennent, ça fera un beau désarroi !

» – C'est vrai, confirma le capitaine. Puis il me dit :

» – Rappelez-vous cela, Jessop. Quoique vous fassiez, n'allez pas bavarder de ces choses à l'avant.

» – Non, Monsieur.

» – Ni vous non plus, gamin. Tenez bien votre langue ! La situation est assez noire pour que vous ne la rendiez pire ! Entendu ?

» – Oui, Monsieur, répondit Tammy.

» Le capitaine s'adressa de nouveau à moi :

» – Ces créatures que vous dites sortir de la mer, vous ne les avez jamais vues qu'après le coucher du jour ?

» – Jamais.

» – Il semble donc, M. Tulipson, qu'il n'y ait de danger que la nuit.

» – Il en toujours été ainsi, Monsieur.

» – Avez-vous quelque mesure à proposer, Monsieur Tulipson ?

» – Mais, à votre place, je ferais rentrer les voiles tous les soirs avant le crépuscule.

» Il martelait ses mots, comme pour leur donner plus de poids. Et son geste désignait les voiles de perroquet, toujours flottantes.

» – Heureusement, ajouta-t-il, que le vent n'a pas augmenté.

» Le capitaine approuva :

» – Oui, nous ne pouvons faire autrement. Mais Dieu sait quand nous arriverons !

» J'entendis le second officier murmurer entre ses dents :

» – Mieux vaut tard que jamais !

» À voix haute, il demanda :

» – Et les lumières, Monsieur ?

» – Chaque nuit, dès le crépuscule, on fixera des lampes aux agrès.

» – Très bien, Monsieur, dit le second. Puis, jetant un coup d'œil vers le ciel :

» – Voici le jour, Jessop. Vous et Tammy, reportez ces lampes où vous les avez prises.

» – Oui, Monsieur.

» Tammy et moi, nous quittâmes la dunette.

XIII

L’Ombre dans la Mer.

» Lorsque, à quatre heures, l’autre équipe vint nous relever, il faisait grand jour depuis quelque temps déjà. Nous avions rentré les trois voiles de perroquet. Maintenant que la clarté du matin nous rassurait, nous n’aurions pas été fâchés de remonter là-haut, et nous interrogeâmes curieusement Tom, qu’on y avait envoyé inspecter si tout était en ordre. Il nous déclara qu’il n’avait rien trouvé d’anormal.

» Quand, à huit heures, je remontai sur le pont, je vis l’ouvrier voilier qui passait, son mètre à la main. Il avait été mesurer les morts pour leur dernière toilette. Il travailla jusqu’à midi, découpant trois fourreaux dans la toile à voile. Puis, avec l’aide de Tulipson et d’un matelot, il les porta sur un couvercle d’écoutille, s’occupa de les coudre. Alors le capitaine fit appeler tout l’équipage. Celui-ci présent, on enleva un des panneaux de la coupée. Le vent était complètement tombé, la mer presque au calme plat. De temps à autre, toutefois, le bâtiment se soulevait au rythme d’une faible ondulation. Ce mouvement très doux agitait presque imperceptiblement les voiles, et faisait bruire légèrement les agrès. Ce fut dans cette solennelle tranquillité que le capitaine lut les prières.

» Le Hollandais Svensen, reconnaissable à sa taille courte et trapue, gisait sur le premier couvercle d’écoutille. Quand le capitaine donna le signal, le second officier le fit basculer, et il glissa dans l’abîme.

» – Pauvre vieux Hollandais ! dit l'un de nous, avec une émotion que, je le sentais, tous nos camarades éprouvaient comme moi.

» Puis vint le tour de Jacobs, et ensuite celui de Jock. Quand ce dernier fut balancé, un frisson courut à travers la foule. Jock s'était spécialement fait aimer. J'étais debout contre le bastingage, avec Tammy près de moi. Plummer se tenait derrière nous. Quand Tulipson fit, pour la dernière fois, basculer le couvercle d'écoutille, les hommes, d'une voix rauque, s'écrièrent en chœur :

» – *S'long, Jock ! So long, Jock !*[9]

» Quand il plongea, tous, d'un geste unanime, se penchèrent pour le voir s'enfoncer. Le second officier ne put s'empêcher d'en faire autant. De l'endroit où j'étais placé, j'avais vu le corps toucher l'eau, puis, durant quelques secondes, j'aperçus la blancheur de la toile, brouillée de plus en plus par le bleu de la mer, s'effacer peu à peu et, brusquement – trop brusquement, me sembla-t-il – disparaître.

» – Que Dieu ait son âme ! dirent quelques voix. Les hommes de quart se dirigèrent vers l'avant, sauf un ou deux matelots qui restèrent pour replacer le panneau.

» Soudain, Tammy me donna un coup de coude, et me montra quelque chose.

» – Voyez, Jessop, qu'est-ce que cela ?

» – Quoi ?

» – Cette ombre étrange. Mais voyez donc !

---

[9] Adieu Jock ! Adieu Jock ! (N.d.T.)

» Et je vis. C’était une ombre immense s’étendant à l’endroit même où le corps de Jock venait de s’engloutir.

» – Regardez ! disait Tammy, comme elle croît !

» Nous étions tous deux fort troublés. L’ombre semblait monter des profondeurs. Elle prenait une forme. Et quand je compris de quoi elle prenait la forme, une sueur froide m’inonda.

» – Mais, dit Tammy, c’est tout à fait l’ombre d’un navire !

» Oui, c’était l’ombre d’un navire, montant, sous notre quille, des immensités inexplorées. Plummer qui s’attardait là, saisit au vol la réflexion de Tammy, et, lui aussi, regarda, en demandant :

» – Qu’y a-t-il ?

» – Çà ! répliqua Tammy, montrant du doigt la silhouette énigmatique.

» Je lui envoyai mon poing dans les côtes, mais il était trop tard : Plummer avait vu. Toutefois, il ne sembla pas très frappé.

» – Ce n’est que la réflexion du bateau, dit-il.

» Quand Plummer fut parti, je priai Tammy d’être à l’avenir plus circonspect.

» – Nous ne pouvons être assez prudents, lui dis-je. Rappelez-vous les instructions du capitaine !

» – Oui. Je n’y songeais plus. Je ferai bien attention.

» À peu de distance, Tulipson observait l’eau. Je lui dis :

» – Que pensez-vous que ce soit, Monsieur ?

» – Dieu seul le sait, répondit-il avec un regard circulaire pour s’assurer que nul matelot, ne nous épiait.

» Il prit le chemin de la dunette. Un moment plus tard, il en ramenait le capitaine.

» – Juste sous la coupée, lui dit-il, le doigt abaissé vers l'eau.

» – Je ne vois rien, dit le capitaine, après avoir regardé longtemps.

» Alors Tulipson regarda encore. Je fis de même, mais l'apparition s'était évanouie.

» – Il n'y a plus rien, dit-il. Mais l'ombre, tantôt, était très nettement visible.

» J'allais m'éloigner. Tulipson me rappela.

» – Dites au capitaine ce que vous avez vu il y a un moment, me souffla-t-il.

» – Je ne peux le définir exactement, Monsieur, répliquai-je. Mais c'était comme l'ombre d'un navire s'élevant de l'eau.

» – N'est-ce pas ce que je vous disais ? demanda Tulipson au capitaine.

» Le capitaine me regarda :

» – Vous en êtes sûr ?

» – Parfaitement. Tammy l'a vu aussi.

» J'attendis un instant. Ils se préparaient à regagner l'arrière.

» – Puis-je aller, Monsieur ?

» – Oui, Jessop, dit Tulipson, par dessus son épaule. Mais le capitaine revint sur ses pas et me dit :

» – Encore une fois, pas un mot à personne !

» – Non, Monsieur.

» J'allai à l'avant, manger un morceau. J'y retrouvai Tammy.

» Pendant que je mangeais, les autres bavardaient. Je ne les écoutais guère, mes pensées m'absorbant. Cette ombre d'un vaisseau montant de l'abîme m'épouvantait. Ce n'avait point été imagination. Trois personnes l'avaient vue, quatre en comptant Plummer.

» J'avais beau méditer : mes pensées tournaient dans un cercle d'airain. Soudain, elles se reportèrent aux figures spectrales que nous avions entraperçues la nuit précédente, puis à celle qui, la première, m'avait révélé un mystère autour de nous : elle était sortie de la mer ; elle y était rentrée. Et voici maintenant que surgissait ce vaisseau-fantôme. Comme il méritait bien ce nom ! Et ces hommes noirs... silencieux... Je réfléchissais toujours... Inconsciemment, je me demandai à voix haute :

» – Ces fantômes seraient donc l'équipage du vaisseau fantôme ?

» – Que dites-vous ? demanda Jaskett, assis sur un coffre à côté de moi.

» Je me ressaisis, et affectai l'indifférence.

» – Est-ce que j'ai parlé ?

» – Mais oui, camarade. Vous avez parlé d'un équipage.

» – J'aurai rêvé, dis-je.

XIV

Les Vaisseaux-fantômes.

» À quatre heures, quand nous reparûmes sur le pont, le second officier me dit de continuer la fabrication d'une natte que j'avais commencée. Il envoya Tammy chercher une aiguillette. Je fixai une extrémité de la natte à l'avant du grand mât, l'autre à l'arrière du rouffle. Tammy m'apporta bientôt son aiguillette, et du fil de caret.

» – Que pensez-vous que ce fût ? Jessop, demanda-t-il après quelques instants de silence.

» – Et vous, que pensez-vous ?

» – Je ne sais trop. Mais il me semble que ça n'est pas étranger au reste.

» D'un signe de tête, il indiquait la mâture.

» – Je suis de votre avis, dis-je. Et je lui communiquai mes réflexions du dîner, et mon hypothèse que les hommes fantastiques par qui nous étions hantés ne pouvaient guère venir que du vaisseau surnaturel.

» – Ce serait donc là qu'ils vivraient ? demanda-t-il, notablement effrayé.

» – Oui, dis-je, si toutefois cette sorte d'existence a quelque rapport avec ce que nous nommons vie.

» – Alors, ce vaisseau nous accompagnerait depuis quelque temps ?

» – Certainement. En tout cas, depuis l'époque des premières manifestations anormales.

» – Et s'il y en avait plus d'un ?

» – Priez Dieu de les écarter de votre route ! Spectres ou non, ce sont des pirates, et qui ont soif de sang !

» – N'est il pas horrible que nous soyons là à causer sérieusement de choses pareilles ?

» – J'essaie de n'y plus penser, dis-je, car elles finiraient par me faire craindre pour ma raison. La mer est le réceptacle des épouvantes, nous autres marins le savons mieux que personne, mais ceci dépasse tout.

» – Oui, c'est étrange, c'est impossible, on n'y peut croire. Et on y croit cependant, parce qu'on voit bien que c'est vrai, et on finit par s'étonner de n'y avoir pas toujours cru. Et pourtant, si nous arrivons à terre, si nous racontons nos aventures, nous ne trouverons que des incrédules.

» – Ils ne seraient pas incrédules s'ils avaient été à bord avec nous cette nuit. Seulement, comprendraient-ils ? Nous-mêmes, comprenons-nous ? Dorénavant, quand j'entendrai parler d'un bâtiment perdu corps et bien sans laisser de traces, je ne pourrai plus m'en tenir à la supposition d'un naufrage produit par des causes ordinaires.

» – Les vieux matelots croient à ces choses. Mais jamais je ne les avais prises au sérieux.

» – Eh bien ! nous allons, de gré ou de force, les prendre au sérieux cette fois. Je voudrais bien que nous fussions à terre.

» – Ah Dieu ! moi aussi !

» Pendant quelque temps, nous travaillâmes en silence. Puis, il reprit :

» – Pensez-vous vraiment qu'on va rentrer les voiles tous les soirs avant le crépuscule ?

» – Certainement. Aucun homme n'acceptera plus de monter la nuit.

» – Mais... mais... et si nous en recevons l'ordre ?

» – Monterez-vous ?

» – Jamais !... J'aime mieux être mis aux fers !

» – Eh bien, les autres diront comme vous.

» Tulipson survint.

» – Mettez de côté cette natte et cette aiguillette, puis prenez des balais et balayez.

» – Oui, Monsieur, dîmes-nous.

» – Montez sur le rouffle, Tammy, et détachez la corde, voulez-vous ?

» – Certainement.

» Il fit ce que je lui demandais. Quand il redescendit, je le priai de m'aider à rouler la natte qui était très grande.

» – Ça suffit, dis-je. Je finirai seul. Allez remettre votre aiguillette en place.

» – Attendez un moment ! répliqua-t-il. Et ramassant à pleines mains l'ordure du pont accumulée sous nos balais, il courut la jeter dans la mer. À peine s'était-il penché sur les flots, qu'il m'appelait à voix basse.

» – Regardez, me dit-il, dès que je l'eus rejoint.

» Les résidus qu'il venait de jeter souillaient encore l'eau, ce qui, tout d'abord, m'empêcha de voir. Mais quand elle eut repris sa transparence, j'aperçus ce qu'il me montrait.

» – Deux ! murmurait-il. Et, plus loin, un troisième.

» – Et un autre un peu en arrière !

» – Où ? où ?

» – Là !

» – Quatre, alors ! Quatre !

» Je regardais toujours. À ce qui me parut une grande profondeur, immobiles, vagues, mais parfaitement reconnaissables, se dessinaient les profils de quatre vaisseaux.

» – Nous ne nous étions donc pas trompés ce matin, murmura Tammy.

» Le second officier reparut.

» – C'est comme ça que vous balayez, fainéants ?

» Je levai la main pour lui faire signe de ne pas crier.

» – Qu'y a-t-il ? demanda-t-il alors, d'un ton toujours irrité, mais à voix plus basse.

» – Regardez par dessus le bastingage !

» – Regardez, Monsieur, appuya Tammy. Il y en a quatre !

» Le second officier regarda, et vit.

» – Grand Dieu ! s'écria-t-il.

» Il épia quelque temps encore, puis, s'écartant du bastingage :

» – Allez vite reprendre vos balais, et balayez ! Pas un mot à personne. Ce n'est peut-être rien, après tout.

» Mais nous sentions bien qu'il ne croyait pas lui-même à ces derniers mots.

» – Je suis sûr qu'il est allé le dire au Vieux, fit observer Tammy, tandis que nous emportions l'aiguillette et la natte.

» Je lui répondis à peine : ces quatre vaisseaux-fantômes embusqués autour de nous m'obsédaient indiciblement.

» Nous reprîmes nos balais. Le capitaine et le second officier nous dépassèrent. Ils allèrent s'adosser au bastingage, non loin du bras de misaine. Le second désigna les agrès au capitaine, et sembla l'entretenir à leur propos. Je compris qu'il agissait ainsi pour dérouter les matelots qui pourraient l'observer. Mais, presque aussitôt, le capitaine et lui-même se penchèrent vers l'eau. Une minute ou deux plus tard, ils revenaient vers la dunette. J'interrogeai, à la dérobée, le visage du capitaine : il me parut bouleversé.

» Tammy et moi nous mourions d'envie de regarder encore, et nous ne résistâmes pas à la tentation. Mais, cette fois, l'eau reflétait des nuages ; nous ne vîmes plus rien.

» Nous avions justement fini de balayer, quand les quatre heures sonnèrent. Nous descendîmes prendre le thé. Tout en mangeant, quelques hommes échangeaient leurs impressions.

« – Il paraît, déclara Quoin, qu'on va rentrer les voiles avant la nuit.

» – Qui a dit cela ? demanda Plummer.

» – Le cuisinier, qui le tenait du steward.

» – Et comment le steward le sait-il ?

» – Sans doute par les officiers.

» Plummer, s'adressant à moi, s'enquit :

» – Savez-vous quelque chose, Jessop ?

» – À propos de rentrer les voiles ?

» – Oui. Le Vieux vous a parlé, ce matin, sur la dunette.

» – Oui. Et il a dit, non pas à moi, mais au second officier, qu'on rentrerait les voiles de bonne heure.

» – Donc c'est bien vrai !

» Au même instant, un des matelots de l'autre équipe apparut :

» – Tout l'équipage sur le pont pour rentrer les voiles !

» Presque immédiatement, on entendit le coup de sifflet du premier officier.

» Plummer se leva, et prit son béret.

» – Allons ! dit-il. Cette fois ci, nous ne perdrons personne.

» Nous montâmes sur le pont.

» Le calme était absolu. Néanmoins, nous rentrâmes les trois voiles de cacatois, puis les trois voiles de perroquet ; nous embraquâmes celles du grand mât, et de misaine. Celle d'artimon l'avait été précédemment, alors que nous avions vent arrière.

» C'est au moment où nous finissions de rentrer les voiles de misaine que le soleil se coucha. J'étais resté le dernier sur la vergue, et j'attendais mon tour de prendre pied sur l'échelle de corde. Pendant cette minute d'inaction, je regardai au loin, et voici ce que je vis : le soleil, déjà enfoncé à demi sous l'horizon, était semblable à un sombre dôme de feu. Soudain, une buée s'éleva de la mer et s'étendit devant l'astre dont elle laissait filtrer la lumière comme à travers une mince couche de fumée. Cette buée s'épaissit rapidement, mais, en même temps, se divisa, prit des formes étranges, dans les intervalles desquelles le rouge foncé du soleil se montrait. Puis le brouillard dessina la silhouette de trois tours. Au-dessous d'elles quelque chose d'étroit s'allongeait ; ces formes encore mal définies se précisè-

rent : la silhouette devint celle d'un navire qui, bientôt, se dirigea vers nous. Il grandit, mais devint moins distinct. Derrière lui, le soleil n'était plus qu'une ligne de lumière. Puis, dans le crépuscule qui s'intensifiait, le vaisseau parut couler à pic, et, le soleil une fois totalement disparu, se fondre dans la monotone grisaille de la nuit.

» – Des agrès, une voix m'appela : celle de Tulipson.

» – Allons, Jessop, dépêchez-vous !

» Je m'aperçus que j'étais seul sur la vergue. Je saisis l'échelle de corde et me hâtai de descendre. Plus que jamais, l'effroi m'étreignait.

» À huit heures, l'appel terminé, j'eus l'ordre de relever l'homme du gouvernail. Pendant quelque temps, je restai à la roue, l'esprit anéanti, incapable de recevoir aucune impression nouvelle. Puis, je redevins maître de moi même, observai l'immense calme de la mer. Il n'y avait absolument pas de vent, et même l'éternel frémissement des agrès semblait par instant cesser.

» La roue n'exigeait aucune surveillance. J'aurais aussi bien pu être au gaillard d'avant, et en train de fumer ma pipe. Des lanternes avaient été accrochées au grand mât. Toutefois, elles éclairaient d'autant moins qu'on les avait obturées en partie, afin de ne pas éblouir l'officier de quart.

» La nuit était opaque, mais je ne songeais que par échappées à l'opacité de la nuit non plus qu'à l'éclairage des lanternes. Je pensais au vaste et fantomal brouillard que j'avais vu s'élever de la mer, puis prendre forme et vie. Je regardais anxieusement autour de moi. Car, je m'en souvenais trop, à la minute où la nuit était venue tout confondre, c'était droit sur nous que se dirigeait le vaisseau gigantesque. L'idée n'avait rien de rassurant. Un pressentiment dont je n'étais pas le maître me disait que quelque chose d'horrible allait arriver.

» Cependant, après la deuxième sonnerie, tout demeurait calme – d'un calme anormal, me sembla-t-il. Indépendamment du vaisseau brumeux que j'avais vu à l'ouest, je me rappelais les quatre noires silhouettes de navires à l'affût dans la mer, sous notre quille. Aussi étais-je bien heureux que le pont des gaillards fût pourvu de lanternes, et regrettais-je qu'il n'y en eût point au mât de misaine. Je décidai de signaler cette lacune à Tulipson dès qu'il viendrait de mon côté. Pour le moment, il était adossé au bastingage. Il ne fumait pas, sans quoi j'aurais aperçu de temps à autre le feu de sa pipe. Évidemment, il n'était pas à l'aise. Trois fois, il avait parcouru le pont des gaillards, et certainement il était encore aller se pencher au-dessus de la mer pour voir si les vaisseaux-fantômes se décelaient à quelque signe. Je me demandais s'ils étaient visibles la nuit.

» Soudain, la troisième sonnerie tinta. Je sursautai : on aurait dit qu'elle retentissait tout contre mon oreille. Il y avait quelque chose d'inexplicablement étrange dans l'atmosphère de cette nuit-là. Tout à coup, je sentis sur ma nuque le souffle d'une haleine glacée ! Je me retournai brusquement et vis, par dessus le couronnement, deux yeux effroyables, deux yeux de tigre, qui reflétaient la clarté de l'habitacle et dardaient sur moi un regard perçant. Je restai un instant paralysé. Puis, je bondis, arrachai la lampe de l'habitacle, en dirigeai la lumière vers l'agresseur : l'être, quel qu'il fût, était en train de franchir le bastingage pour s'élancer sur moi ; mais, comme aveuglé par la lueur, il recula avec une agilité remarquable, se replia sur lui-même et disparut. J'avais distingué confusément quelque chose de glissant et d'humide, et deux yeux féroces. Déjà je courais, la tête complètement perdue vers l'échelle de poupe. Je fis un faux pas en voulant la descendre et vint tomber sur mon séant, non loin de l'endroit du pont où quelques hommes travaillaient à un cabestan. Je n'avais pas lâché la lampe, qui brûlait toujours. À ma subite apparition, au cri que je poussai en m'affaissant, un ou deux, épouvantés, s'enfuirent à quelque distance, avant de s'être rendu compte de ce qui se passait.

» Le capitaine et Tulipson accoururent.

» – Qu'y a-t-il encore ? cria ! Tulipson, se penchant vers moi. Que faites-vous là loin du gouvernail ?

» Je me relevai et tâchai de lui répondre. Mais je ne parvenais qu'à balbutier :

» – Je... je... là... là !

» – Damnation ! cria Tulipson, furieux. Reprenez la roue !

« J'hésitai, voulant m'expliquer.

» – M'entendez-vous ?

» – Oui, Monsieur, mais...

» – À votre poste !

» J'y allai, réservant l'explication à plus tard. Mais, au pied de l'échelle, je m'arrêtai. Je n'avais pas le cœur de me retrouver seul à la roue. J'entendis le capitaine demander :

» – Qu'y a-t-il, Monsieur Tulipson ?

» Le second officier ne répondit pas immédiatement. Il se tourna vers les hommes qui s'attroupaient.

» – Ça suffit, les gas !

Les matelots de quart s'ébranlèrent dans la direction de l'avant. Le murmure de leur conversation me parvint. Alors, Tulipson répondit au capitaine. Il ne savait pas que j'étais encore assez près pour l'entendre.

» – C'est Jessop, Monsieur, dit-il. Il doit avoir vu quelque chose. Mais, de grâce, n'effrayons l'équipage que le moins possible.

» – Assurément, approuva le capitaine. Ils approchèrent de l'échelle, dont je gravis quelques échelons.

» – Comment n'y a-t-il pas de lampes, Monsieur Tulipson, demanda le capitaine, surpris.

» – Je n'en voyais pas la nécessité là-haut, Monsieur, répondit le second officier.

» Et il ajouta quelques mots sur l'urgence d'économiser l'huile.

» – N'importe, il faut en placer là aussi.

» – Bien, Monsieur.

» Et le second ordonna qu'on apportât sur-le-champ une paire de lampes.

» À ce moment, tous deux m'aperçurent.

» – Que faites-vous là, loin du gouvernail ? me demanda sévèrement le capitaine.

» J'avais retrouvé mes esprits. Je répondis froidement :

» – Je n'y retournerai pas tant qu'il n'y aura pas de lumière.

» Le capitaine frappa du pied. Mais Tulipson intervint :

» – Voyons, Jessop, est-ce là une attitude ? Vous feriez mieux de regagner votre poste sans faire tant d'embarras.

» – Un instant, dit le capitaine. Pour quelle raison refusez-vous de reprendre la roue ?

» – J'ai vu quelque chose, Monsieur, quelque chose qui passait par dessus le bastingage.

» – Ah ! interrompit-il. Et il ajouta :

» – Asseyez-vous ! Vous tremblez de la tête aux pieds !

» Je m'assis sur un échelon. Le capitaine disait vrai : je tremblais au point que la lampe de l'habitacle dansait dans ma main.

» – Maintenant, continua-t-il, dites-nous exactement ce que vous avez vu.

» Je le leur dis. Entre-temps, un matelot apportait et fixait les lampes.

» – À présent, fit remarquer le capitaine, vous n'avez plus aucun motif de crainte. Tout l'arrière est éclairé, et le second officier ou moi nous tiendrons sans cesse dans le voisinage.

» – Merci, Monsieur, dis-je en me levant.

» Je replaçai la lampe dans l'habitacle et repris la roue. Mais, de temps à autre, je jetais un regard par dessus mon épaule, et je fus trop heureux quand, au coup de minuit, on me releva.

» Je n'allai point rejoindre les compagnons à l'avant. Je craignais leurs questions. Je préférai allumer ma pipe et errer sur le pont des gaillards. Je n'avais plus peur car cette partie du navire était pourvue de nombreuses lanternes.

» Vers le moment de la cinquième sonnerie, il me sembla qu'une face noire se dressait par dessus le bastingage. Je saisis une des lanternes, projetai sa lumière dans la direction du fantôme : il n'y avait plus rien. Pourtant, la durée d'un éclair, deux yeux visqueux, inquisiteurs, m'étaient apparus. Deux yeux terrifiants, deux yeux démoniaques, dont le regard resta comme incrusté en moi, dont la hantise ne me quitta plus. Peu après, le crus revoir l'apparition, ou une autre toute semblable, mais, cette fois, elle s'évanouit avant même que j'eusse eu le temps de saisir la lanterne. Puis notre quart prit fin, et j'allai dormir.

XV

Le grand Vaisseau-Fantôme.

» À quatre heures moins un quart, l'homme qui vint nous éveiller apportait l'annonce d'un nouveau malheur.

» – Toppin a disparu sans laisser de trace, nous dit-il. Ce bateau est à faire dresser les cheveux sur la tête. De ma vie, je n'ai navigué dans des conditions pareilles. On risque ses jours rien qu'à traverser le pont.

» – Qui a disparu ? demanda Plummer, lequel se mit brusquement sur son séant et jeta les jambes par dessus son cadre.

» – Toppin, un des mousses. Nous l'avons cherché partout. Nous le cherchons encore. Mais, ajouta-t-il avec une sombre certitude, nous ne le trouverons pas.

» – Bah, dit Quoin. Je suis sûr qu'il est en train de ronfler quelque part.

» – Non. Nous avons fouillé partout. Il n'est plus à bord.

» – Où l'a-t-on vu pour la dernière fois ? demandai-je.

» – Sur la dunette. Le capitaine, de rage, a presque assommé le premier officier et l'homme du gouvernail. Mais tous deux jurent qu'ils ne savent rien.

» – Qu'entendez-vous par là ? demandai-je encore.

» – Mais, dit-il, à une minute donnée, l'enfant était là, et la minute d'après, il n'y était plus. Ils prennent tout ce qu'il y a de

sacré à témoin qu'ils n'ont pas même perçu un souffle. Il a littéralement disparu de la face de la terre.

» J'étais en train de retirer mes bottes de mon coffre.

» Avant que je pusse reprendre la parole, l'homme donna un cours nouveau à la conversation :

» – Écoutez, camarades. Si les choses ne vont pas mieux, je voudrais bien savoir où vous et moi nous serons d'ici quelque peu.

» – En enfer, dit Plummer.

» – Je n'aime pas de penser à ces choses, dit Quoin.

» – Mais il faut bien que nous y pensions, répliqua l'homme.

Il est même absolument indispensable que nous y pensions ! J'ai parlé aux matelots de notre équipe, et ils sont d'accord.

» – D'accord sur quoi ? demandai-je.

» – Sur la nécessité d'aller trouver le sacré capitaine, me dit-il, brandissant un doigt dans ma direction, afin que son sacré bateau mette aussitôt le cap sur le port le plus voisin !

» J'allais lui expliquer que ce serait impossible, et pourquoi, mais je me souvins à temps que l'individu n'avait aucune idée ni des choses que j'avais vues, ni de la théorie que j'en avais déduite. Je me bornai à poser une question :

» – Et s'il refuse ?

» – Nous saurons bien l'y forcer !

– La belle avance ! Quand vous arriverez à terre, vous serez emprisonnés pour rébellion.

» – J'aime mieux être emprisonné que tué !

» Il y eut un murmure d'approbation, puis un silence. Les hommes réfléchissaient.

» Jaskett parla :

» – Je n'aurais jamais cru que ce bateau fût hanté…

» Plummer lui coupa la parole :

» – Pas de violences, dit-il. Nous risquerions la corde, et ces gens-là n'ont pas été trop durs pour nous.

– C'est vrai, confirmèrent-ils tous, même l'orateur.

» – N'importe, ajouta néanmoins celui-ci. Il faut qu'on nous mette à terre, et que ça ne traîne pas.

» – Oui, dirent-ils.

» Et nous montâmes sur le pont.

» Après l'appel, où il y avait eu, au nom de Toppin, une pause pénible, Tammy vint à moi. Les autres étaient allés sur l'avant, mûrir des plans insensés pour forcer la main au capitaine et faire entrer le navire au port.

» J'étais appuyé au bastingage de bâbord, et mes yeux erraient sur la mer. Tammy me dit que depuis le point du jour on avait cessé d'apercevoir les vaisseaux fantômes.

» – Comment le savez-vous ?

» – Parce que le bruit fait par les gens qui cherchaient Toppin m'a éveillé. Je n'ai pu me rendormir. Je suis venu…

» Il s'arrêta.

» – Eh bien ? lui dis-je pour l'encourager.

» – Jessop, Jessop, quelle sera la fin de tout ceci ? Il faut prendre des mesures !

» Je me tus, songeant, désespéré, que nous ne pouvions rien pour notre propre salut.

» – N'y a-t-il vraiment aucun remède ? s'écria-t-il, me secouant le bras. N'importe quoi vaudrait mieux que notre inaction. Ne voyez-vous pas qu'on nous assassine l'un après l'autre ?

» Je gardais le silence. Distraitement, mes jeux suivaient l'ondulation des eaux. Ma pensée s'acharnait en vain à découvrir une solution pratique.

» – M'entendez-vous ? insistait cependant Tammy avec des larmes dans la voix.

» – Oui, Tammy. Mais je ne trouve rien... je ne trouve rien...

» – Vous ne trouvez rien !... Vous ne trouvez rien !... Donc, il faut nous croiser les bras et attendre qu'on vienne nous mettre à mort, successivement ?

» – Nous avons fait tout ce qu'il était possible de faire. Je ne vois plus rien à entreprendre, si ce n'est de nous enfermer tous dans le gaillard d'avant chaque jour au coucher du soleil.

» – Ce serait déjà un progrès sur la situation présente.

» – Oui, mais si d'ici peu une bourrasque s'élève, le bateau sera démâté.

» – Et quand bien même une bourrasque s'élèverait tout de suite ? Pas un homme, une fois la nuit venue, ne montera aux cordages, vous le disiez vous-même. Et je vous dis, moi, que d'ici peu de jours, il n'y aura plus un être vivant à bord !

» – Ne criez pas ainsi. Le capitaine va vous entendre.

» – Si, je crierai ! Tant mieux, s'il m'entend ! J'ai bien envie d'aller tout droit lui déclarer à lui-même ce que je pense. Et pourquoi les hommes n'en font-ils pas autant ? Pourquoi ne l'obligent-ils pas à mouiller dans le port le plus voisin ? Pourquoi...

» – Pour l'amour du ciel, taisez-vous ! Vous allez vous faire mettre aux fers !

» – Ça m'est égal ! Je ne veux pas qu'on m'assassine !

» – Mais ne vous ai-je pas expliqué que nous sommes dans l'impossibilité de voir la terre ?

» – Mais vous ne m'en avez pas donné la preuve.

» – Preuve ou non, j'ai la conviction absolue que si le capitaine, dans les conditions où nous nous trouvons, voulait atterrir, il ne réussirait qu'à jeter le vaisseau à la côte.

» – Eh bien qu'il l'y jette ! Qu'il l'y jette cent mille fois ! Plutôt en finir ainsi que d'attendre à bord que nous soyons poussés dans la mer, du haut des ponts, ou précipités sur le pont, du haut des mâts !

» – Mais, Tammy...

» À ce moment, le second officier l'appela. Il dut s'éloigner. Quand il reparut, il voulut poursuivre la conversation.

» – Écoutez, Tammy, lui déclarai-je une fois de plus : tout ce que vous me direz ne changera rien à la situation. Les choses sont comme elles sont et ce n'est la faute de personne, et personne n'y peut remédier. Si vous voulez parler raisonnablement, je suis tout oreilles ; si vous n'avez que des bêtises à dire, allez les servir à quelqu'un d'autre !

» Machinalement, mes yeux erraient sur la mer. Or, ce que j'aperçus me fit saisir Tammy par le bras :

» – Regardez, grand Dieu !

» Il regarda, et voici que nous vîmes, peu au-dessous de la surface, apparaître un disque de couleur pâle ; plus bas, l'ombre d'une vergue de cacatois ; plus bas encore, les agrès d'un grand mât. À une plus grande profondeur, et parmi des ombres, j'entrevoyais, indéfiniment superposés, des ponts immenses.

» Tammy, comme si une idée soudaine le frappait, laissa échapper une exclamation brève. Il courut à l'avant et revint me dire que, de là, il avait vu dans la mer, à peu de pieds au-dessous de la surface des eaux, et non loin de notre proue, le tronc d'un autre grand mât.

» En son absence, j'avais examiné l'énorme masse qui flottait aux profondeurs. Voilà que peu à peu un mouvement se produisait dans les agrès du vaisseau-fantôme. Voilà que je voyais, ou que je croyais voir, des êtres se mouvoir et glisser rapidement parmi ces agrès, sur les vergues, le long des mâts. Un essaim, une pullulation d'êtres vivants les animait !

» M'étais-je inconsciemment trop penché sur la mer ? Soudain, je perdis l'équilibre. Quel cri je poussai ! Mais j'eus le temps de saisir la brace de misaine, et pus me rejeter en arrière. Au même moment, la surface de l'eau s'agita, et je suis sûr d'avoir vu, alors, tout contre le vaisseau, une ombre transparente. Au même instant, Tammy hurla effroyablement, et m'apparut couché sur le bastingage, la tête au-dessus de l'eau. Je crus qu'il s'y jetait. J'attrapai le fond de sa culotte, le retirai dans le navire, et m'assis sur lui pour le maintenir, car il continuait à s'agiter et à crier, et j'étais si hors d'haleine, si brisé par ma terreur et mon effort, que mes mains n'y auraient pas suffi. Je croyais qu'une influence mystérieuse l'instiguait à m'échapper pour se précipiter dans les flots. Mais il y avait plus que cela, et, j'en ai conscience maintenant, j'avais vu l'homme-fantôme qui l'avait agrippé. Seulement, à cette minute-là, mes esprits étaient dans une telle déroute que je ne me rendais pas

compte des circonstances. Depuis, et de sang-froid, ma mémoire les coordonna.

» Mais, maintenant même que ma pensée se reporte à cette scène, je me souviens que le fantôme n'était, dans la clarté du jour, qu'une faible ombre grise se détachant sur la blancheur des ponts, et enveloppant Tammy.

» Haletant, suant, tremblant, je n'en finissais pas de lutter avec Tammy quand le second officier se montra, suivi de quelques hommes qui m'arrachèrent le mousse.

» – Lâche ! cria l'un d'eux.

» – Tenez-le bien ! dis-je, car il va se jeter par dessus bord.

» À ces mots, ils comprirent que je ne maltraitais pas l'enfant comme ils se l'étaient figuré. Tandis que je me levais, deux d'entre eux s'emparèrent de Tammy, qu'ils soutinrent.

» – Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Tulipson.

» – Je crains qu'il n'ait perdu la tête, répondis-je.

» Soudain, les convulsions de Tammy cessèrent et il s'affaissa.

– C'est une syncope, dit Plummer qui me regardait avec un reste de suspicion.

» – Portez-le dans son cadre ! ordonna Tulipson, d'un ton plus impératif que la situation ne le comportait. Il voulait évidemment couper court à toute question, devinant que nous avions vu quelque chose dont l'équipage n'avait nul besoin d'être instruit.

» Plummer se pencha pour soulever l'enfant.

» – Non, dit Tulipson, pas vous, Plummer : Jessop va s'en charger. Et que les autres circulent !

» J'emportai l'enfant à l'arrière.

– Ne le mettez pas au lit, dit Tulipson. Couchez le plutôt sur un couvercle d'écoutille. J'ai envoyé l'autre mousse chercher du brandy.

» Quand le brandy arriva, nous en humectâmes les lèvres de Tammy qui ne tarda pas à reprendre connaissance. Il se mit sur son séant. Il était redevenu calme, mais conservait un air égaré.

» – Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en apercevant Tulipson. Me suis-je trouvé mal ?

» – Oui, répondit le second officier, mais vous voilà remis. Reposez-vous un peu.

– Je me sens tout à fait bien, maintenant... Je ne pense pas qu'il soit nécessaire...

» – Faites ce que je vous dis ! Ne forcez pas toujours vos chefs à répéter deux fois la même chose ! Si j'ai besoin de vous, je vous enverrai chercher.

» Tammy se dirigea mi-chancelant vers la cabine. Je crois qu'au fond il ne demandait qu'à se coucher.

» – Maintenant, Jessop, dites-moi la cause de tout ceci.

» J'ouvrais la bouche, quand il m'arrêta :

» – Un instant : voici la brise.

» Il grimpa l'échelle de bâbord, donna un ordre à l'homme du gouvernail, redescendit et cria :

– Aux braces de misaine, par tribord !...

» S'adressant à moi :

» – Vous me conterez ça plus tard.

» – Bien, Monsieur. Et j'allai rejoindre les autres. Tandis que je travaillais avec eux, il envoya quelques-uns des hommes de quart déferler les voiles. Puis il me rappela.

» – Dites-moi tout, maintenant, Jessop.

» Je lui dépeignis le grand vaisseau-fantôme, et l'aventure de Tammy. Je n'osais déjà plus affirmer qu'il avait voulu se jeter par-dessus bord, car, à ce moment, je commençais à me rendre compte que je l'avais vu aux prises avec une forme humaine. Et je me rappelais le jaillissement de l'eau au-dessus du mât submergé. Le second était déjà parti comme une flèche, dans la direction du bastingage. Je le suivis. Ensemble nous regardâmes, mais, maintenant que le vent ridait l'eau, nous ne vîmes plus rien.

– Nous perdons notre temps, dit-il. Écartez-vous du bastingage afin de ne pas attirer l'attention des autres. Tenez, portez ces drisses à l'arrière, auprès du cabestan.

» Entre ce moment et huit heures, nous nous affairâmes aux voiles, puis j'allai déjeuner et dormir.

» À midi, quand j'arrivai sur le pont la vision avait disparu. Durant tout ce quart, le second officier me fit travailler à ma natte et donna l'aiguillette à Tammy, sur lequel il me recommanda particulièrement de veiller. L'enfant était complètement rétabli. Mais, contrairement à son habitude, il n'ouvrit presque pas la bouche de toute l'après-midi. À quatre heures, nous allâmes prendre le thé.

» Quand nous remontâmes sur le pont, le vent léger, qui avait soufflé tout le jour, était tombé, et nous avancions à peine. Le soleil était bas, le ciel clair. Une fois ou deux, interrogeant l'horizon, je crus constater cette vibration de l'air qui avait précédé l'apparition du brouillard. Même, par deux fois, une mince vapeur s'éleva des eaux, à peu de distance de nous, par le travers

de bâbord. Du reste, tout était calme, et, dans l'eau, je n'apercevais plus rien du vaisseau-fantôme.

» Nous reçûmes l'ordre de rentrer les voiles pour la nuit. Cette besogne achevée, le bruit courut que, passé huit heures du soir, nous serions tous enfermés dans le gaillard d'avant avec défense à qui que ce fût de paraître sur le pont.

» – Oui... mais, demanda Plummer, qui tiendra le gouvernail ?

» – Naturellement, répliqua un des matelots, il y aura, comme d'habitude, un homme à la roue. Mais un des officiers restera près de lui.

L'opinion générale fut que – si la rumeur disait vrai – le capitaine agissait en homme raisonnable. Un des matelots observa :

» – Si nous restons toute la nuit dans nos cadres, nous avons chance d'être encore en vie demain matin.

» Sur ce, la fin du quart sonna.

XVI

Les Spectres-Pirates.

» À cet instant même, j'étais à l'avant, en compagnie de quatre hommes de l'autre équipe. Soudain, de l'arrière, monta un grand cri, et sur le pont, au-dessus de nos têtes, le bruit sourd d'un cabestan qu'on manœuvrait. Tous les cinq, nous nous précipitâmes par la sortie donnant à bâbord. Le crépuscule s'épaississait : nous n'en vîmes pas moins un spectacle effroyable. Par dessus le bastingage de bâbord, et venant de la mer, une masse grise, aux longues ondulations, débordait, se laissait glisser à l'intérieur du navire, couvrait les ponts ! Plus je regardais, plus ma vision devenait aiguë, comme si une clarté surnaturelle m'eût éclairé. Et voici que, tout à coup, cette masse grise et mouvante se précisa, se divisa, se résolut en centaines et en centaines de formes humaines, irréelles, inimaginables, en une invasion d'êtres fantastiques accourant du monde des cauchemars ! Décidément, étais-je frappé de démence ? Mais non : elles vivaient, ces ombres meurtrières, leurs essaims innombrables, leurs vagues successives se préparaient à nous submerger tous !

» De l'arrière, où les matelots devaient s'être rendus pour l'appel, quelqu'un cria :

» – Aux mâts !

» Mais, en levant les yeux, je vis que les mâts fourmillaient déjà de spectres envahisseurs !

» – Jésus-Christ ! invoqua la voix éperdue d'un des nôtres, brutalement jeté à terre, et mes yeux, se reportant des cordages au pont, y virent, étendus, convulsés, couverts, étouffés par la

masse grandissante et acharnée de nos épouvantables agresseurs, deux des hommes qui étaient accourus avec moi du gaillard d'avant. Les deux autres, comme moi-même, étaient encore debout. Ils se sauvèrent par l'échelle de tribord, mais quelques-uns des pirates-spectres se mirent à leur poursuite, et j'ouïs bientôt les clameurs désespérées des deux victimes, suivies de gémissements de plus en plus étouffés. Je cherchai où m'enfuir : j'avisai la cage à poules sur laquelle je sautai en deux bonds. De là, je m'élançai sur le rouffle. Je me couchai à plat ventre, j'attendis retenant mon haleine.

» Tout à coup, il me sembla que l'obscurité augmentait. Je levai la tête, avec précaution. Je m'aperçus que d'énormes vagues de brouillard enveloppaient le navire, et qu'à six pieds de moi quelqu'un gisait, la face en avant : Tammy. Je reprenais courage, maintenant que je me sentais caché par le brouillard, et je rampai jusqu'à lui. Au moment où je le touchai, il laissa échapper un léger cri de terreur, mais, quand il me reconnut, il se mit à sangloter comme un petit enfant.

» – Ne faites pas de bruit, lui dis-je, pour l'amour du ciel !

» Mais la recommandation était inutile : les hurlements des matelots qu'on massacrait autour de nous dans toute l'étendue des ponts, couvraient les autres bruits. Je me mis à genoux, pour regarder : là-haut, je distinguais confusément les espars et les voiles ; celles de perroquet et de cacatois pendaient, déferlées le long des cargues-fonds. À ce moment, les hurlements cessèrent, remplacés par un profond silence, sur lequel se détachaient les sanglots de Tammy. Je le secouai :

» – Tenez-vous donc tranquille ! lui murmurai-je à l'oreille. *Ils* vont nous entendre !

» Tammy se tut. Le silence continuant, je me glissai à l'arrière du rouffle, et essayai de voir. Le brouillard m'en empêcha. Soudain Tammy poussa un seul cri de douleur et d'indicible épouvante, qui s'étrangla dans une sorte de gargouil-

lement. Je me mis sur mes pieds, le brouillard m'enveloppant toujours, et volai à l'endroit où j'avais laissé l'enfant, il n'y était plus ! Je restai comme frappé de la foudre. Je ne pus m'empêcher de jeter des cris, moi aussi. Pourtant il devenait évident que, dans les cordages comme sur les ponts, indépendamment du massacre, une sinistre, une infernale besogne s'accomplissait : on équarrissait les vergues.

» Les voiles s'emplirent de vent. Puis le toit du rouffle s'inclina de plus en plus, si bien que pour garder mon équilibre, je dus me cramponner au guindeau. Je me demandais, dans mon égarement même, ce qui arrivait. Presque aussitôt, du pont, par bâbord, une voix subitement déchira l'air, une voix d'homme, inattendue et retentissante ; puis, de différents endroits des ponts, les râles de quelques matelots qui survivaient encore, et qu'on achevait, lui firent écho. Toutes ces voix se confondirent en une clameur unique, intense, déchirante, et qui me glaça le cœur. Après quoi, il y eut comme un bruit de lutte, courte et désespérée. Un souffle de vent écarta le brouillard : je vis le pont, fortement incliné, et la proue : le bout-dehors du beaupré plongeait dans l'eau. Puis l'inclinaison du navire augmenta encore, la proue disparut dans la mer, le toit du rouffle se dressa devant moi comme un mur. Mais je restai cramponné au guindeau qui se trouvait au-dessus de ma tête. Déjà, l'océan submergeait le gaillard d'avant, roulait ses vagues sur le pont. Les gémissements des matelots m'arrivaient encore. Quelque chose, avec un bruit sourd, heurta l'angle du rouffle, et je vis Plummer s'abîmer dans les flots. Je me souvins qu'il était préposé au gouvernail. L'eau me couvrait déjà les pieds ; il y eut dernier et sinistre chœur d'appels qu'elle étouffait, un rugissement des lames, et je coulai. J'avais lâché mon guindeau, je nageais sous l'eau de toutes mes forces. Un immense bourdonnement emplissait mes oreilles. J'ouvrais la bouche. Je crus que je mourais. Mais non, grâce à Dieu, j'étais remonté à la surface, et pouvais respirer. L'eau m'aveuglait. Mais, me sentant revivre, d'un revers de main je me frottai les yeux, et pus à peine admettre la réalité de ce que je voyais : à moins de trois cents

yards, presque immobile, un grand vaisseau flottait. C'était le vôtre ! Comprenant qu'il me restait décidément une chance de salut, je me mis à nager vigoureusement vers vous.

» – Vous savez le reste… »

*

– Et vous pensez ?… interrogea le capitaine.

– Je ne pense rien, répliqua Jessop. Je sais. Les faits sont indiscutables. On parle toujours de choses étranges qui arrivent sur la mer. En voici une, et bien vécue ! Vous en avez vu tous, de ces choses étranges. Peut-être en avez-vous vu plus encore que moi. Mais on ne les inscrit pas au livre de bord. On estime, n'est-ce pas, qu'elles en compromettraient la tenue sérieuse ! Vous n'y inscrirez pas celle-ci. En tout cas, pas comme elle s'est passée.

Il secoua lentement la tête, et, s'adressant plus particulièrement au capitaine :

– Je parie, dit-il froidement, que vous la mentionnerez à peu près en ces termes :

« 18 mai. Lat. Sud. Long. Ouest. 2 heures après-midi. Vent légers de l'est et du sud. Observé, par tribord avant, un vaisseau mâté, carré partout. Durant le quart de quatre à six heures, nous lui fîmes des signaux qui ne reçurent aucune réponse. Durant le quart de six à huit heures, même refus persistant de communiquer. À huit heures, nous remarquons qu'il pique du nez, et presque aussitôt le bâtiment s'engloutit, la proue la première, avec tout son équipage. Mis une chaloupe à la mer, et recueilli un des hommes, un A. B.[10] du nom de Jessop. Il n'a pu donner aucune explication de la catastrophe. »

---

[10] Matelot breveté (N.d.T.)

– Et vous deux – il esquissa un geste dans la direction du premier et du second officier – signerez probablement ce rapport, et je ferai de même, et peut-être un de vos A. B. fera-t-il ainsi. Et quand nous serons en Angleterre, les journaux le reproduiront, et demanderont pourquoi on laisse partir des vaisseaux qui ne peuvent plus tenir la mer. Et les experts disserteront à propos de rivets et de tôles défectueuses.

Il eut un rire cynique, puis continua :

– De sorte que, vous et moi exceptés, nul n'apprendra jamais comment les choses se sont passées. Je ne compte pas le commun des matelots. Le grand public, n'est-il pas vrai, les tient pour des ivrognes et des rustres ; leurs récits sont des contes à dormir debout ! D'ailleurs, eux-mêmes le savent si bien qu'ils ne parlent que sous l'influence de la bouteille...

Il se tut, et nous regarda.

Le capitaine et les deux officiers firent, de la tête, un signe de tacite assentiment.

APPENDICE.

Le vaisseau silencieux.

Je suis troisième officier à bord du *Sanguier,* le vaisseau qui a recueilli Jessop. Il nous demande de rédiger et de signer un bref compte rendu de la catastrophe. Le capitaine me charge de ce travail, disant que je m'en tirerai mieux que lui.

Eh bien donc, ce fut durant le quart de quatre à six heures du soir que nous rencontrâmes le *Mortzestus.* Mais ce fut après six heures que les événements se produisirent. J'étais sur la dunette avec le premier officier. Nous l'observions. Nous lui avions fait des signaux dont il n'avait tenu aucun compte, ce qui nous paraissait d'autant plus singulier que nous n'étions qu'à trois ou quatre cents yards de lui, et que le soir était beau. Nous traitâmes son équipage et ses officiers de sauvages et de mauvais coucheurs, et renonçâmes à nous inquiéter d'eux. Toutefois, nous gardâmes notre pavillon hissé.

Nous ne laissions pas de tenir à l'œil ce navire aux allures singulières, à bord duquel paraissait régner un silence de mort ; nous n'entendions pas même ses sonneries. Je fis remarquer ce détail au premier officier qui me dit l'avoir observé comme moi.

Soudain, à notre stupeur, le vaisseau inconnu rentra toutes ses voiles. Chose encore plus surprenante, aucun bruit ne nous arrivait, pas même quand on laissa aller les bras de vergue. Et cependant, sans le secours de ma lunette, je voyais le capitaine donner un ordre : mais pas une syllabe de ce qu'il disait ne nous parvenait, alors que, normalement, nous n'aurions pas dû en perdre un mot.

Immédiatement après la huitième sonnerie, commença la fantastique invasion que Jessop nous a contée. Le capitaine et le premier officier affirment qu'ils ont vu de leurs yeux une multitude de formes humaines sortir de la mer et inonder les ponts. Mais, dans le crépuscule, ces formes ne leur parurent pas très distinctes. Le second officier et moi croyons bien les avoir vues aussi. Mais nous n'en sommes pas tout à fait sûrs. Quoi qu'il en soit, nous avions tous la certitude d'être en présence d'un phénomène grave et suspect : d'autant plus qu'un brouillard mouvant flottait autour du navire silencieux. Je ne me sentais pas à mon aise. Mais je me défendais encore contre l'impression croissante du surnaturel.

Après que le capitaine et le premier officier nous eurent assuré qu'ils avaient vu une armée de fantômes aborder le *Mortzestus* nous entendîmes enfin des sons monter de ce malheureux navire : ce fut, d'abord un gargouillement pareil à celui d'un phonographe qui va commencer à reproduire un morceau. Bientôt, jaillirent des clameurs de détresse. Et pourtant, au moment même où j'écris, je me demande si je les ai vraiment entendues, ou si j'ai rêvé.

Autour du navire condamné, le brouillard redevint épais. Nous ne perçûmes plus aucun son : on eût dit qu'entre lui et nous, une porte venait d'être fermée. Mais nous apercevions encore, pointant au-dessus du brouillard, ses mâts et ses voiles. Le capitaine et le premier officier distinguaient des hommes dans les cordages. Il me semble que j'en distinguai aussi. Le second officier ne peut affirmer s'il en vit ou non. Tout à coup, en une minute, toutes les voiles déferlèrent. Le brouillard nous cachait les basses voiles, mais Jessop nous a rapporté depuis qu'elles avaient été serrées avec les autres. Puis, nous vîmes les vergues équarries, et les voiles s'emplirent brusquement de vent, alors que les nôtres pendaient.

Ce que j'aperçus ensuite m'impressionna plus que tout le reste : les mâts s'inclinèrent en avant, l'arrière se dégagea du

brouillard. De nouveau, les bruits du vaisseau nous parvinrent. Ce n'était plus des cris, cette fois, mais d'effroyables hurlements. L'arrière s'éleva encore, l'avant plongea, la proue la première : le vaisseau s'engloutit.

Je confirme tout ce qu'a dit Jessop. Quand nous l'aperçûmes qui nageait (je fus le premier à l'apercevoir), nous mîmes une chaloupe à la mer avec la plus grande hâte.

En foi de quoi, le capitaine, le premier et le second officier et moi, avons signé :

(S.) William Maston, capitaine.
J. E. G. Adams, premier officier.
Ed. Brown, second officier.
Jack T. Evan, troisième officier.